LA REVUE DU MEDECIN

N° 1

1937 ■ DIRECTEUR : DOCTEUR FRANÇOIS DEBAT


NOTYOL
dermatoses non infectées
NOSEPTA
dermatoses suppurées
Inoxémol
dermatoses rebelles
prurits rebelles
SEDOTYOL
Siliplastine
dermatoses suintantes
pommade Inséva
hémorroïdes


anémies
convalescences
toutes déficiences
PANCRINOL
ANÉMIES
CONVALESCENCES
SURMENAGES
PANCRINOL
DU Dr DEBAT
SIROP
EXTRAITS DE FOIE RATE
REIN ET SURRÉNALE
POSOLOGIE
LABORATOIRES DU DOCTEUR DEBAT, 60 RUE DE MONCEAU, PARIS
PANCRINOL
DU DOCTEUR DEBAT
DOUZE AMPOULES BUVABLES
POUR ENFANTS
EXTRAITS DE FOIE, RATE
REIN ET CAPSULE SURRÉNALE
ANÉMIE
CONVALESCENCE
DÉFICIENC
adjuvant aux
traitements de la
tuberculose

dragées complexes d'INORÉNOL

complexe organo-phytothérapique

Traitement de l'insuffisance rénale quelles qu'en soient les causes.

Sous leur influence

la diurèse double dans **90 %** des cas ;
l'urée sanguine diminue dans **65 %** des cas,
l'urée urinaire dans **98 %** des cas ;
l'albumine disparaît dans **70 %** des cas.

PHOTOS SCHALL ET FEHER



Les pages que l'on va lire ne prétendent pas décrire l'Exposition, ville de féerie, monde nouveau à l'égard duquel tant de nos confrères ont excellemment rempli leur tâche d'informateurs. Un monde nouveau ! En vérité, l'on y découvre à chaque pas des idées neuves. Les condenser, puis les figurer par toutes les matières connues, tel a été l'immense mérite des travailleurs de tout rang — du savant et de l'artiste illustre au dernier manœuvre — qui ont construit cet éblouissant microcosme. C'est en le parcourant que l'on entend le mieux l'annonce faite aux hommes par le XXe siècle: sous condition qu'ils recouvrent leur bon sens, une civilisation merveilleuse leur est promise. Pour notre part, nous essayons simplement ici de dégager le sens de l'admirable effort accompli par les architectes et les décorateurs, et par la Femme dévouée à l'entr'aide sociale. Ce que l'on trouvera, en somme, dans le présent numéro, c'est l'espérance suscitée par la Fête insigne de Paris, malgré des conjonctures çà et là tragiques.

SOMMAIRE
N° I — 1937

LA REVUE DU MÉDECIN

REVUE RÉSERVÉE AU CORPS MÉDICAL

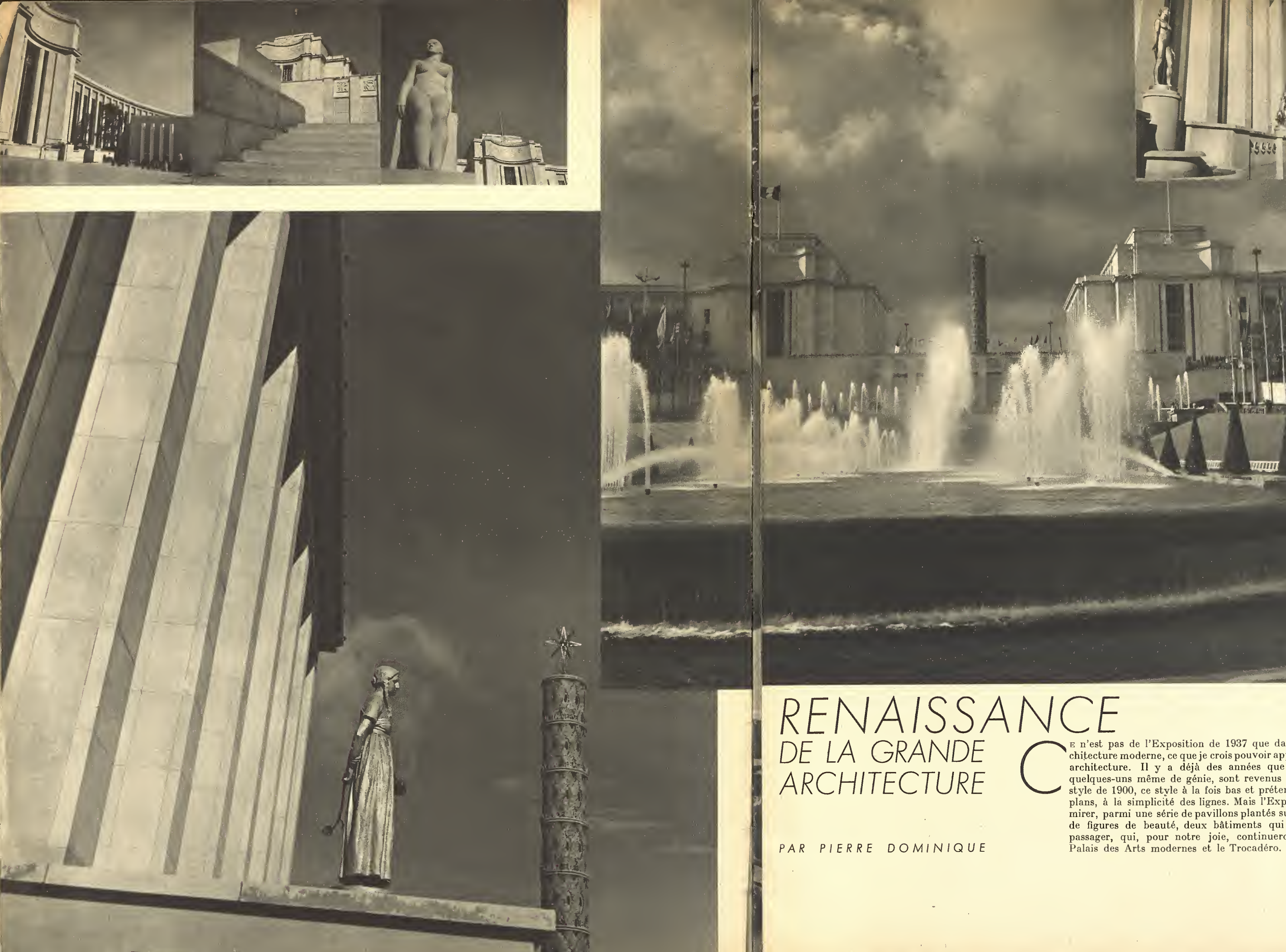
DIRECTEUR : FRANÇOIS DEBAT

RÉDACTION-ADMINISTRATION : 60, RUE DE MONCEAU

PRIX : 5 FRANCS

ABONNEMENT ANNUEL : FRANCE ET COLONIES, 50 FRANCS
ÉTRANGER : 50 FRANCS, FRAIS DE PORT EN PLUS

ÉDITION D'ART ET MÉDECINE



PHOTOS GASTON PARIS

Vue générale et détails du Trocadéro, qui n'a pas échappé à la critique. Il ne risque pas, cependant, de succomber, comme son prédécesseur, sous les sarcasmes. Les mécontents systématiques n'ont pas osé, cette fois, avoir la main trop lourde. L'on peut avancer que cet ensemble monumental, une fois réencadré de verdures, sera unanimement admiré et aimé.

RENAISSANCE DE LA GRANDE ARCHITECTURE

PAR PIERRE DOMINIQUE

Ce n'est pas de l'Exposition de 1937 que date ce qu'on appelle l'architecture moderne, ce que je crois pouvoir appeler aujourd'hui la grande architecture. Il y a déjà des années que des hommes de talent, quelques-uns même de génie, sont revenus — en réaction contre le style de 1900, ce style à la fois bas et prétentieux — à la pureté des plans, à la simplicité des lignes. Mais l'Exposition nous permet d'admirer, parmi une série de pavillons plantés sur notre sol comme autant de figures de beauté, deux bâtiments qui sont mieux qu'un décor passager, qui, pour notre joie, continueront d'embellir Paris : le Palais des Arts modernes et le Trocadéro.

PHOTO SCHALL

J'ai parlé de pureté et de simplicité ; il faut joindre à cela une ampleur qui cependant n'écrase pas l'homme. Rien dans ces constructions n'est à la mesure humaine, et l'homme y trouve cependant son compte. Au Palais des Arts modernes, les colonnes, vues de près, sont gigantesques et l'ensemble,

Ce n'est pas tout. Nous avons retrouvé le culte de l'eau et celui de la lumière, marié les deux beautés, prolongé la lumière du jour par la féerie nocturne. Au Trocadéro, où l'on disposait déjà de bassins, on a repris tout cela sur un plan neuf et toujours avec cette ampleur qui décidément est l'un des traits de notre époque. Quai de Tokio, on a jeté au centre de tout une vaste nappe d'eau. Comparez à nos anciens musées, au pauvre Luxembourg avec ses airs de grange, à tels autres plantés à un coin de rue comme des bornes. Qu'on ne s'y trompe pas, ces murs nouveaux sont des chefs-d'œuvre qui supportent la comparaison avec ce que Paris a de plus beau.

Çà et là, dans quelques pavillons de l'Exposition, on retrouve la même volonté de grandeur nue. On ne roule pas au primitif, on s'élève à la divine simplicité, on se détourne du précieux, on tient le maniéré pour la mort de l'art. A cet esprit architectural, l'on ne peut rien comparer parmi les œuvres qui ont moins de cent cinquante ans et il faut y voir sans doute le premier sourire d'un grand siècle.

★

Comment on est arrivé là ? En partant des techniques modernes et d'une certaine conception pratique de l'existence, mais il est clair que si les ingénieurs, par le paquebot, l'avion, l'auto, ont grandement servi l'architecte, celui-ci a rapidement passé par-dessus ce plan technique. La maison ouvrière et la cité-jardin, l'hôpital et le groupe scolaire, voilà qui a permis à nos architectes de redécouvrir les lois essentielles et tout naturellement ils en arrivent à faire ce que d'autres grands siècles, celui du Parthénon, ceux des cathédrales, celui de Versailles, avaient fait et qui se trouvait d'ailleurs parfaitement en rapport avec le climat intellectuel et moral des hommes de ce temps-là. On bâtit aujourd'hui enfin des temples — car quel autre mot employer ? — les temples de l'homme moderne.

Nous commencions à nous demander si c'était possible. Car, depuis la fin du XVIIIe siècle, nous n'avions plus d'architecture. Les sculpteurs français sculptaient, les peintres peignaient et puis — sauf exceptions rarissimes — on logeait leurs œuvres quelque part, n'importe où. Plus de maître d'œuvre pour distribuer les tâches et pour fournir le cadre. L'individualisme tournait à l'anarchie. Les artistes d'ailleurs se détournaient du peuple, leur éternel point d'appui. Comment l'architecture aurait-elle pu vivre, elle qui est faite pour les foules ? Le XIXe siècle est bondé de peintres et de sculpteurs de talent ou même de génie, mais le grand architecte ne s'y trouve pas dans son climat. Rien pour lui. Qu'il se dépense en projets, ces projets seront mort-nés, à moins qu'il ne sacrifie à l'académisme, ce meurtrier de l'art. Un instant, on peut croire tout perdu. C'est l'époque pourtant de Rodin, de Maillol et de Bourdelle et la grande peinture française vient d'éclater au long d'un siècle comme un soleil sur le monde, mais c'est aussi 1900 et les étonnantes entrées du Métro dont il faudra bien garder une, au moins une, pour que nos arrière-petits-fils aient perpétuellement devant les yeux un magnifique exemple de mauvais goût.



Le Palais des Arts Contemporains, et quelques-uns des bas-reliefs dont le sculpteur Janniot l'a noblement orné. L'on est heureux de penser que cet édifice, plus favorisé que d'autres, magnifiques, mais éphémères, durera au bord de la Seine. Il est, en vérité, digne de Paris la Grand'Ville.

PHOTOS GASTON PARIS



vu de loin, est aérien. L'accord de la sculpture et de l'architecture est ici réalisé ; le haut de l'escalier paraît avoir été fait pour Bourdelle ; on n'imagine pas les murs sans leurs sculptures en relief, ni les terrasses sans la série de ces femmes colossales et légères tout à la fois. Tout est large, ample, dégagé, tourné vers le ciel, et ce que je dis pour le quai de Tokio est encore plus net pour les nouveaux bâtiments qui couvrent la vieille butte de Chaillot.

Ce n'est pas tout. Nous avons retrouvé le culte de l'eau et celui de la lumière, marié les deux beautés, prolongé la lumière du jour par la féerie nocturne. Au Trocadéro, où l'on disposait déjà de bassins, on a repris tout cela sur un plan neuf et toujours avec cette ampleur qui décidément est l'un des traits de notre époque. Quai de Tokio, on a jeté au centre de tout une vaste nappe d'eau. Comparez à nos anciens musées, au pauvre Luxembourg avec ses airs de grange, à tels autres plantés à un coin de rue comme des bornes. Qu'on ne s'y trompe pas, ces murs nouveaux sont des chefs-d'œuvre qui supportent la comparaison avec ce que Paris a de plus beau.

Çà et là, dans quelques pavillons de l'Exposition, on retrouve la même volonté de grandeur nue. On ne roule pas au primitif, on s'élève à la divine simplicité, on se détourne du précieux, on tient le maniéré pour la mort de l'art. A cet esprit architectural, l'on ne peut rien comparer parmi les œuvres qui ont moins de cent cinquante ans et il faut y voir sans doute le premier sourire d'un grand siècle.

★

Comment on est arrivé là ? En partant des techniques modernes et d'une certaine conception pratique de l'existence, mais il est clair que si les ingénieurs, par le paquebot, l'avion, l'auto, ont grandement servi l'architecte, celui-ci a rapidement passé par-dessus ce plan technique. La maison ouvrière et la cité-jardin, l'hôpital et le groupe scolaire, voilà qui a permis à nos architectes de redécouvrir les lois essentielles et tout naturellement ils en arrivent à faire ce que d'autres grands siècles, celui du Parthénon, ceux des cathédrales, celui de Versailles, avaient fait et qui se trouvait d'ailleurs parfaitement en rapport avec le climat intellectuel et moral des hommes de ce temps-là. On bâtit aujourd'hui enfin des temples — car quel autre mot employer ? — les temples de l'homme moderne.

Nous commencions à nous demander si c'était possible. Car, depuis la fin du XVIIIe siècle, nous n'avions plus d'architecture. Les sculpteurs français sculptaient, les peintres peignaient et puis — sauf exceptions rarissimes — on logeait leurs œuvres quelque part, n'importe où. Plus de maître d'œuvre pour distribuer les tâches et pour fournir le cadre. L'individualisme tournait à l'anarchie. Les artistes d'ailleurs se détournaient du peuple, leur éternel point d'appui. Comment l'architecture aurait-elle pu vivre, elle qui est faite pour les foules ? Le XIXe siècle est bondé de peintres et de sculpteurs de talent ou même de génie, mais le grand architecte ne s'y trouve pas dans son climat. Rien pour lui. Qu'il se dépense en projets, ces projets seront mort-nés, à moins qu'il ne sacrifie à l'académisme, ce meurtrier de l'art. Un instant, on peut croire tout perdu. C'est l'époque pourtant de Rodin, de Maillol et de Bourdelle et la grande peinture française vient d'éclater au long d'un siècle comme un soleil sur le monde, mais c'est aussi 1900 et les étonnantes entrées du Métro dont il faudra bien garder une, au moins une, pour que nos arrière-petits-fils aient perpétuellement devant les yeux un magnifique exemple de mauvais goût.

Le Palais des Arts Contemporains, et quelques-uns des bas-reliefs dont le sculpteur Janniot l'a noblement orné. L'on est heureux de penser que cet édifice, plus favorisé que d'autres, magnifiques, mais éphémères, durera au bord de la Seine. Il est, en vérité, digne de Paris la Grand'Ville.

PHOTOS GASTON PARIS



A gauche, le pavillon des États-Unis (architectes : P. Wiener, Higgins et Lévi). Ci-dessous, le Palais des chemins de fer (architectes : Audoul, Hartwig, Bagge, Gerodias). Dans le coin gauche, le Planetarium... Et l'on regrette de ne pouvoir reproduire le pavillon de Saint-Gobin, celui de l'Aéronautique, ceux de la France d'Outre-mer, et combien d'autres encore.

PHOTOS P. VERGER, FEHER, SCHALL

A gauche, le Palais des Décorateurs (architectes : Patout, Simon et Chaume). Dans le coin supérieur droit, la Spirale séduisante qui marque l'entrée de la rue de Constantine (archit. : Debat-Ponsan, Fildier, Sebillotte, Mestre). En bas à gauche, le Palais de l'Italie. Ci-dessous, l'Entrée du Boulevard Delessert (architectes : Ruillier et Gauthier). Œuvres vraiment modernes.

Le rénovateur fut, je crois, le médecin. Il voulut l'air, la lumière, il élargit la maison comme il élargit la rue. Derrière lui l'ingénieur exigea l'arbre et l'eau. Le besoin d'abattre se fit alors sentir, de tout refaire : la maison, la ville et le bâtiment nouveau — encore que la gare à ce point de vue n'ait rien donné — l'hôpital moderne, la maison ouvrière, la cité-jardin, s'offrirent à l'architecture.

De ces réalisations premières à la naissance d'une grande architecture il n'y avait qu'un pas. Le pas est aujourd'hui franchi. Nous ne nous rendons pas bien compte encore de ce que je dis, parce que l'Exposition est là avec son caractère passager. Laissez-la finir. Laissez le Trocadéro reprendre pleine possession de la terre et du ciel, et vous découvrirez que le XXe siècle français a toutes chances d'être — pour peu que l'ordre politique renaisse — une grande époque, un siècle d'or.

En vérité, demain nous verrons renaître, sous une forme nouvelle, les Pyramides pointées vers le ciel, le divin Parthénon, les cathédrales et leurs vitraux, Versailles et ses jardins, nous toucherons de nouveau l'image de l'éternel. Rien de moins.





ARCHITECTURE FAMILIÈRE

PAR ANDRÉ THÉRIVE

La grande photographie représente, avec la Tour Eiffel en arrière-plan, les pavillons de Guyenne et de Gascogne (archit. : Vardaguer) du Béarn, du pays basque et de Bigorre (archit. : Noutary) vus de la Seine. En page droite, le Pavillon de Provence (archit. : Castel, Gauthier et Chaume) son clocher robuste, écussonné, sommé de fer forgé.

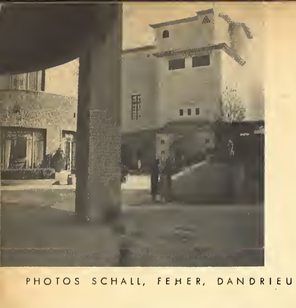
C'est mon ami Georges Duhamel qui prétend que la vie et les mœurs finissent tôt ou tard par se modeler sur la littérature : par exemple, après Zola et Maupassant il se produisit des crimes « naturalistes » ; après Balzac, naquirent des notaires et des aventuriers « balzaciens ». L'imagination de l'homme servirait donc à devancer, à deviner la réalité future... Eh bien ! en matière d'art, et d'art appliqué surtout, cette conjecture est encore plus facile à vérifier ; car il faut bien que les inventeurs commencent et que la foule suive...

Chacun sait que les Expositions laissent une trace dans le goût public, même si leur style a paru choquer ou violenter celui-ci. Par exemple la conception des charpentes et des baies a changé en France après 1867 et après 1889. Celle de la décoration a changé après 1925. (Songez au scandale que faisait le « munichois » en 1910 !) On peut penser légitimement que l'Exposition de 1937 aura des conséquences énormes sur la notion que le Français moyen, que dis-je ? le Français de province, voire le rural, se fait de son habitat.

Car c'est pour cette foule immense de gens encore attachés à leur terre et à leur métier qu'on a travaillé, et non plus seulement pour les citadins, à qui il est trop facile de suggérer l'amour du neuf, voire du moderne, parce que la vie collective les rend aptes à un certain snobisme. Je ne m'exagère donc pas l'importance du Centre rural ni du Centre régional à l'égard d'une certaine révolution pacifique dans les esprits et même dans les sensations. Supposons un petit propriétaire de Vendée, un horloger en chambre du Jura, un maraîcher de la plaine toulousaine, qui sont venus à Paris au mois d'août 1937, qui n'ont pas manqué d'aller visiter entre la porte Maillot et la porte Dauphine ce village-type de la France nouvelle. Ils sont entrés un peu goguenards, se récriant sur certain apparat de confort, d'hygiène, disons de luxe à leurs yeux... ; mais au bout de cinq minutes, la force des images est telle, qu'ils sont imprégnés d'une vision fraîche de l'existence, telle qu'elle peut être, telle qu'elle doit être. Ils sentiront en rentrant que leur mairie, leur bureau de poste, l'auberge locale, l'école, ne sont encore que bâtisses laides et maussades, que leur demeure est encore un peu trop près de Le Nain ; une idée-force s'est introduite en eux. Elle ne les quittera pas avant de s'être peu à peu réalisée dans le domaine social. Une idée ? Vingt ou trente plutôt. De vraies notions esthétiques.

Peut-être celle-ci, que des façades peuvent sans dommage être ornées de petites fresques et rehaussées d'inscriptions en relief, incolores ou ton sur ton, mais aussi lisibles que de la lettre peinte ? Celle-ci, que la tuile rouge, la tuile-standard est horrible et qu'on se doit de fabriquer des tuiles neuves de teinte amortie

PHOTOS DANDRIEU, FEHER, SCHALL



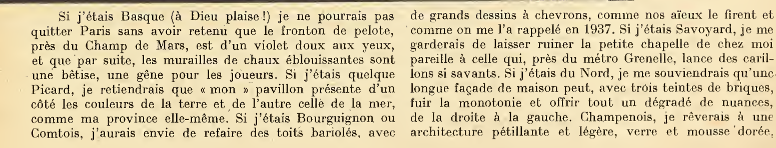
PHOTOS SCHALL, FEHER, DANDRIEU

comme les vieilles, de les employer de préférence multicolores ? Celle-ci, que des vitres de couleur, des rideaux vifs ont le droit de sourire sur les maisons ? Cette autre idée, que la tour d'un silo ultra-moderne peut ne jurer point avec un village du style traditionnel, avec ses pignons et ses courettes ? Et j'omets les notions toutes simples : que les pelouses, les fleurs ne sont pas plus déplacées en France, Dieu merci, que dans un hameau tyrolien ou devant un cottage anglais, que les lavabos, les douches, voire les baignoires n'ont rien de ridicule auprès d'une laiterie ou d'un atelier de menuiserie. Je ne connais pas l'architecte qui dans une « maison d'ouvrier agricole » a laissé subsister, près de beaux meubles, la photo agrandie d'un zouave ; mais je veux le féliciter pour un humour où il entre de l'humanité. Il faut persuader nos gens qu'il y aura, dans leur maison neuve, claire et propre, licence pour l'intimité des souvenirs, et pour ces petites choses, pas belles, mais précieuses, qui forment à chacun de nous son jardin secret.





En page gauche, et de gauche à droite, le pavillon de Flandre - Hainaut - Artois (archit. : Quetelard, Morel, Barbottin), surmonté d'un beffroi des Flandres, et le pavillon de Picardie (archit. : Dufau père et fils). Ci-contre, le pavillon de la Corse (archit. : de Casabianca) planté à l'extrémité d'amont de l'Ile des Cygnes. Ces constructions et toutes les autres sont une interprétation moderne, admirablement réussie, des vieux styles provinciaux.



Si j'étais Basque (à Dieu plaise !) je ne pourrais pas quitter Paris sans avoir retenu que le fronton de pelote, près du Champ de Mars, est d'un violet doux aux yeux, et que par suite, les murailles de chaux éblouissantes sont une bêtise, une gêne pour les joueurs. Si j'étais quelque Picard, je retiendrais que « mon » pavillon présente d'un côté les couleurs de la terre et de l'autre celle de la mer, comme ma province elle-même. Si j'étais Bourguignon ou Comtois, j'aurais envie de refaire des toits bariolés, avec de grands dessins à chevrons, comme nos aïeux le firent et comme on me l'a rappelé en 1937. Si j'étais Savoyard, je me garderais de laisser ruiner la petite chapelle de chez moi pareille à celle qui, près du métro Grenelle, lance des carillons si savants. Si j'étais du Nord, je me souviendrais qu'une longue façade de maison peut, avec trois teintes de briques, fuir la monotonie et offrir tout un dégradé de nuances, de la droite à la gauche. Champenois, je rêverais à une architecture pétillante et légère, verre et mousse dorée,


POSTE
MALVOC'H Débit

La conception actuelle des maladies du rein



et les dragées complexes d'Inorénol

Depuis moins de cinq ans, les travaux des Cliniciens Français sur les néphrites azotémiques, sur les néphrites chlorurémiques, sur la rechloruration de l'organisme, sur les néphroses lipoïdiques, ont complètement modifié les notions que nous possédons sur le traitement des néphrites.

(Pr. Castaigne, Journ. Méd. Franc. 1936)

Le Clinicien ne se contente plus actuellement de la division en néphrites

aiguës
suraiguës
subaiguës
chroniques

qui désignent simplement des évolutions différentes. Il sait qu'au point de vue thérapeutique, seule importe la recherche des quatre grands symptômes rénaux.

a. Syndrome urinaire,

qui amènera des troubles de la diurèse et souvent de l'albuminurie.

b. Syndrome de rétention chlorurée,

qui se traduira par des œdèmes le plus souvent périphériques et par des troubles nerveux.

c. Syndrome de rétention azotée,

avec son cortège de troubles digestifs, nerveux et psychiques, de troubles généraux et l'excès, dans le sang, de l'urée et de l'acide urique.

d. Syndrome cardio-vasculaire,

que décèleront, en dehors des anciens petits signes de Brightisme, les modifications de la tension artérielle, l'auscultation et l'examen radiographique du ventricule gauche.

Dans la réalité clinique, ces syndromes peuvent, chez le même malade,

se combiner
alterner
changer d'une semaine à l'autre.

Le Médecin est donc amené à rechercher une thérapeutique qui lui permette

avant tout,

Insuffisance rénale,
" Insuffisance de la dépuration urinaire "
(Pr. Castaigne)

de réaliser avec certitude une cure de diurèse qui soit ***rapidement agissante,*** puisque l'insuffisance de la dépuration urinaire crée un encombrement progressif dangereux des résidus nocifs de l'assimilation.

durable,

" Il faudrait insister sur les précautions, sur le doigté nécessaire à la condition de ces cures de diurèse ".
(Justin Bezançon, Prat. Méd. Franc. 1935)

inoffensive, les insuffisants rénaux présentant, du fait de leur fragilité hépatique fréquente, une intolérance particulière aux médications.

ensuite,

de lutter contre tous les troubles, quelle que soit leur complexité, en diminuant ou supprimant l'albuminurie, en chassant les chlorures, en évacuant l'acide urique en excès, en abaissant le taux de l'urée sanguine, en régularisant la tension artérielle.

Pour démontrer la valeur thérapeutique des extraits de rein, il faut rappeler l'importance de ses fonctions internes, la valeur du rein, en un mot, comme organe endocrine.
(Pr. Loeper, Progr. Méd. 1932)

Comment y parvenir ?

L'utilisation d'un extrait rénal total réalise ces conditions.

L'Inorénol, extrait de rein total fournit à l'organe déficient un apport de *tissu intact.* Son action, comme celle du rein normal, est *multiple* et *progressive,* non seulement sur la diurèse et les éliminations urinaires mais aussi sur les phénomènes généraux de l'insuffisance rénale.

Mais, l'importance primordiale de la cure de diurèse, si elle impose la médication opothérapique, demande, à côté de ses actions certaines et durables, une action rapide.

" Il s'agit de l'orientation, par un suc ou un extrait d'organe, d'un médicament vers l'organe homologue afin de faire rendre au médicament le maximum d'effet utile.
(Pr. Loeper)

La notion de l'***auxothérapie endocrinienne*** a permis de réaliser ce but nécessaire en associant à l'Extrait de rein total des produits présentant une activité physiologique élective vis-à-vis de la glande rénale.

La Clinique a prouvé que ces thérapeutiques associées renforcent et multiplient leurs effets.

Quelles substances diurétiques doit-on associer à l'extrait de rein pour réaliser l'auxothérapie rénale ?

a. l'Orthosiphon stamineus

A la lumière des faits expérimentaux et cliniques, l'orthosiphon nous

qui, dans tous les cas d'insuffisance rénale a une action diurétique marquée *(Bull. Méd.* 1er *août* 1936) détermine une action

apparaît exactement comme un stimulant de la dépuration urinaire,

(F. et L. Mercier 1936)

Le principe actif du Cynara détermine une augmentation de la concentration uréique urinaire.

(Picquart 1935)

hydrurique, déchlorurante et azoturique, ainsi qu'un abaissement du taux de l'urée sanguine et de la tension artérielle. *(Bull. de la Soc. de Thérap.* 8 *janvier* 1936).

b. Le Cynara Scolymus

diurétique puissant, le Cynara accroît le taux de l'urée urinaire, diminue celui de l'urée sanguine, augmente le pouvoir cholestérolytique du sérum.

c. Le Chlorophyllate de soude

qui possède un pouvoir électif sur les phénomènes liés à l'artériosclérose et agit sur les lésions confirmées.



LES DRAGEES COMPLEXES d'INORENOL, SYNTHESE MODERNE DE L'AUXOTHERAPIE RENALE.

Chaque dragée d'Inorénol

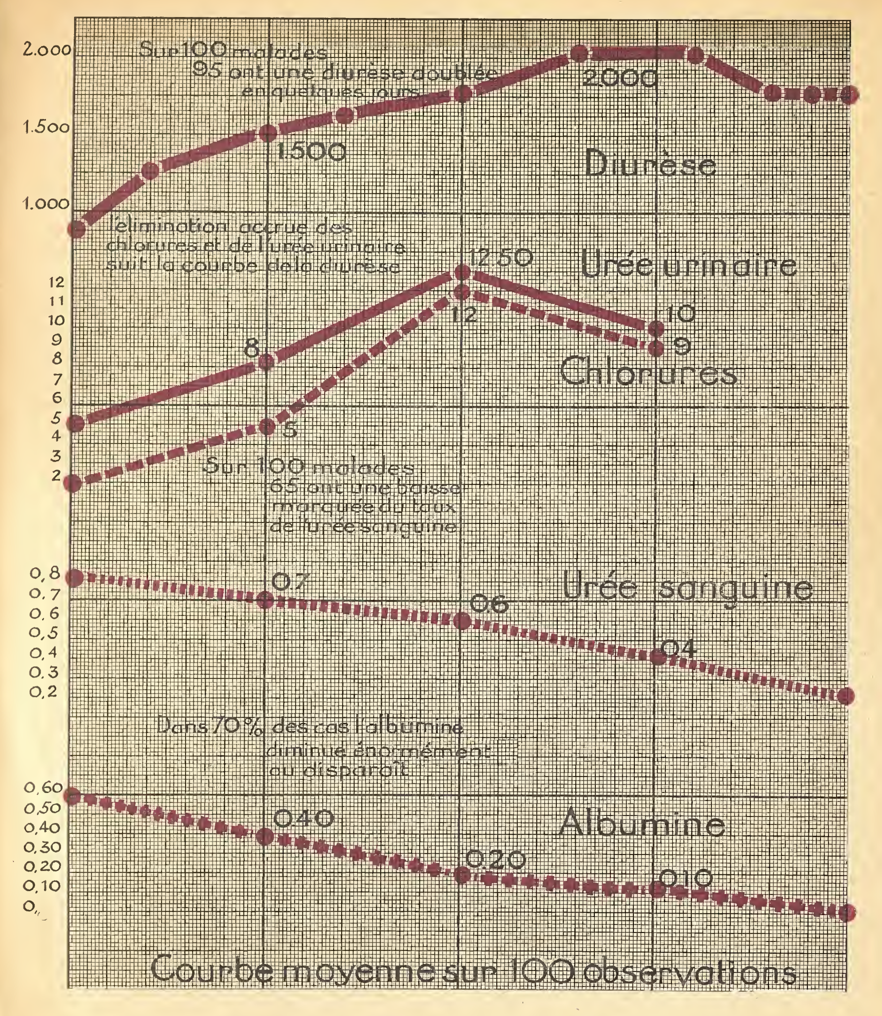
contient

Extrait de rein	***0,08***
Orthosiphon Stamineus	***0,08***
Cynara Scolymus	***0,10***
Chlorophyllate de soude	***0,001***

Dans les cas
d'insuffisance rénale, de néphrites aiguës ou chroniques, de coliques néphrétiques, d'oligurie, d'azotémie, d'albuminurie, d'urémie, de chlorurémie, d'œdèmes, de rhumatisme chronique, de goutte,

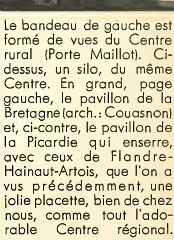
des cures de 4 à 8 dragées d'***Inorénol*** par jour ont donné, d'après les observations recueillies dans les milieux hospitaliers, les résultats suivants que schématise le graphique de la page ci-contre.

augmentation de la diurèse	***90 % des cas***
augmentation de l'élimination des chlorures	***70 % - -***
augmentation de l'élimination de l'acide urique	***98 % - -***
action marquée sur l'albuminurie . .	***70 % - -***
action sur l'urée sanguine	***65 % - -***
action sur la tension artérielle . . .	***40 % - -***



DRAGÉES D'INORÉNOL

DOSES : 4 A 8 DRAGÉES PAR JOUR



Le bandeau de gauche est formé de vues du Centre rural (Porte Maillot). Ci-dessus, un silo, du même Centre. En grand, page gauche, le pavillon de la Bretagne (arch.: Couasnon) et, ci-contre, le pavillon de la Picardie qui enserre, avec ceux de Flandre-Hainaut-Artois, que l'on a vus précédemment, une jolie placette, bien de chez nous, comme tout l'adorable Centre régional.

PHOTOS SCHALL, ROUBIER

comme celle que, symboliquement, on adopta pour mon palais. Dauphinois, j'exigerais désormais des bleus hardis sur mes volets pour animer un peu mes villages d'ardoise mélancolique.

Et de quelque province que je vienne, je saurais désormais que le style c'est avant tout une vision plus simple et plus nette des choses, des objets... Les bâtiments qui auparavant m'eussent un peu fait l'impression de jouets, de décors pour music-hall, parce qu'ils étaient trop jolis, trop neufs, parce qu'ils me rappelaient des « fabriques » un peu théâtrales dans un simple parc d'attractions, me sembleraient dorénavant les modèles d'une architecture familière et praticable. Je penserais qu'il n'est ni plus coûteux ni plus ostentatoire d'imiter ceux-ci que d'imiter les plans de ce fournisseur qui m'offre par prospectus son « chalet en meulière » genre Choisy-le-Roi ou sa villa-standard avec perron de trois marches, balcon de fonte, boule de verre et bassin de rocaille... Bref, la vie quotidienne aurait des chances de rajeunir son décor et de prendre un accent nouveau sans aucune parade de modernisme ni risque de subversion. On aura vu à Paris de vraies vaches et de vrais tracteurs, un vrai bureau de poste, de vraies salles d'école, surtout de vrais établis pour le maréchal, pour le souffleur de verre, l'horloger, le fabricant de poupées en bois, le tourneur, de vrais lits pour dormir, de vraies chaises pour dîner. La maison qu'on aura tôt ou tard ne sera pas un studio de cinéma, mais une demeure d'hommes où le travail, le loisir, sont réservés, mais rendus plus aisés tous deux. Une fois de plus, c'est Paris qui aura sauvé la France, celle des paysans et des artisans... Comment ? Eh ! en lui apprenant à redevenir provinciale. Saine rançon payée pour les maléfices que la Ville a si longtemps lancés sur la campagne.



C'est tout le Centre des Métiers que l'on devrait célébrer. Mais il faudrait un volume. Voici quelques vues intérieures du Pavillon des Décorateurs, où, choisir, c'est encore injustement omettre. A gauche, la Chambre de dame, de Maurice Dufrêne, et, à droite, la Salle à manger d'une ambassade, de Louis Sue, sont cependant des ensembles de haut goût, qui s'imposent à l'attention.

PHOTOS FEHER

« L'AMOUR, DISAIT MARCEL PROUST, C'EST L'ESPACE ET LE TEMPS RENDUS SENSIBLES AU CŒUR.
« NOUS DÉCOUVRONS CETTE SENSIBILITÉ AU SORTIR D'UNE CRISE DE « RATIONALISME UNITAIRE ».
« ET VOILA POURQUOI NOTRE SOCIÉTÉ RECOMMENCE A PRENDRE GOUT AUX ARTS DÉCORATIFS,
« AUX ARTS APPLIQUÉS A LA VIE, AUX ARTS UTILES A L'ORNEMENT DE LA VIE. POUR MA
« PART, JE NE SUIS PAS SUR QUE LA VIE VAUDRAIT D'ÊTRE VÉCUE SANS CET ORNEMENT. »

A. DE MONZIE.

ORNEMENT DE LA VIE

PAR OCTAVE BÉLIARD

J'ai abordé, à l'Exposition, avec une curiosité teintée de quelque inquiétude, le Pavillon des Artistes Décorateurs où, me disait-on, plusieurs ensembliers avaient fait une place choisie au mobilier du médecin et au décor de sa vie. Je craignais, il me le faut confesser, de voir traité, fût-ce avec un grand talent d'exécution, un sujet conventionnel et que les artistes eussent

été plus occupés d'encadrer la Médecine, telle qu'on veut aujourd'hui la concevoir, que de loger un médecin, c'est-à-dire avant tout, une personne. Ma crainte était vaine. L'impression laissée par le salon et le bureau du médecin (de M. Henri Kahn), par le living-room du docteur (de M. Matet), est celle d'ambiances composées pour un être distinct, étudié comme par un portraitiste, et dont la sensibilité a été considérée. La profession de l'homme qui doit être inséré en cet étui a imposé ou inspiré des dispositions utiles mais n'est signalée qu'avec discrétion, ne forme pas d'images obsédantes ; c'est sur l'habitant que l'accent est posé. Le Docteur reçoit *chez lui.*

L'art, du moins en ce genre, sert la résistance de l'individuel à la crue du collectif et à cette pente qu'on observe vers l'uniformisation, qui ne paraît guère ménager de refuges. On s'aperçoit





PHOTOS FEHER

A gauche, Salon d'une ambassade, de Louis Sue, aux Décorateurs. En haut, Studio-chambre d'homme, d'A. Guénot, aux Ensembles Mobiliers. En page droite, en bandeau, de gauche à droite : Boudoir, de René Drouet, aux Ensembles Mobiliers, et Studio de jeune fille, d'A. Groult, aux Décorateurs. En grand, Chambre à coucher de dame, d'A. Groult, aux Ensembles.

partout d'ailleurs, en parcourant les galeries d'ameublement, d'une volonté renaissante de préserver la distinction des goûts, un confort personnel et l'harmonie sur quoi les yeux se reposent. La demeure d'un homme, c'est le lieu disposé pour lui à la mesure de ses habitudes, de son activité et de sa capacité de bonheur. Elle ne s'improvise pas et il n'y en a pas de modèle courant.

Unir le nécessaire à la commodité, c'est ou ce devrait être le but premier et le plus facile. L'art intervient pour créer l'atmosphère heureuse et c'est le rôle délicat. Nous voyons la décoration se relever à peine d'un long discrédit dont une éclipse du goût fut l'origine. Je ne me rappelle pas sans stupeur qu'à une certaine époque qui n'est pas encore effacée, on crut inventer un style ! Il est vraiment impossible de trouver un sens à une telle expression. On improvise une mode aussi artificielle qu'éphémère. Le style est autre chose : le caractère d'un temps et la relique qui servira à le définir. Ce





En bandeau, de gauche à droite : Bureau en poirier, d'Albert Guénot, aux Ensembles Mobiliers; meuble en ébène et galuchat, d'André Groult, aux Décorateurs; Salle à manger pour la campagne, de J. Chevalier, et Boudoir de Lisette Lafoi et Angèle Lebrun, aux Ensembles Mobiliers. — En grand, à gauche, Living-Room de René Prou et, à droite, Salle à manger de Jean Pascaud, aux Ensembles.

que nos neveux appelleront le style du xxe siècle, nous ne le connaissons pas mieux que notre propre visage et notre propre allure ; nous allons le créant par mégarde, rien qu'en adaptant nos objets mobiliers et immobiliers aux conditions de la vie actuelle, à nos besoins présents, en les ornant d'après un instinct naturel d'harmonie. Un style, c'est le visage d'un siècle après que l'éternité l'a, comme dit le poète, changé en lui-même.

« 1900 » n'avait pas inventé un style, mais forcé la matière au déguisement et la forme au bavardage. Il y a une rhétorique du meuble, hélas ! et même des fleurs de rhétorique. Et le goût se réfugia dans la nudité des surfaces lisses, des lignes droites, des murs vides. L'ameublement du riche était le plus austère et ne corrigeait sa froideur que par la beauté des matériaux et le fini du travail.

Aujourd'hui se termine ce temps de recueillement. Il a renouvelé un art, incliné les efforts d'imagination vers des recherches de confort, de mesure et de beauté. Nous sommes entrés dans l'ère des conceptions d'ensemble. Les plus belles œuvres sont comme des partitions d'orchestre exécutées sous la baguette de l'ensemblier par tout un groupe d'artisans et d'artistes. Ebénistes, tapissiers, tisserands, maroquiniers, ferronniers, miroitiers, céramistes, verriers, y ont fait leur partie avec des sculpteurs et des peintres notoires. Les matériaux les plus divers et les plus rares y ont trouvé leur emploi.

Et peut-être la magnificence de certains ensembles intimiderait-elle comme un paradis fermé au plus grand nombre, s'il n'y fallait voir de beaux exemples sur quoi modeler de plus modestes, mais encore très charmantes réalisations. La vision du grand art forme le goût public ; l'ouvrage réussi ne suscite pas que des copistes, mais sollicite les bons esprits à trouver leur harmonie personnelle et il y a des caresses pour le regard dans un bois du pays, bien travaillé. Les éditeurs de mobiliers en série seront eux-mêmes conduits vers d'heureuses formules, assez simples pour ne pas nécessiter des dépenses somptuaires, assez souples pour recevoir et conserver d'individuelles empreintes.

Les Artistes Décorateurs proposent d'ailleurs des chambres de jeunes filles, d'étudiants, une chambre d'infirmière, dont l'agrément est obtenu sans luxe inopportun par le meuble pratique et bien disposé, la couleur gaie, la note rare

En grand, ci-dessous, Salon des clients chez un médecin, d'Henri-Albert Kahn, aux Décorateurs; en double page, Studio-Chambre de dame d'Albert Guénot, aux Ensembles Mobiliers. Ces meubles, ces décors ont un air somptueux. Mais d'autres stands peuvent satisfaire un goût à la fois difficile et modeste.

mais choisie d'un ornement, l'éclairage reposant, le livre à portée de la main. Et je me souviens des « garnis » sans sourire de notre jeunesse qui, à la vérité, ne ressemblait guère à l'actuelle.

On remarquera jusqu'à quel point un art sincère s'applique aux besoins, au rythme vital. Notre siècle sera défini par le logis de l'homme stabilisé, mais peut-être plus encore par les abris temporaires d'une jeune génération libérée d'une foule de conventions, par le jeu de plein air, qui est devenue nomade, pour qui la maison est une tente, un gîte d'étape et dont l'esprit est celui d'une sorte de naissain, d'un groupe prenant le départ. Le scoutisme suit les lois librement consenties d'une chevalerie errante ; les universitaires, qui ont leur cité, forment des équipes sportives, et il leur faut un Cercle, un grand Cercle avec un confort et un luxe communs et d'individuelles alvéoles. Est-ce parce que leurs pères ont redécouvert la nature dans les gourbis du front, que les fils vivent dans le paysage, font des croisières, jouent avec l'eau, la forêt, la montagne, la neige ? Il faut leur meubler la halte des compagnons sur les lieux de chasse et de pêche, la maison de bois, avec les skis dressés sur le seuil comme des fétiches, le grand feu de branches des trappeurs au centre des lits. Et dans cette maison — l'adorable Auberge de la Jeunesse, sans hôtelier — des couchettes de cabine et de wagon, superposées ; des ustensiles incassables, tout le nécessaire dans un espace strictement mesuré où l'ordre est rigoureux comme dans un bateau. Voilà un thème nouveau, un thème inédit à traiter pour les ensembliers de l'ameublement. Ils l'ont traité, à vous donner le rêve d'être jeune...







En bandeau, trois vues du délicieux Village d'enfants attenant à la garderie du Cours-la-Reine. A droite, un presque-bébé, fort prospère, avec Mme François Debat, Directrice de la Garderie. En grand, l'heure du goûter.

LA FEMME L'ENFANT LA FAMILLE

PAR RENÉ DE LAROMIGUIÈRE



« La Femme, l'Enfant, la Famille » forment, à l'Exposition, un petit monde à part, dans un nid de verdure du Cours-la-Reine. De la Concorde, ou, mieux encore, du Petit-Palais, l'on y accède en quelques pas ; des millions de visiteurs en ont pris le chemin.

Puissent-ils avoir saisi le sens profond de la fête grandiose que la France leur a offerte : il est clair, en particulier, dans ce qui s'appelle froidement la « classe 8 A » et qui dégage, néanmoins, la plus pénétrante chaleur.

Cette classe 8 A fait le point des efforts accomplis dans notre pays en faveur de la Femme, de l'Enfant et de la Famille. Mais surtout elle indique la voie, la voie sacrée vers quoi convergent toutes les sortes possibles d'activités.

A quoi bon les palais somptueux, les pavillons pleins d'aises et d'élégances simples ou subtiles, les meubles et les décors ravissants, à quoi bon même l'incroyable somme de labeur, d'intelligence, de génie, que contient le Palais de la Découverte, si l'on perd de vue que l'ensemble constitue le legs du passé, et de l'instant présent qui meurt sans cesse, à l'avenir qui sans cesse vient au jour ?

Comme on sait, l'avenir habite la femme, tout le temps nécessaire à prendre forme humaine ; il est visible dans l'enfant et il se confond avec un espoir sans fin, dans la mesure où la famille est solide. Dans la mesure aussi où l'on peut encore croire que le monde va se délivrer de la démence meurtrière à laquelle il est en proie. A quoi bon tout, si la civilisation persiste à préparer son propre anéantissement ?

Mais voilà bien pourquoi la « classe 8 A » est singulièrement éloquente et belle.

Elle présente, sous ses ombrages, une image de la paix, de la vraie paix, totale et féconde, qui, parée de jardins fleuris, multiplierait les garderies, les gouttes-de-lait, les hôpitaux, les écoles, avec les palais, les musées, les maisons tièdes et gaies et les laboratoires bienfaisants. Elle oppose aux menaces de l'époque une volonté de bonheur. *Elle est un acte de foi.*

Et elle est l'œuvre de quelques femmes qui ont rivalisé de vaillance, d'esprit et de dévouement pour faire édifier et aménager, dans le domaine ombreux qui leur était réservé, un groupe de constructions charmantes où « l'utile » se pare de toutes les grâces du goût le plus délicat.

Il faudrait, pour être juste, décrire tous les pavillons, n'omettre, en tout cas, ni le Centre d'accueil, ni la galerie des œuvres sociales, parfaitement conçus pour faire apprécier l'admirable tâche des « assistantes visiteuses » et faire savoir comment sont protégés en France, aujourd'hui, la Femme, l'Enfant et la Famille. Ce sont là des modèles, dans l'art de l'information. Mais l'information est chose du moment et, en quelque sorte, abstraite, même si elle accomplit des miracles d'ingéniosité pour frapper et retenir les regards.

Tandis que, par exemple, dans le Centre de Santé, la Garderie ou le Jardin, l'on est en pleine réalisation concrète : en plein habitat, pour ainsi dire, de la Femme et de l'Enfant.

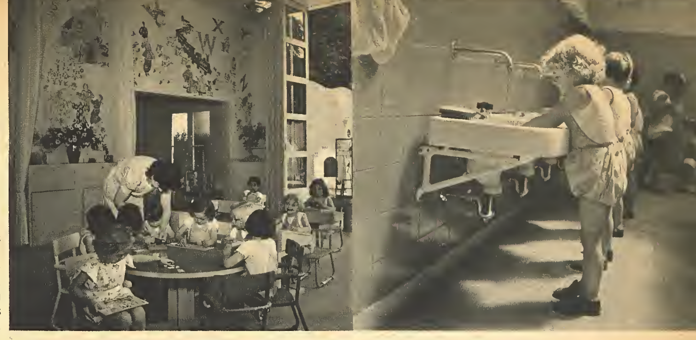
Le Centre de Santé est, pour sa part, une reproduction réduite de la « Fondation Winburn » bien connue des familles de Courbevoie.

Ce Centre, par l'agencement de ses salles ou cabines d'attente, de déshabillage, de consultation, de stérilisation, de culture physique, d'irradiation de rayons ultra-violets, de pansement, par la perfection de son outillage

PHOTOS SCHALL



A gauche, en grand, le petit pont en dos d'âne, grande attraction pour les jeunes citoyens du Village; au-dessous, la classe décorée de façon à rendre le "travail" plaisant. A droite, jeux instructifs et soins d'hygiène, pour les tout-petits. En bas, les lits-pliants qu'un geste suffit à tirer d'une cloison. Et, çà et là, maintes frimousses aux expressions diverses.



de dentiste, d'oculiste et d'oto-rhyno-laryngologiste, par l'organisation de son fichier, etc... représente à l'Exposition le dernier mot du progrès et mieux : le dernier cri du cœur des femmes associées aux médecins, aux hygiénistes, aux architectes et aux décorateurs.

Quant à la Garderie, que dirige et anime un esprit, un cœur d'élite, c'est purement et simplement un chef-d'œuvre de joliesse et de gentillesse raffinées, d'ingéniosité, de compréhension de l'âme enfantine; c'est le fruit d'un labeur minutieux, assidûment médité et surveillé, le fruit exquis, pour tout dire, d'une profonde tendresse à l'égard des petits.

Lorsque des créations de cette sorte auront été imitées en grand nombre, leurs bénéficiaires, plus tard, s'en rappelleront plus ou moins le détail : dans le cas actuel, une impeccable harmonie de couleurs, des meubles de Maurice Dufrène, des illustrations murales de Jacqueline Duché et de Madeleine Luka, des rideaux merveilleusement ornés, doux, légers, aériens, comme des robes de bonnes fées vues en rêve, des lettres d'alphabet cocassement historiées, des jouets et des livres, des lits qui se replient magiquement, des sièges-tables à manger accrochés à un mur (pour gagner de la place et asseoir les bébés à hauteur commode)... toutes choses où, avec le talent, éclatent l'intelligence, le don d'invention et la bonté.

Mais les petits devenus grands, même s'ils n'obtiennent de leur mémoire rien de précis, se souviendront d'avoir connu des heures heureuses dans un décor fait pour épanouir à la fois leur corps et leur âme. Viennent les douleurs, beaucoup les supporteront mieux à la pensée qu'ils ont eu, jadis, leur part de joie. Et puis, les caresses reçues, par leurs joues puériles, des femmes qui veillèrent sur eux, ils les rendront à d'autres jeunes visages. La bonté, comme la haine, a de longs prolongements.

Enfin, dans le Village-jouet — autre menu chef-d'œuvre de l'art et de l'artisanat modernes — attenant à la garderie et que construisit René Gabriel, les enfants s'en donnent à qui mieux mieux de courir et de se poursuivre, malgré l'espace restreint. On ne se lasse pas de passer et repasser le pont en dos d'âne qui enjambe une rivière minuscule. D'ailleurs, avoir à soi et à son échelle, une mairie, une église avec son horloge et son coq tout en or, un moulin qui trempe sa roue dans une onde à poissons rouges, un jardinet semé de silhouettes de basse-cour, en bois gaîment colorié, des maisonnettes où l'on pourrait très bien habiter, c'est un plaisir inépuisable. Et de gracieuses jeunes filles aident à inventer des jeux.

En ce lieu, l'autre jour, nous avons cessé d'entendre la sombre rumeur du drame quotidien et multiforme, accourue de presque tous les points du globe. Et même nous avons prêté l'oreille à un tireli d'alouette pur comme une aube d'été, joyeux comme l'espoir. Mais c'était peut-être le rire de cristal d'un moins de six ans.



PHOTOS SCHALL


SPECTACLES



PHOTOS GASTON PARIS

En page gauche, portrait de Charles Dullin dans Volpone, un des meilleurs rôles de ce grand artiste. Puis, Mme Fanny Heldy dans "l'Aiglon", où, cantatrice parfaite, elle joue avec la plus rare, la plus noble élégance le rôle (écrasant comme dans l'Histoire) du duc de Reichstadt, du bel Aiglon. En bas, Charles Dullin et le très remarquable Jean Marchat.

PAR HENRI DELORIÈRE

Opéra : *L'Aiglon*, d'Edmond Rostand, adapté par M. Henri Cain, musique de MM. Arthur Honnegger [e]t Jacques Ibert. — Le «monument Garnier» est l'un des thèmes sur lesquels le peuple le plus spirituel du [m]onde a exercé avec le maximum de mauvaise foi son exécrable manie de dénigrement. La vérité est que la [f]açade de l'édifice a fière allure, que des morceaux de sculpture comme ceux (entre autres) de Carpeaux sont [d]e délicieux chefs-d'œuvre, que la peinture est, à l'intérieur, fort noblement représentée, que le grand escalier [e]st d'une harmonie et d'une couleur admirables, que le foyer est si grandiose que ses ors ne l'écrasent nullement, [q]ue la salle de spectacle, par les soirs d'épaules nues et de joyaux, est d'une beauté sans égale et que le « plateau » [e]nfin, permet un faste inouï de mise en scène.

Le décor de *Salade*, pour ne citer qu'un des plus récents, avait paru surprenant de grandeur dans toutes [s]es dimensions. A présent que le « panorama », remplaçant les toiles de fond, est comme un horizon illimité [e]t facilite les projections fixes ou animées (déjà, cependant, fort bien utilisées depuis la belle, l'émouvante [T]*our de feu* de Sylvio Lazzari), à présent que le « monument Garnier », par sa machinerie comme par son [h]aut luxe et son éclairage rénovés, est sans doute le plus parfait théâtre d'Europe, il faudrait en finir avec les [c]alomnies dont il a été l'objet. L'Opéra peut et doit venir en tête des attractions permanentes de Paris, voilà [c]e qu'il faut se dire et publier. M. Jacques Rouché a le droit d'être fier de son œuvre. L'éclatant succès de [L]*'Aiglon*, succédant à quelques autres, prouve au demeurant que les attractions de qualité sont rémunératrices.

Le livret de M. Henri Cain est un très adroit résumé de la pièce de Rostand, et la mise en scène de l'œuvre [l]yrique bénéficie d'une ampleur que le drame n'avait pu connaître : notamment lorsqu'elle évoque le salon [d]es Laques à Schœnbrunn et la plaine de Wagram (où passent les ombres augustes de la Grande Armée). La [m]usique enfin est digne d'un sujet par-dessus tout épique, chaque fois qu'elle ose ressusciter la pure mélodie [e]t les rythmes clairs. Il n'y a aucun doute à avoir : c'est dans ces moments-là que l'inspiration de MM. Honneg[g]er et Ibert, artistes incontestables en tout cas, retentit vraiment au cœur du public. Nous pensons, à ce propos, [q]ue l'Opéra fera jouer à la Musique un rôle social très important, s'il travaille à la gloire de la Mélodie — et [s]'il rend à la voix humaine sa place légitime : la première — bien au-dessus de tous les autres instruments.

Mmes Fanny Heldy, Courtin et Volfer, MM. Endrêze et Narçon sont les principaux et excellents interprètes [d]e *l'Aiglon*. M. Vanni-Marcoux, lui, est hors pair et M. François Ruhlmann dirige l'orchestre de façon à se faire [a]cclamer.

Atelier : *Volpone*, d'après Ben Jonson, par Stefan Zweig et Jules Romains. — Avec MM. Charles Dullin, Jean Marchat, Emile Drain, Robert Sidonac, François Vibert, Mlles Burnay et Craffe, avec les décors et costumes [d]e M. A. Barsacq, la musique de M. Auric et un remarquable chanteur dont nous ignorons le nom, la cruelle [e]t irrésistible comédie élisabéthaine fait salle comble, au point que plus d'un critique, placé avec une aimable [d]ésinvolture, s'en va ravi du spectacle, mais péniblement courbaturé.



AU GRAND AIR

S. E. G. A. veut dire Santé par l'Education au Grand Air. Ces quatre majuscules sont l'enseigne éloquente de l'Association des Maisons d'Enfants de France, récemment fondée par Mmes le Dr Hoffer, Féry-Lamarre et P.-J. Launay, sous le patronage du *Journal de l'Enfant* et avec l'appui d'un Comité d'Honneur où se remarquent, avec des noms de hauts magistrats et de membres du barreau, ceux des professeurs Cassoute, Laignel-Lavastine, Nobécourt et Roger, des docteurs Allendy, Dartigues, François Debat, Hazemann, Le Mée, Molinery, Jules Renault, vice-président du conseil supérieur de l'Hygiène, etc...

L'Association a pour objet : « de grouper toutes les personnes qui s'intéressent à *La Santé par l'Education* au *Grand Air*, de réunir tous les renseignements d'ordre médical et d'ordre pratique concernant l'envoi des enfants au grand air ; de développer les moyens pratiques de faciliter l'exode de l'enfance citadine à la montagne, à la campagne ou à la mer ; de mettre à la disposition du public tous les avantages obtenus par l'Association et de mettre en contact le dit public avec les organisations collectives ou privées qui se conforment aux dispositions légales et réglementaires ».

Par cet extrait des statuts, l'on peut apprécier la qualité de l'initiative prise par trois femmes de cœur.

Il existait, un peu partout en France, des maisons d'enfants, abordables à toutes les bourses, qui offraient à leurs petits pensionnaires, au grand air, la même instruction et la même éducation qu'au foyer familial. Mais point d'organisme central, capable d'indiquer aux parents dans l'embarras le *home* correspondant à leurs moyens, à leurs désirs, dans le climat et à l'altitude ordonnés par le médecin, la maison présentant toutes les garanties désirables jusque dans le plus petit détail de son organisation.

Grâce à la S. E. G. A. cette lacune est comblée. Un véritable mouvement social se dessine, sur lequel un projet de loi de M. Sellier, alors ministre de la Santé, a attiré la sérieuse attention du Sénat. A bref délai, la sélection des maisons d'enfants, entreprise par l'Association et déjà assez avancée, pourra bénéficier du contrôle des Pouvoirs Publics. Qui, aujourd'hui peut se passer du concours de l'Etat, et surtout en pareille matière ?...

La S. E. G. A., qui vient d'installer un stand à l'Exposition (œuvre des squares d'enfants du Dr Le Mée, à côté de la Tour Eiffel), est en mesure de fournir les plus utiles renseignements sur cette importante question. Mais l'on peut s'informer par correspondance, en écrivant à S. E. G. A., 53, rue du Rocher, Paris (8e).

Les suggestions et les critiques de nos lecteurs seront les bienvenues à l'Association.

QUELQUES LIVRES

Humanisme et Médecine, par le Dr Joseph Okinczyc. — « Rien de plus grand, ni de plus beau que la médecine... » C'est parce que le Dr Okinczyc est pénétré de cette vérité, qu'il a écrit un noble livre. Il avait pour propos de poser « le problème de la médecine dans les temps modernes ». Problème de haute morale, depuis toujours ! Mais l'on constate aujourd'hui l'avènement de la médecine collective et le déclin concordant de la médecine personnelle. Grave conjoncture, que l'auteur étudie avec la plus scrupuleuse probité intellectuelle. Qu'il s'agisse d'ailleurs de « l'acte médical » qui, selon la profonde définition de Georges Duhamel, « est par essence un acte singulier, c'est-à-dire un acte d'homme à homme », ou de la nécessité, pour le médecin, de pratiquer le culte des humanités, ou encore du secret médical, etc... le Dr Okinczic place son sujet sur le plan le plus élevé qui soit et le traite dans un fort beau style. (Ed. Labergerie-de Brouwer.)

Quand les loups ont faim, par Isabelle Sandy. — Parmi trop de loups qui ont faim depuis la grande guerre, les jeunes sont les plus sympathiques. Le droit à l'insouciance leur a été ravi. Cependant, plus l'époque est dure, plus fortement elle trempe leurs caractères. Tel est le beau sujet du roman. Isabelle Sandy l'a traité avec ce mélange de délicatesse féminine et de vigueur qui lui est propre. L'on pense toujours, en la lisant, au charme des Pyrénées et à la rude solidité de leur architecture. Et ses personnages sont vrais, émouvants comme la réalité regardée en face. (Ed. Tallandier.)

Vivre encore, par Amélie Murat. — Le poète, ayant vu passer la Mort, se sent sauvé : « *A défaut du bonheur voici poindre la joie... Rouvrez-moi votre ronde infinie, ô vivants !* » Il prie : « *Père des vivants et des morts, Pardonnez si je me réclame De la Terre par tout mon corps, Du soleil par toute mon âme ! Ceux-là que vous avez repris Et dont nos sens perdent la trace, Morts recréés, peuple d'esprits, Baignent au clair de votre grâce* ». Il appelle Dieu sur son village : « *Bénissez mon village, once de ma patrie...* ». Nous citons, sans autre commentaire que celui-ci : nous admirons profondément ces accents tout tendresse, lumineuse sincérité, et nous tenons Amélie Murat pour un de nos rares poètes vraiment inspirés, à garder à portée de la main, dans la case aux choses pures, aux consolantes et belles musiques. (Ed. La Cigale, à Uzès.)

La Féerie du microscope, par Marcel Roland. — « Je reviens d'un merveilleux voyage... Un passionnant univers palpite, fermente, évolue au-dessous de celui sur lequel nous sommes habitués à régner sans partage... » Ces lignes liminaires suffisent à fixer la valeur du livre, si nous affirmons que celui-ci tient les promesses de l'introduction. Pas d'aventure romanesque qui dépasse en intérêt le voyage hallucinant que M. Marcel Roland a fait chez les infiniment petits. Et puis, il y a la façon de relater : beaucoup de poésie et de philosophie présentées sous une forme limpide. (Ed. Mercure de France.)

La jeunesse en plein air, par Hervé Lauwick. — Il fallait un sportif accompli, pour écrire ce livre. Mais nul ne pouvait le réussir aussi bien qu'Hervé Lauwick : il passe en revue les sports en plein air, non seulement avec une compétence sans défaut, mais avec cette verve spirituelle, cette bonne humeur, cet art de l'anecdote en trois lignes, qui le font reconnaître au premier coup d'œil. Son talent si personnel et toujours si attachant s'est employé là avec un bonheur particulier. Nous prédisons à son livre un plein succès. (Ed. J. de Gigord.)

LE DIRECTEUR-GÉRANT : Dr FRANÇOIS DEBAT

GRAV. ET IMP. E. DESFOSSÉS-NÉOGRAVURE, PARIS

LA REVUE DU MEDECIN

N°2

1937 ■ DIRECTEUR : DOCTEUR FRANÇOIS DEBAT



granulé contenant

1° poudres alcalines et absorbantes
2° poudre de muqueuse gastrique
3° bromure de sodium
4° gomme sterculia

hyperacidité
dyspepsies douloureuses
spasmes pyloriques

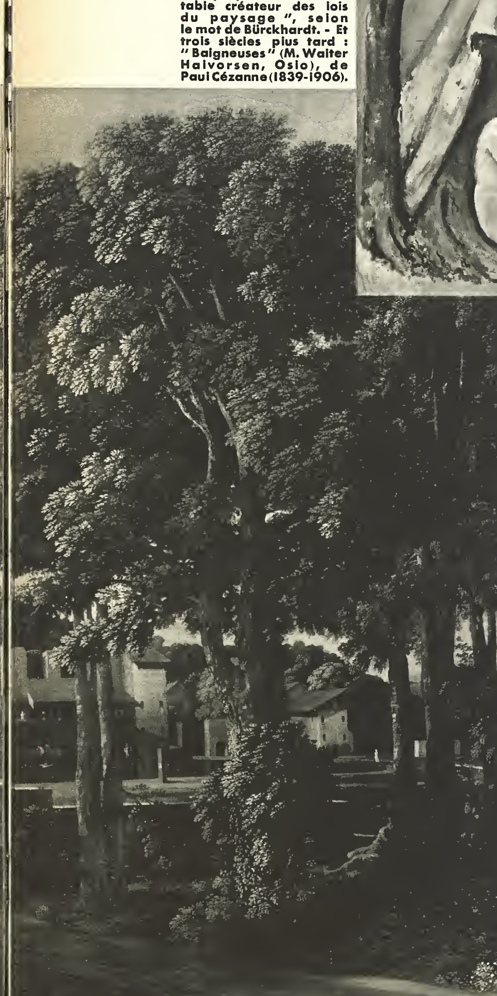
croquer une à deux cuillerées
à café au moment des douleurs


anémies
convalescences
toutes déficiences
Elixir
Ampoules
Elixir
complexe
de
PANCRINOL
DU Dr DEBAT
LABORATOIRES DU DOCTEUR DEBAT - 60 RUE DE MONCEAU - PARIS
PANCRINOL
DU DOCTEUR DEBAT
DIX AMPOULES BUVABLES
EXTRAITS DE FOIE, RATE
REIN ET CAPSULE SURRENALE
ANEMIE
CONVALESCENCE
DEFICIENCE

SOMMAIRE N° 2 1937

Le Palais de l'avenue de Tokio n'a pu accueillir, et pour cause, tous les chefs-d'œuvre de l'art français, mais il offre une image fidèle de l'évolution de la Peinture française du xve siècle au xxe. Une image profondément instructive et émouvante. Elle change sans cesse, comme change, pour ainsi dire à chaque pas d'un voyageur, le cher visage de notre pays. Et cependant, dans l'un et l'autre cas, on ne sait quelle parenté, quel lien puissant assure l'unité du spectacle : ce peut être une certaine intelligence de la nature, manifestée dans les paysages, un certain " esprit " aiguisant le regard des portraits...

Il était bien difficile de donner en quelques pages une idée exacte de cette Exposition. Du moins publions-nous le sentiment sincère de collaborateurs à qui nous avons demandé de choisir, dans chaque période donnée — et que nous savons bien avoir arbitrairement déterminée — quelques toiles à leur goût, comme pour ajouter au trésor imaginaire d'une galerie privée. Un article sur l'Exposition, non moins attirante, du Petit-Palais, termine notre compte rendu trop bref d'une très belle fête d'art. R. L.





" Les cendres de Phocion ramassées par une femme de Mégare " (Earl of Derby, Knowsley, Angleterre), de Nicolas Poussin (1594-1665) qui, s'étant mis à l'école italienne, fut certes influencé par Rome, mais ne tarda pas à dégager son génie propre de " véritable créateur des lois du paysage ", selon le mot de Bürckhardt. - Et trois siècles plus tard : " Baigneuses " (M. Walter Halvorsen, Oslo), de Paul Cézanne (1839-1906).

PHOTOS BULLOZ ET GIRAUDON

LA REVUE DU MÉDECIN

REVUE RÉSERVÉE AU CORPS MÉDICAL

DIRECTEUR : Dr FRANÇOIS DEBAT

RÉDACTION-ADMINISTRATION : 60, RUE DE MONCEAU

PRIX : 5 FRANCS

ABONNEMENT ANNUEL : FRANCE ET COLONIES, 50 FRANCS
ÉTRANGER : 50 FRANCS, FRAIS DE PORT EN PLUS

ÉDITION D'ART ET MÉDECINE



Ci-dessus : "La Vierge et l'Enfant" (Anvers), de Fouquet (1415-1480). — A gauche : "Vierge de Miséricorde" (Nice), de Miralhet (vers 1450). — En grand : volet gauche d'un diptyque de la fin du XIVe (Anvers). — En page droite : "Présentation d'un donateur", du XIVe (Worcester, U.S.A.).

DES SIÈCLES
EN QUELQUES LIGNES

PAR OCTAVE BÉLIARD

Ce n'est pas sans trouble que je reçois la consigne de choisir, entre le xve siècle et la fin du xviie, quelque cinq maîtres de la peinture française dont je rassemblerais les œuvres autour de moi, au cas invraisemblable où j'en pourrais user à ma guise. D'abord, si riche que soit la part qu'on me fait, je n'en suis pas comblé : au crépuscule du Roi-Soleil, l'art français est encore loin de son midi. Ensuite, même rien qu'en trois siècles, on a bien plus de cinq peintres à aimer. Mon choix me laissera des regrets, et peut-être des repentirs !

Qu'on me dispense d'introduire les Primitifs dans le compte : ils y tiendraient trop de place, car je les révère également et je devrais les prendre tous. Bien que certains soient personnellement désignés, comme le Maître de Moulins, ou nommés, comme Nicolas Froment, je suis moins attentif aux traits qui les individualisent qu'aux ressemblances qui les groupent : leur émouvante sincérité, la fidèle image qu'ils donnent de leur milieu spirituel, leur fierté de métier, leur recherche d'une impersonnelle perfection, la jeunesse de rythmes chrétiens, encore collectifs et gothiques.

PHOTOS BULLOZ ET GIRAUDON

Détail de la "Pieta de Nouans" (Église paroissiale de Nouans) de Jean Fouquet (1415-1480), le plus grand de nos primitifs.

Du xve siècle, je ne mettrai dans ma collection que Maître Jehan Fouquet. Possédons-nous plus grand et plus franc génie et plus de chez nous? Le peintre du petit roi de Chinon est, par la faveur de sa Touraine, le représentant de la mesure et de la grâce françaises, cent ans avant Ronsard et Clément Jannequin. La *Vierge à l'Enfant* qui ne sera plus ignorée à Paris, on lui souriait, au musée d'Anvers, comme à une payse. Agnès Sorel, douce, décente et candide en ses abandons, servit de modèle ; qui en serait gêné? Cette taille élastique de femme aimée et cette chair maternelle offerte ont une innocence lumineuse qu'explique le climat tempéré de la Loire où l'on n'est point averti du péché de vivre... Et notre Fouquet a tant d'autres puissances : l'humanité de son Etienne Chevalier, la rusticité de son *Homme au verre de vin*, du Louvre, qui est déjà tout le peuple, celui de Molière et de La Fontaine !

Les Clouet viennent ensuite. François? Jean? Qu'importe ! C'est pour la maison que je vote. Ils donnent la réplique aux Holbein, toutes proportions gardées, avec ces portraits calmes et véridiques où l'intelligence de l'artiste



et sa conscience commandent la discrétion aux battements de son cœur ; où le personnel d'une époque convulsive est présenté au repos, dans un silence impressionnant, comme par le chroniqueur, le psychologue ou le clinicien. Mes choix ne sont pas inattendus ; je ne prétends pas découvrir des peintres endormis dans la poussière du temps et tout le monde pourrait deviner d'avance ceux que j'élis.

J'aurai même l'apparence de m'être fait souffler, parmi les noms du xviie siècle, celui de Georges de La Tour ; car les gens qui font les renommées ont cru inventer ce nom-là, il y a deux ans. Mais leur surprise n'en fut pas

PHOTOS BULLOZ ET GIRAUDON

En grand, "Couronnement de la Vierge" (Villeneuve-lès-Avignon) de Quarton (vers 1444-1464). En haut, détail de la "Nativité" (Autun) du Maître de Moulins (entre 1480 et 1500). En bas, "La Vierge et l'Enfant adorés par les Anges" (Bruxelles).







A gauche, "Le Soir" (The Duke of Westminster, Eaton Hall, Angleterre) de Claude Gelée dit le Lorrain (1600-1682). — A droite, "Repas de paysans" (Musée du Louvre) de Louis Le Nain (1593-1648) et "Christine de Danemark" (M. G. Edgar-Bonnet, Paris) attribué à François Clouet (1522-1572). — En bas, "l'Empire de Flore" (Staatliche Gemaeldegalerie, Dresde) de Nicolas Poussin.

PHOTOS BULLOZ, GIRAUDON ET VIZZAVONA

unc pour moi : mon enfance fut dévote à Georges de La Tour, tout naïvement. Personne, à Nantes, mon pays, ne désignait à mon ignorance le *Reniement de Saint-Pierre* et encore moins l'admirable *Joueur de Vielle*, qu'on attribuait à Zurbaran, mais rien ne me paraissait plus étrange et plus émouvant. A Rennes, *la Nativité* émut semblablement mes seize ans... Quand je regarde aujourd'hui le *Saint-Sébastien* de Berlin et, surtout peut-être, le *Job* d'Epinal — cette femme rouge monumentale et cet homme nu assis qui a l'équilibre d'un Pharaon — je rentre comme en un monde qui m'aurait tout autrefois appartenu, et dont j'ai meilleure intelligence présentement parce que j'y vois une tendresse, une intimité, bien autre chose que des effets d'éclairage d'ailleurs extraordinaires.

Et puis Nicolas Poussin, dont l'aventure fut miraculeuse car il se mit à l'école, en Italie, où un génie moins robuste eût couru gros risque, et, pensant peut-être imiter, créa. Ce qu'il créa, c'est l'expression française de la peinture classique, l'harmonie ordonnée, le paysage construit dont une arabesque relie les plans, attache les mouvements de terrain et les architectures aux masses de feuillages verts ou roux ; le bois sacré qui tient ordinairement le principal rôle et dont les figures animées, même quand elles s'avancent jusqu'à couvrir la toile, restent dépendantes. La tragédie cornélienne, l'éloquence de Bossuet, la déclamation chantée de Lulli, les constructions de Perrault et de Le Nôtre, doivent beaucoup à cette rationalisation.

Enfin, près de Poussin, comment ne pas mettre son frère halluciné? Je sais ce qu'il faut penser du goût populaire de l'illettré Claude Gelée pour la convention et je ne confonds pas les paysages intellectuels du Normand avec le décor du Lorrain. Mais la beauté de celui-ci est dans ce qu'il possède d'involontaire, sa vision des horizons poudrés de lumière, la nostalgie de ses aubes irréelles, de ses couchants d'hyacinthe et d'or où l'invitation au voyage est murmurée.

Et il y aurait encore les Le Nain, Philippe de Champaigne...





"Les Jardins de la Villa d'Este" (M. G. Dormeuil, Paris) de Fragonard (1732-1806) et "Le Parc de Saint-Cloud" (Duchess of Roxburghe) d'Hubert Robert (1733-1808).

PHOTOS BULLOZ, GIRAUDON ET VIZZAVONA

WATTEAU CHARDIN FRAGONARD

PAR ANDRÉ ROUSSEAUX

Cinq peintres à choisir? Mais si quatre me suffisent, dans ce très inégal xviiie siècle? Avec un qui compterait pour deux. Un : je sais bien lequel, Watteau, le grand Watteau, le tragique et bouleversant Watteau.

Watteau tragique? Mais oui : poète de la tragédie humaine qui affleure sous les souriants mensonges de la vie, assez pour leur donner de la saveur, pas trop pour ne pas les déranger. Venez devant ce petit tableau, la *Fête d'Amour* du musée de Dresde. Pour un regard distrait, c'est une fête galante comme beaucoup d'autres, des couples dans un parc, sous une lumière légère. Mais regardez mieux. Voyez ce couple qui s'éloigne. L'homme et la femme ont la tête à demi tournée, tous les deux, du même mouvement, et les yeux posés sur les compagnons qu'ils quittent, avec un sentiment si naturel mais si redoutable qu'il nous fait presque trembler. Quels secrets emportent-ils donc, en s'en allant à petits pas le long de l'allée complice? Un secret qui n'en est pas un, mais que tout le monde veut ignorer : c'est que *l'amour est solitude*. Et c'est la vérité terrible qui s'échappe de cette toile. Regardez mieux encore. Chacun des couples épars sur l'herbe, ou piqués dans les lointains du bosquet, vit, sans s'en douter probablement, dans la solitude de son bonheur fragile et de sa sensualité. Cette assemblée joyeuse, si l'on atteint sa vérité profonde, est un concert de solitudes humaines. Et cela est à l'image de la vie. Et c'est ce que Watteau a peint, presque toujours : la comédie que les hommes et les femmes se jouent à eux-mêmes. Voyez son *Amour au théâtre*, du musée de Berlin, qui semble bien être la comédie de la comédie. Ce qu'il

En double page, "La Fête d'Amour" (Staatliche Gemaeldegalerie, Dresde) d'Antoine Watteau (1684-1721) qui, solitaire, dessinant et peignant beaucoup, poussa le goût jusqu'au génie. Puis, "La Fête de Saint-Cloud" (Banque de France) de Fragonard.



Ci-dessus, la partie gauche de "l'Enseigne de Gersaint" (Palais de Charlottenburg, Berlin), de Watteau. A droite, "Le valet galant" (Musée de l'Ermitage, Léningrad), de Nicolas Lancret (1690-1745), témoin, plein de talent et d'exactitude, de la vie de son temps, mais qui, comme on sait, n'atteignit pas à la maîtrise de Watteau, son maître.

évoque du même pinceau, c'est tout ce qu'il y a d'instable dans le mouvement de la vie, tout ce que l'humanité en marche comporte de « camp volant ». Avec, au bout des aventures terrestres, la solitude pour de bon, celle du *Mezzetin* qui gratte sur sa guitare la chanson de son âme en exil.

Voilà pourquoi, généreux mécène imaginaire qui m'accordez les tableaux de mon choix, j'emporte tous les Watteau, à commencer par l'admirable *Enseigne de Gersaint.* Voilà pourquoi aussi je laisse tous les Lancret, dont les fêtes galantes ne sont plus que l'image en surface de la galanterie et du plaisir. Je ne retiens pas davantage Boucher, peintre de chairs sans âmes, Nattier ni Largillière qui me laissent froid, ni le détestable Greuze, qui a cru peindre l'âme parce qu'il a caressé la niaiserie.

Mais si Watteau compte pour deux, il me reste trois peintres à choisir. Ce sera d'abord Chardin, parce que sa *Théière blanche* ou sa *Récureuse* me parlent un langage qui me plaît : celui qui nous rappelle à chaque instant que la féerie en ce monde n'est ni rare ni lointaine, mais qu'elle émane des êtres et des objets de tous les jours. Et nous lui immolerons Oudry, pour bien montrer que ce n'est pas la même chose.

Puis j'admettrai Fragonard, ses *Lavandières*, sa *Fête de Saint-Cloud.* J'admirerai sa hardiesse de coloriste, qui lui donne un air si moderne souvent (en me demandant toutefois si cette brillante technique ne cache pas des lacunes profondes).

Enfin, pour mon plaisir personnel, je décroche et j'adopte le portrait de Mme Nonnotte par son mari. Je ne crois pas, à dire vrai, que Donatien Nonnotte soit un grand peintre. Du moins n'a-t-il pas cet agaçant aspect de portraitiste à la mode, dont se pare le faiseur Quentin de La Tour. M. Nonnotte a peint Mme Nonnotte avec amour et vérité. Amour bourgeois, bien entendu, de son épouse grassouillette et de tout le confort où elle se tient, la dentelle et la robe de soie, le livre qu'on feuillette et le meuble ciré. Chère France ! Chère bourgeoisie ! Le portrait de Mme Nonnotte, c'est en un seul tableau tout le siècle de la douceur de vivre.

PHOTOS BULLOZ ET GIRAUDON

En haut, "Le Concert champêtre" (Musée d'Angers), de Watteau, œuvre exquisement délicate et sensible. En grand, "L'Écureuse" (Glascow), de Jean-Baptiste Chardin (1699-1779), peintre charmant et malicieux de scènes de la vie familière. Il broyait sur sa palette, disait Diderot, "la substance même des objets... l'air et la lumière...".

A gauche, "La Femme au Perroquet" (Lyon), d'Eugène Delacroix (1798-1863) et "Léda et le Cygne" (Louvre) de Géricault (1791-1824). Ci-dessous, "Baigneuse" Avignon) de Chassériau (1819-1856). A droite, "Course de chevaux libres" (Rouen) de Géricault.



PHOTOS BULLOZ ET GIRAUDON



DE DAVID A *DELACROIX*

PAR PIERRE DOMINIQUE

On m'a dit que c'était d'Annunzio qui avait fait voler la Joconde pour l'avoir à lui tout seul, et puis qu'il s'en était ennuyé comme il s'est ennuyé de toutes les femmes et qu'il l'avait un jour renvoyée au Louvre, tenu pour une espèce de mari. C'est à cela que je songeais l'autre jour, en me promenant dans le Palais des Arts Modernes où l'on a groupé les chefs-d'œuvre de l'Art français. Je traversais alors l'une de ces deux ou trois salles consacrées à ceux qu'on peut appeler les romantiques et qui vont de David à Delacroix. Le XVIIIe siècle est mort quand ils paraissent. Le grand XIXe s'ouvre avec eux. Et je me disais : Si je pouvais enlever quelques-unes des toiles qui sont ici? Voyons un peu, cherchons nos proies.

★

David? Ah! décidément, on ne peut rien faire de bon en temps de Révolution, ni sous la botte d'un condottiere, fût-ce d'un condottiere de génie. Le Marat de David me laisse de glace et ses Horaces aussi. Mais il y a de lui sur le mur du fond une étude de vieille femme : « La Maraîchère ». Oui, celle-là, cette vieille haute en couleurs, le port vulgaire, l'œil vif, la bouche lasse et canaille, la joue marbrée par la pluie et le vent. Ce n'est pas une œuvre d'école, fichtre non. Emparons-nous-en.

Pour David, j'en resterai là. Et Géricault? Ah! Géricault, lui, avait du génie. Géricault me donnera davantage. J'ai deux ou trois toiles de lui à déclouer, à prendre. D'abord une hallucinante étude : « La Folle ». Un peu plus loin, une tête de lord Byron, peinture où le génie et le malheur se prennent corps à corps et enfin une toute petite toile qui sue le tragique : « les Pestiférés ». Cela me suffit.

Prud'hon maintenant. Impossible de passer devant Prud'hon sans prendre quelque chose. C'est une âme où le noir domine et qui participe parfois de la grande tristesse michelangelesque. J'ai songé d'abord à un dessin : « Joseph et la femme de Putiphar ». Mais Joseph est trop enfant de chœur et le dessin trop composé ; le souvenir de Rembrandt écrase Prud'hon. Non. Mais je saisis un tout petit tableau : « Vénus et Adonis ». J'hésite ensuite entre le grand portrait de Talleyrand en pied et celui de Georges Anthony. C'est celui-ci que je prends, une belle image de jeunesse rêveuse aux côtés de laquelle frémit comme un conseil d'action la tête d'un cheval fougueux et puis, bien entendu, le portrait de Mlle Mayer, la maîtresse du peintre, la victime d'un grand amour. Elle cache d'un rire sa passion, mais je l'en devine toute brûlée et je cherche à sa gorge quelque signe de la future tragédie.

Au passage, de tous les Ingres, je n'en prends qu'un, la belle Zélie ; il est classique et si moderne cependant ; ce n'est point tant d'ailleurs la peinture qui me plaît, mais la femme. Zélie est un peu vulgaire avec ses accroche-cœurs, et sa bouche entr'ouverte, et elle doit être bête, mais elle est si vivante, et si chaude ; passez-lui le bras autour de la taille, elle va se tordre comme une couleuvre ; après cela comment ne pas lui pardonner son air niais ?

★

Si à vrai dire j'ai jusqu'à ce moment été si discret, c'est que je n'en étais pas encore à mes amours. Celui dont je veux me charger, on n'a pas ici beaucoup de ses œuvres. Assez pour me contenter cependant. Le voici. C'est Delacroix.

Je vais peut-être scandaliser : je laisse la « Médée », je laisse le « Caïd marocain ». Je prends le « Martyre de saint Etienne » et le portrait de Bruyas. J'hésite entre « l'Odalisque » et la « Femme au perroquet » pour prendre enfin « la Femme ». Bien entendu, j'enlève l'« Assassinat de l'évêque de Liége ». Mais surtout voici les deux



"Le triomphe de Marat" (Lille) de Boilly (1761-1845), peintre fidèle, mais sans flamme dramatique, des aspects de son époque qui pourtant... — "Étude de nu" (M. Laporte, La Roche-Migennes) de P. Prud'hon (1758-1823). A droite, "Le serment des Horaces" (MM. Wildenstein et Cie, Paris), de David (1748-1825).

chefs-d'œuvre que pour rien au monde je ne voudrais laisser à l'Etat, aux communes ou aux particuliers : « Boissy d'Anglas à la Convention » qui est une des plus belles études de foule qu'on puisse voir, et « le Tasse dans la prison des fous ».

Celui-ci appartient à un Anglais. Voilà un Anglais qui a de la chance. Regardez-le, ce Tasse. C'est une toile toute petite, le poète est au premier plan et sur la droite, assis, appuyé contre une colonne, un manuscrit sous ses pieds. On dirait qu'il s'éveille à la réalité.

PHOTOS BULLOZ

Un fou, les jambes écartées, ricane à côté de lui. Derrière, des ombres qui s'agitent. Cela se passe dans la demi-obscurité d'une espèce de prison. Oh ! Delacroix, le maître du mouvement, ne manque pas de les faire mouvoir, ses fous, mais le Tasse est immobile ou plutôt tout son mouvement est intérieur. A-t-on jamais mieux rendu, par la crispation des membres et l'espèce de sainte horreur que reflète le visage, l'élan d'une âme qui se brise les ailes contre des barreaux? Ecoutez là-dessus Baudelaire qui a longtemps regardé la toile avant qu'elle parte en Angleterre :

Ce rêveur que l'horreur de son logis réveille
Voilà bien ton emblème, âme aux songes obscurs
Que le réel étouffe entre ses quatre murs...

Rien à dire après cela. Et maintenant je fais mon compte. Un David. Un Ingres. Trois Prud'hon. Trois Géricault. Six Delacroix. J'ai ma charge. Et de quoi passer une vie dans la paix d'un petit logement, en contemplation.

En haut, la " Route de la Princesse, à Louveciennes, le soir " (M. Durand-Ruel, Paris), de Sisley (1839-1893), l'un des meilleurs peintres paysagistes de l'école impressionniste. En bas, " La Femme au perroquet " (Metropolitan Museum, New-York), de Manet (1832-1883), annonciateur d'une révolution.

D'INGRES A MONET

PAR ANDRÉ THÉRIVE

Ce n'est pas sans ironie et attendrissement que l'on pense, l'année de l'Exposition de 1937, à nos pères de 1855. Ils furent bien scandalisés quand M. G. Courbet

PHOTOS BULLOZ, GIRAUDON ET VIZZAVONA

installa au cœur des Champs-Elysées, en face du Palais officiel des Beaux-Arts, sa baraque-exposition du Réalisme, véritable cage aux fauves pour le public d'alors. A distance nous ne voyons plus une révolution picturale dans la seconde moitié du XIXe siècle, mais une merveilleuse continuité. Il ne faut pas être dupe des étiquettes et des divisions de manuels. Y avait-il déjà réalisme plus fort que celui de David dans son *Marat mort* ou sa *Tricoteuse*? M. Ingres lui-même dans ses portraits familiers, d'une manière si ample et si libre, était le réalisme personnifié. Voyez son effigie de l'architecte Desdebans, et la fameuse Belle-Zélie qui, datant de 1806, pourrait offrir déjà aux médecins une étude clinique de légère insuffisance thyroïdienne. Quelqu'un a même remarqué que dans *Jupiter et Thétys*, les ongles d'orteils ne sont pas ceux de dieux, mais de modèles, de modèles pas très soignés... Permettez que j'érige cette triviale observation en symbole de l'art authentique, celui qui ne triche jamais avec la nature.

Et puis quels jalons ou quelles limites assignerait-on à une génération réaliste? Elle déborde dans tous les sens. Ricard et Chassériau (peut-être le peintre qui grandit le plus en vieillissant, malgré la malchance tragique de sa brève carrière) viennent renforcer Courbet et Daumier. Leur voisinage fait comprendre que la peinture réaliste n'existe pas en soi, ou alors ce serait la photographie. Le réalisme est un style, une interprétation hardie du vrai : une vache couchée de Courbet

En grand, " La belle Zélie " (Musée des Beaux-Arts, Rouen), de Jean Ingres (1780-1867), empereur du dessin et fervent de la femme habillée ou nue; " Le gamin au chien " (collection particulière), de Manet, contempteur des règles classiques... mais sa " révolution " respecta la continuité française.



PHOTOS BULLOZ ET GIRAUDON

"Collines d'Allauch près Marseille" (Musée de Marseille) de Guigou (1834-1871). "Les Demoiselles des bords de la Seine" (Ville de Paris) de Courbet (1819-1877). "Homère et les bergers" (St-Lô) de Corot (1796-1875). Du même, "Vénus au bain" (Collection particulière). "Paysage : Le Pommier en fleurs" (Lord S. Churchill, Londres) de Pissaro (1830-1903).

offre des raccourcis comme plus tard les indigènes de Gauguin. Etonnant Courbet, érotique et fier, insolent et majestueux tout à la fois : quand il place des biches impalpables dans l'épaisse pénombre d'une verdure, c'est lui, et non pas Bœcklin avec ses licornes, qui a trouvé la vraie façon de suggérer et de figurer le Silence. Quant à Daumier, dont la Tate Gallery aurait dû prêter le chef-d'œuvre culminant du *Meunier et son fils*, il est aussi en avance sur l'esthétique de M. Champfleury que Millet plus tard (regardez ses Bûcheronnes) l'est sur celle de Maupassant. Il peint parfois comme Tintoret lui-même, avec cette pâte qui semble pétiller et frissonner dans le clair-obscur, et son dessin offre des simplifications géniales, après lesquelles, comme après une découverte, l'œil humain ne sera plus le même qu'avant. Pendant ce temps les paysagistes retrouvent la vigueur simple et minutieuse des anciens Flamands, et le père Corot n'offre aucune différence profonde avec les maîtres du XVIIe siècle : la bambochade est devenue pastorale (en passant par les Fêtes galantes) mais le

PHOTOS GIRAUDON ET VIZZAVONA

" Femme nue " (Docteur Charpentier, Paris) de Pierre-Auguste Renoir (1841-1919). Portrait de « Jeanne Samary en buste " (Moscou), du même Renoir, grand artiste longtemps méconnu, maître pourtant profondément original qui, le premier, appliqua aux nus et aux portraits la facture hachurée des impressionnistes.



pinceau et la palette ont gardé les mêmes devoirs, appliquent les mêmes règles.

Il s'ensuivrait que le « réalisme », école pourtant à demi-littéraire, idéologique, par ses ambitions et le nom même qu'elle prit, ne se manifeste vraiment qu'à partir du moment où la technique, la matière du tableau ambitionnent de dépasser leur objet. Certes il y a eu des précurseurs à cette tendance, et le superbe paysage provençal de Guigou est à cet égard aussi instructif qu'une nature morte de Monticelli. Mais, en gros, le tournant historique du XIXe siècle est marqué par ce déséquilibre qui n'empêcha jamais le génie de s'exercer. Je lui faisais grief de littérature. Entendez bien : quand Manet va chez le Père Lathuille, quand Degas visite les Blanchisseuses, c'est pour enseigner de force au public que le motif, l'anecdote n'obéissent pas à des lois morales, des convenances académiques, et que le style peut sortir d'un sujet qu'on eût jadis réputé « ignoble ». En même temps, ils font des recherches : la rue que Manet observa un jour de fête nationale, noyée de soleil, avec ses passants effacés par la lumière, était avant lui une terre inconnue. Ce n'est plus qu'une terre neuve. Il y a planté son pavillon. Claude Monet poursuivra des enquêtes de ce genre dans deux ou trois sens différents et portera ainsi en lui le germe non seulement de l'« impressionnisme » de son temps, mais de l'« expressionnisme » du XXe siècle. Lorsque Renoir est à son apogée, c'est-à-dire, pour mon goût, vers 1880, et les années immédiatement précédentes, pas un classique, ni chez les Espagnols, ni chez les Italiens, ne lui est techniquement supérieur. Soyez donc tranquilles. Les artistes français ayant ainsi dompté la matière, pourront bien la diviniser ; ils n'en seront jamais les esclaves. L'esprit les habite encore. Le réalisme a été un échelon, non une impasse.



" La voiture aux courses " (Museum of Fine Arts, Boston) de Degas (1834-1917). "Deux danseuses" (M. Guérin, Paris) du même artiste qui fut très grand par l'audace de son art pourtant traditionnel, comme par l'intelligence et le fier caractère. Sa cécité finale fait penser, dramatiquement, à la surdité de Beethoven.

PHOTOS BULLOZ

PHOTOS BULLOZ



S

L'ART MODERNE AU PETIT PALAIS

PAR RAYMOND ESCHOLIER



" L'Odalisque au tambourin " (collection Paley), d'Henri Matisse, né en 1869. C'est le " maître qui a tant fait pour assurer hors de France le prestige de la peinture française ". " Effet de neige " (à M. Hélin), de Wlaminck (né en 1876).

DANS le geste généreux et clairvoyant de la Ville de Paris, qui seul a permis de voir qu'entre 1895 et 1937 il n'y avait pas d'interruption et que l'admirable mouvement d'art français, célébré au Palais national du quai de Tokio, se poursuivait, sans une césure, chez les Maîtres indépendants, rassemblés au Petit Palais, sans cette initiative hardie, où donc l'étranger aurait-il pu contempler les chefs-d'œuvre de l'art contemporain? Le point de départ de cette grande exposition, le président Albert Sarraut, qui dirigea avec tant d'autorité les difficiles travaux de notre comité d'action, l'a défini avec une clarté toute latine : « 1895 est une date culminante, une date qui s'inscrit en pointe haute sur le sismographe où s'enregistrent les frémissements d'une volonté d'art sans cesse en fermentation. L'impressionnisme a atteint son apogée. Sa révolution bienfaisante a libéré et rénové la peinture. Mais il donne, à cette époque, le sentiment d'avoir terminé sa recherche. Et d'aucuns lui reprochent déjà la monotonie, l'accent faiblissant de son admirable chanson de la lumière qui, à force d'affiner ses modulations, de rechercher les vibrations légères et fugitives, perd le sens de l'énergie et glisse à la mollesse des grâces invertébrées. De nouveaux tempéraments vont dès lors surgir qui, tout en utilisant les matériaux réunis par l'impressionnisme, vont à l'appel de Gauguin et Van Gogh, et surtout de l'âme et de la technique de Cézanne, fomenter la sédition des réactions viriles contre les affadissements où s'enlisent les prédécesseurs ».

On s'aperçoit alors que cette période qui va de 1895 à 1925, voire à 1937, est une grande époque.

Songez donc, vous avez là, présents au Petit Palais, derrière les trophées de drapeaux brossés par Fernand Léger, Henri Matisse et Picasso, ces deux chefs de file de la peinture moderne, l'un conduisant ses Fauves, l'autre guidant ses Cubistes, grands mouvements révolutionnaires dont on peut mesurer aujourd'hui les effets et qui, à vrai dire, ont ramené la peinture française à ses origines, à Jean Fouquet et à Poussin.

Qui parcourt ces vastes ensembles consacrés à ces maîtres prend conscience de l'immense influence exercée par eux sur les adeptes de l'Ecole de Paris, en France et par-delà nos frontières ; et, à ce propos, comment ne pas saluer cette Ecole qui, comme l'a dit encore Albert Sarraut, « a maintenu à Paris sa primauté de métropole d'art. »

Au maître qui a tant fait pour assurer hors de France le prestige de la peinture française, à Henri Matisse, on comprend qu'on ait réservé une place d'honneur. Son vaste ensemble, qui va de ses débuts à l'année 1937, laisse dans le souvenir des visiteurs comme un éblouissement, enivrement de l'intelligence autant que des yeux.

Le public, qui siffla les Fauves au Salon d'Automne, en 1905, ne songe plus à rire et à s'indigner, mais à contempler et à admirer. Sans doute, ce qu'on lui montre aujourd'hui paraît très loin des grandes déformations de l'époque fauve, d'ailleurs si largement représentée. Ces bois d'oliviers, pleins de sérénité, ces jardins de Provence, ces fleurs dans une précieuse faïence d'Orient, ces belles femmes nues aux yeux de gazelle, aux chairs robustes, étendues sur des voiles soyeux et multicolores, cette atmosphère de pollen, particulière à la côte niçoise, comment échapper à pareille séduction?

A vrai dire, les conquêtes de Matisse ont une origine plus haute. La couleur n'est ici que l'intermédiaire de l'esprit. Dans sa substantielle étude sur « Matisse et la Couleur », René Huyghe aura été le premier à dégager, avec clarté, les principes généraux qu'exprime cet art si français. « L'art de ce « révolutionnaire » apparaît avant tout comme un art d'équilibre, équilibre parfois compromis par des tentatives de jadis pour mieux assurer celui d'aujourd'hui. Les facultés du peintre obéissent même à une harmonie d'ordre spirituel, une proportion des dons où se reconnaît l'art français : sensibilité subtile, attentive aux sensations dont l'enrichit le réel et inventive, mais toujours lucide, où le contrôle de l'esprit donne à l'émotion non un caractère fugitif, mais une sûreté, une certitude, analogues à celles que procurerait une méthode. La parole de Matisse fait écho à Delacroix, concevant le génie « suivant une marche nécessaire et contenue par des lois supérieures », quand elle définit l'artiste : « un homme assez maître de lui pour s'imposer une discipline... capable *d'organiser ses sensations* ».

On ne saurait résumer avec plus de bonheur l'art et la pensée d'Henri Matisse, un art, une pensée encore en pleine évolution, comme l'exige la vie. Miraculeuse sensibilité de la vision, saine puissance de l'invention, contrôle de l'esprit, voilà Matisse ; car il n'est pas jusqu'au nom de Delacroix qui n'éclaire toute son « aventure d'artiste «, Delacroix, comme lui, poète de la peinture.

Il y a encore bien de la poésie familière ou déchaînée dans les meilleurs envois des émules d'Henri Matisse, dans les puissantes natures mortes de Vlaminck ; dans les paysages fauves, dans les nus gothiques et dans le *Portrait de Dignimont*, par Derain, dans les grandes filles dénudées de Van Dongen, dans les compositions âpres et énergiques d'Othon Friesz.

Georges Rouault, lui, fait et fera toujours bande à part. Son cas, dans la peinture moderne, est nettement exceptionnel. Il

n'est pas de coloriste plus magnifique. Verrier, il a gardé de l'émail sur sa palette et, parmi tous les élèves de Gustave Moreau, il n'en est pas qui lui soit demeuré plus fidèle. A travers les siècles, on sent comme une parenté entre le Greco et ce peintre mystique et frénétique des *Crucifixions*.

Lyrique encore, Dunoyer de Segonzac, qui, d'une matière riche jusqu'à l'excès, sait faire jaillir la merveilleuse étincelle et qui, dans ses vues de l'Ile-de-France, renouvelle l'art d'un Courbet; lyrique jusqu'au paroxysme, Raoul Dufy, l'auteur du plus grand tableau du monde, le chroniqueur de la Marne, de Nice et de Deauville, l'artiste raffiné à l'écriture si personnelle.

Lyriques désespérés, Gromaire qui évoque les maîtres flamands et Gœrg qui hésite entre Goya et Brueghel; Soutine, Pascin, Modigliani, peintres maudits, très près du génie; Chagall, cet Ariel du prisme; Utrillo, autre chantre de la désespérance, qui marqua d'un tel accent le vieux Montmartre qu'on ne peut plus voir la place du Tertre ou la rue Saint-Vincent, sans songer à lui; Georges Desvallières qui rejoint tout naturellement les grands mystiques d'Espagne; Charles Dufresne, dont la couleur exhale un chant splendide; Henry de Waroquier qui rajeunit le paysage romantique.

Au contraire, chez La Fresnaye, trop tôt fauché dans sa fleur, comme son ami Amédée de La Patellière, on démêle comme une poésie résignée, comme une musique en sourdine.

C'est encore une mélodie discrète qu'exprime l'œuvre mythologique de K.-X. Roussel; il y a bien du rêve chez Laprade, que ses amis pleurent toujours; la muse chrétienne de Maurice Denis n'est jamais mieux inspirée que lorsqu'elle écoute Angelico. Le climat parisien pluvieux, nuageux, brumeux, a trouvé son poète en Auguste Marquet, fauve bien assagi; la même discrétion enveloppe tout l'œuvre d'Edouard Vuillard, d'une poésie si intime, si délicieusement familière. Sa *Clinique du docteur Vaquez*, léguée à l'Académie de Médecine par le célèbre praticien, excellent amateur d'art moderne comme tant de ses confrères, pourrait bien être un chef-d'œuvre.

Moins voilée, plus ensoleillée, la peinture de plus en plus juvénile de Pierre Bonnard, malgré ses feux d'artifice étincelants, n'en a pas moins une grâce aussi secrète, d'une pudeur émouvante.

Autour de Picasso et de Georges Braque, ces initiateurs du cubisme, Metzinger, Albert Gleizes, ces Byzantins, Robert Delaunay, chef de l'Orphisme, Fernand Léger et son machinisme lyrique, Juan Gris et Maria Blanchard, ombres fraternelles et douloureuses, André Lhote, dont l'*Escale* garde une étrange saveur de poésie.

La sculpture française ne fut jamais plus grande que de nos jours. Rodin et Bourdelle sont ici évoqués; mais deux monuments splendides ont été dressés aux deux illustres statuaires contemporains : Charles Despiau et ses quarante bustes qui ressuscitent Donatello dans la salle même où il triomphait, il y a deux ans, avec l'Art Italien; Aristide Maillol et ses trois salles, peuplées de merveilles: les dessins, les gravures, les tapisseries, dont l'une évoque celle à la Licorne, et ces chefs-d'œuvre d'harmonie, de tendresse et de force : *La Nuit*, *la Pomone* en marbre, les *Trois grâces*, le *Monument aux morts de Banyuls*, *Vénus au collier*, *l'Ile-de-France* et tant de précieuses figurines où Maillol, ce Grec de Catalogne, retrouve le charme de Tanagra.



PHOTOS BULLOZ

"Nature morte" (à Mme Pomaret), de Braque (1881). "Le kiosque de musique" (à Mme Cuttoli), de Dufy (1877). "Chênes-lièges" (collection Savoir), de Segonzac (1884). "La découverte de l'Amérique", de Dufresne (1876). Les dates indiquent, bien entendu, la naissance des peintres, non des œuvres.



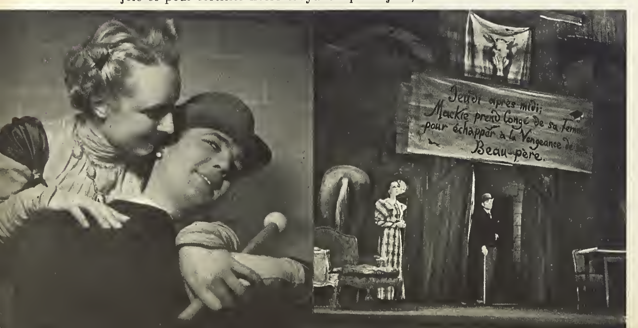
SPECTACLES

PAR H. DELORIÈRE

Ambassadeurs : *Pacifique*, de H.-R. Lenormand. L'Europe, ou même le Monde, c'est une Alpe de cruautés et de ruses entassée sur un Himalaya de sottise. Un Français, écœuré, va chercher refuge dans une île polynésienne. Il y trouve d'abord le Paradis et même le Bon Sauvage. A l'usage, l'île se révèle décevante. Il faudrait donc conclure que le bonheur n'est pas de ce monde. Mais la pièce de M. Lenormand est assez riche d'idées pour suggérer bien d'autres conclusions. Celle-ci, par exemple, que la Terre est en proie à des « guerres de dieux » et que les dieux du Pacifique ne pardonnent pas à la race blanche tout le mal qu'elle a fait à leurs fidèles. Ils maudissent, en tout cas, l'union de Vaïni (surnom donné au Français « qui cherche le bonheur ») avec l'exquise Tuhina, princesse royale : ils déchaînent le feu souterrain et ne l'apaisent que lorsque Tuhina leur a sacrifié sa vie. Et Vaïni, très bon, très pur, plein d'amour, est bien mal récompensé de tant de vertu. Nous n'en croyons pas moins, comme sans doute l'auteur lui-même, que la bonté est le seul refuge où notre espèce puisse encore durer. C'est Vaïni qui a raison, malgré ses malheurs et malgré le triomphe des Puissances inconnues. Cette légende dramatique, au demeurant, prête à une colorée, chantante et dansante mise en scène où Mlle Alice Cocéa est parfaitement fine et jolie, Mlle Deréan troublante, Mlle Talazac sympathiquement comique, M. Pierre Asso vertueux sans agacer, M. Arvel philosophe et paternel, M. Benglia magnifique de musculature et de voix.

Etoile : *L'Opéra de quat'sous*, de B. Brecht, adapté par Tallon et Mauprey, musique de Kurt Weill. — Cette reprise n'est pas plus qu'autrefois un spectacle pour jeunes filles. La scène, surtout, de la maison close, est plutôt pour filles. L'affreuse tristesse de la prostitution plaide d'ailleurs pour la plus conformiste des morales. Mais puissent l'Art dramatique et la Chanson ne point abuser de la veine des bas-fonds. Ils finiraient par nous faire croire que dans la marmite sociale, il n'y a que de l'écume. Et puis, cette espèce de plaintive célébration du Mendiant, du Bandit, de la basse Courtisane, c'est une méthode Coué appliquée à l'envers. Cela dit, *l'Opéra de quat'sous*, par son atmosphère d'horreur et de pitié, sa fantaisie, sa musique obsédante, sa ballade des pendus empruntée à Villon, n'est pas sans génie. MM. Raymond Rouleau, René Bergeron (chanteur de talent) et Raymond Cordy, Mmes Yvette Guilbert, Renée Saint-Cyr et Suzy Solidor, entre autres, sont les excellents interprètes de cette œuvre étonnante.

Œuvre : *Les Chevaliers de la Table ronde*, de Jean Cocteau. — Convié avec retard à cette Table ronde, nous n'avons plus le temps ni la place nécessaires à l'action de grâces qui conviendrait. Contentons-nous d'indiquer que M. Jean Cocteau a pris de grandes libertés avec la Légende traditionnelle, mais qu'on ne saurait reprocher à un écrivain de son rang de rester merveilleusement libre : poète au premier chef. Par sa fantaisie, le bon Merlin, par exemple, devient un personnage peu sympathique, mais qu'importe, si l'auteur des *Enfants terribles* se transforme lui-même en enchanteur, pour notre joie et pour fortifier notre croyance qu'un jour, il donnera au Théâtre un éblouissant chef-d'œuvre !...



L'on voit en haut, de gauche à droite, divers artistes : Yves Forget, Jean Marais, Mlle Morène, Fainsilber, de la jeune troupe de l'Œuvre, interprétant " Les Chevaliers de la Table Ronde ", le nouveau drame du grand poète Jean Cocteau. — En bas, Jeannette Choisy, Raymond Rouleau et Renée Saint-Cyr dans la Reprise de " L'Opéra de Quat'sous ".

QUELQUES ★ LIVRES

Devant Dieu, par Maurice Maeterlinck. — Ces nouvelles méditations d'un grand esprit occupé du mystère essentiel forment comme un arbre puissant, touffu, clair cependant dans toutes ses parties, jusqu'aux plus profondes : à chaque branche pendent des grappes de pensées d'où s'épanche, extraordinairement condensé, tout le suc de la connaissance, de celle, du moins, qui est permise à l'intelligence humaine. A cet égard, l'attitude du philosophe devant l'inconnaissable est toute d'humilité : « Ce que nous appelons comprendre n'est qu'un puéril effort pour insérer l'infini dans notre petitesse ». Pourtant, c'est un homme fier qui écrit plus loin : « Si j'étais Dieu, je ne permettrais pas aux hommes de s'agenouiller devant moi. Je leur demanderais de se tenir debout, de me faire face... de me parler comme un frère parle à un frère ». Mais l'on peut croire qu'il est fier parce qu'il se sent en droit d'exiger la justice — la vraie, la divine, car « l'insoluble problème de la justice n'est pas encore de notre monde ».

Son lumineux regard, de toute évidence, suit passionnément chaque jour les progrès de la science, mais ce sage entre les sages, qui sait s'enthousiasmer, sait aussi que toute découverte, qui est une réponse, pose mille questions nouvelles. Et l'on dirait — combien ceci est émouvant ! — que son humilité grandit en même temps que son orgueil de savoir.

Bref, si certains thèmes traités par l'illustre écrivain ne paraissent guère se soucier d'orthodoxie, en réalité, et pour autant que l'on puisse résumer un monde de pensées, *Devant Dieu* ose bien parler directement au Dieu que l'Homme a fait à son image, mais réclame un Dieu sublime et, peut-être, l'entrevoit, le pressent. (Ed. Fasquelle.)

Le guide de la jeune mère, par le professeur P. Lereboullet, les docteurs J. Dayras et G. Dreyfus-Sée, Mlles de Lamaze et Deros. — Cinq spécialistes et amis de l'Enfance se sont réunis pour écrire ce livre qui prend l'Enfant avant sa naissance, montre comment il doit être élevé, habillé, nourri, soigné, etc... au cours de ses deux premières années et, pour conclure, résume en quelques pages les mesures d'aide sociale offertes aux mères et aux nourrissons par les collectivités ou par l'initiative privée. Le résultat de cette collaboration est un vrai guide, c'est-à-dire un ouvrage parfaitement clair, précis, pratique et composé avec la plus accomplie compétence, bref, tel qu'il devait être sous le nom de l'éminent professeur P. Lereboullet. (Ed. Sociale française).

La fortune de Marysienka, par H. Aurenche. — Le grand succès de *La Brelandière* semble avoir engagé le docteur Aurenche sur une piste bien séduisante : celle des femmes qui ont influencé l'Histoire. Cette fois, il a suivi avec le même bonheur — Dieu sait à travers quel dédale d'archives ! — la trace de Marie de La Grange, princesse française qui épousa Jean Sobieski, devint reine de Pologne et contribua peut-être à sauver la chrétienté. Ayant relaté cette vie extraordinaire, accompli une belle œuvre de réhabilitation, l'auteur s'attache profondément les lecteurs épris de justice, non moins que les amateurs d'héroïsme et les âmes romanesques. (Ed. Emile-Paul).

René de Laromiguière.

LE DIRECTEUR-GÉRANT : Dr FRANÇOIS DEBAT

GRAV. ET IMP. E. DESFOSSÉS-NÉOGRAVURE, PARIS



Publicis

L.D.159

Qu'il s'agisse d'un simple studio ou d'un château entier, vous désirez - c'est tellement légitime - avant de vous décider, vous renseigner à fond sur la formule d'installation la plus avantageuse.

★ Ecrivez donc à **"Lévitan-Décoration", 57, 59, Boulevard Magenta, Paris-10°** pour lui donner simplement votre adresse : vous recevrez, sans aucun engagement, cette magnifique plaquette de luxe "P", dans laquelle vous trouverez une foule d'idées nouvelles et des conseils précieux pour votre installation. (Précisez plaquette "P")

★ Vous y verrez aussi, que la nouvelle formule d'installations complètes de "Lévitan-Décoration" est vraiment la plus avantageuse - de plus, des conditions spéciales sont réservées aux Membres du Corps Médical.

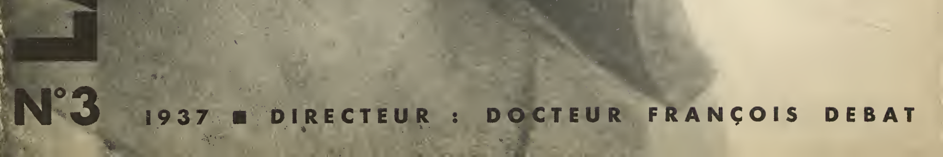
dragées complexes d'INORÉNOL

sous leur influence

La diurèse double dans **90 %** des cas
L'urée sanguine diminue dans **65 %** des cas
L'albumine disparaît dans **70 %** des cas



LA REVUE DU MEDECIN



N°3 1937 ■ DIRECTEUR : DOCTEUR FRANÇOIS DEBAT



Pommade et suppositoires INSÉVA

spécifique des hémorroïdes
et des lésions ano-rectales

**parce qu'ils combattent
les causes même de l'affection**


Elixir de
PANCRINOL
Elixir
complexe
de
PANCRINOL
TONIQUE
NEURO-ORGANIQUE
Réveille l'appétit
Stimule les forces
réveille l'appétit
stimule les forces
1 à 2 cuillerées à soupe
par jour, avant les repas



traitement héroïque
de l'insuffisance rénale

augmente la diurèse
diminue l'urée sanguine
supprime l'albuminurie

2 à 8 dragées par jou


INOLAXINE
constipation
absorption facile
goût agréable
RÉGULATEUR
MUCILAGINEUX
inolaxine
INSÉVA
libère l'intestin
sans l'irriter
et en rétablit
les fonctions
INSÉVA
151.153.155.RUE DE BUZENVAL
GARCHES (S&O)
1 à 4 cuillerées à café
par jour

FEHER

GASTON PARIS



SOMMAIRE N° 3 1937

LA REVUE DU MÉDECIN

REVUE RÉSERVÉE AU CORPS MÉDICAL

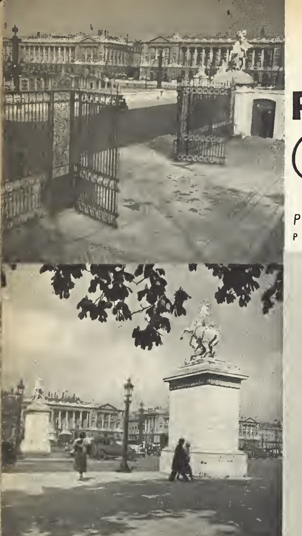
DIRECTEUR : Dr FRANÇOIS DEBAT

RÉDACTION-ADMINISTRATION : 60, RUE DE MONCEAU

PRIX : 5 FRANCS

ABONNEMENT ANNUEL : FRANCE ET COLONIES, 50 FRANCS
ÉTRANGER : 50 FRANCS, FRAIS DE PORT EN PLUS

ÉDITION D'ART ET MÉDECINE



PLACE DE LA CONCORDE

PAR JEANNE RAMEL-CALS

PHOTOS FEHER ET SCHALL

Au temps jadis,"l'eau traînait là dans les fossés et les orties du bord de l'eau, des chemins de terre s'y croisaient allant vers la Seine ou se promenant avec elle, et les loups y venaient en hiver danser entre les moulins à vent et tâcher de manger les meuniers..."



'eau traînait là dans les fossés et les orties du bord de l'eau, des chemins de terre s'y croisaient allant vers la Seine ou se promenant avec elle, et les loups y venaient en hiver danser entre les moulins à vent et tâcher de manger les meuniers. De ce lieu vague, de ce champ de rien, de cette zone de jadis, Louis XV fit une grande place nette et royale...

Après la Révolution, quelques années plus tard, on lui donna, tout compte fait, le beau nom de Place de la Concorde.

Les Bourbons, Napoléon, le Second Empire passèrent et l'ornèrent en passant, la République aussi, — je ne lui en veux pas.

Maintenant, entre les régions boisées des Tuileries et des Champs-Elysées, elle s'étend immense et rectangulaire, plate comme une pièce d'eau.

La Madeleine et la Chambre des Députés, non loin des bords de sa vaste étendue, ont l'air du reflet l'une de l'autre, mirant par temps calme leur colonnade, leur escalier, leur fronton de temple respectifs. L'Obélisque au milieu propose ses quatre pages d'écriture cunéiforme et ceux qui les trouvent placées trop haut, peuvent lire en dessous, à portée de la vue, les inscriptions en caractères Louis-Philippe. Huit maisonnettes émergent, si petites que les locataires ont été contraintes d'en sortir et d'aller s'asseoir sur la toiture où, d'un air digne et patriotique, elles tiennent quelque emblème : palme, sabre, bannière, manche de parapluie (telle Lille). Un bois sacré de becs de gaz et de colonnes les entoure ; beaucoup de ces colonnes sont rostrales, et atteintes même de deux rostres, un devant, l'autre derrière : de ce fait, elles semblent nourrir en leur sein impérial l'irréalisable ambition de s'en aller fendre



Cette place de la Concorde, au nom admirable et qu'il faut souhaiter qu'elle garde à jamais, on a beau la connaître, elle offre un spectacle qui ne saurait lasser. Elle change selon le temps qu'il fait et selon l'heure diurne ou nocturne et cependant elle comble toujours ce mystérieux besoin d'harmonie qui est peut-être tout au fond de l'inquiétude humaine.

les océans des deux côtés à la fois ! Et les naïades des bassins, jetant l'eau derrière elles à grands jets gaspilleurs, regardent éternellement immobiles, regardent les gens qui vont, qui viennent, qui se promènent, faisant elles aussi peut-être, quelque rêve mélancolique ou farouche... peut-être celui d'arroser tout le monde un jour de fête?...

... Ainsi sous son ciel gris de civilisation, cette vaste plaine s'orne comme un salon de nombreux objets d'art qui lui viennent d'héritages : candélabres, statues, sujets bronze ou marbre et autres souvenirs de famille. Mais dans cette ère de splendeur incolore qui commence avec le soir (ô réflecteurs, lanternes vraiment magiques !), tout s'unifie, les époques s'entendent, les styles s'accordent et, noyé dans le ton, l'Obélisque lui-même prend l'air parisien !

Alors entre les coursiers de lumière qui voltigent dans les airs (car ils ont deux petites ailes et un grand piédestal), alors les grilles fermées des Tuileries détachent sur l'ombre les lances et les insignes d'or d'un régiment fantôme à la parade revenant du fond des épopées ; les façades équivalentes de l'hôtel Crillon et du Ministère de la Marine, qui se déroulent à droite et à gauche de la rue Royale comme deux incomparables pages d'histoire, mettent en relief leur frontispice et leurs illustrations héroïques, et devant elles, les pelouses de ciment, les allées sans buis, les fûts sans verdure, les balustrades sans roses se chargent, se parent, se bordent, s'enguirlandent de brillantes absences : de lueurs, de reflets, de clartés, de rayons ! Les bassins effeuillent et refleurissent sans cesse leurs gerbes, leurs rameaux de corbeille argentée ou de belles-de-nuit, et ce lieu municipal, ce paysage minéral devient un jardin d'étoiles poussées par terre, une constellation en fleurs tombée du ciel, au sein de la plus belle des nuits blanches de toute la terre !

La voici donc, cette Concorde, de jour et de nuit (ô réflecteurs, lanternes vraiment magiques !) : brillante de pluie, dorée de soleil ou dressant son monolithe, à l'écriture cunéiforme et Louis-Philippe, vers le ciel de Paris, le ciel fin, variable, ici mi-pommelé, mi-pur, orné de petites nuées pressées, comme l'est une vaste plaine d'un blanc troupeau.







TRÉSORS
DE NOS ÉGLISES ET DE NOS PROVINCES

PAR PIERRE DOMINIQUE
PHOTOS FEHER ET RENÉ ZUBER

Si la sculpture moderne nous plaît si fort, c'est d'abord qu'elle se marie de plus en plus avec l'architecture, c'est ensuite que par son dédain de l'anecdote, par sa recherche de la puissance et du mouvement, par la simplicité de ses lignes, elle rejoint cette sculpture du moyen âge que les gens du XVIIIe siècle trouvaient gothique, barbare et qui cependant est un des sommets de la sculpture française.

Nos églises fourmillent de morceaux admirables, et aussi les musées de province. On pouvait en voir ou en revoir beaucoup quai de Tokio, ainsi devenu comme tout musée d'art de la vieille France le conservatoire des maîtres inconnus.

Voici d'abord du XIIIe siècle, une Vierge sage qui nous vient de Strasbourg ; elle pose un peu et

A gauche, un ange du XIIIe siècle. (Eglise d'Humbert.) - Au centre, saint Paul à la barbe annelée, assyrienne : sculpture du XIVe siècle. (Musée des Augustins, à Toulouse.) - Ci-dessous, saint Louis d'Anjou, évêque de Toulouse : sculpture du XIVe siècle. (Augustins.)

ses yeux ne sont pas très sûrs ; mais c'est une merveille de grâce avec sa main ramenée contre sa poitrine. Elle est plus près de nous d'ailleurs, que les deux grandes statues de saints : saint Louis d'Anjou et saint Paul, que le musée des Augustins à Toulouse nous a envoyées. Le premier, la tête penchée, l'air d'un martyr, le corps tordu comme un pied de vigne, et déjà ravi en extase, l'autre plus Romain que Juif, avec son épée autour de laquelle le baudrier s'enroule, et tous les deux trapus, d'une étonnante puissance paysanne et féodale.







A gauche, statuette de femme : sculpture du XVe siècle. (Musée archéologique de Graville-le-Havre.) - Au centre, Notre-Dame de Grâce : sculpture du milieu du XVe siècle. (Musée des Augustins, Toulouse.) - Ci-dessus, sainte Madeleine : sculpture étonnamment " moderne " de la fin du XVe siècle. (Église Saint-Pierre, Montluçon.)

De la même époque et venus de Rouen, un Adam et une Eve, plus grands que nature, tout nus, à demi pris encore dans la pierre. Ils ont l'un et l'autre l'attitude hésitante et gênée — quant au corps mal nourri — mais le visage est serein. L'homme et la femme éternels : l'homme, la main haute et l'Eve dans le geste classique des Vénus, une main sur son sexe et l'autre sur son sein.

Après la puissance, la grâce. Une statuette de femme, polychrome. Elle est bien abîmée, les bras manquent, ainsi que



A gauche, la Vierge et l'Enfant : sculpture du milieu du XV[e] siècle (Église Notre-Dame d'Auxonne). - Au milieu, Vierge de l'Annonciation : sculpture du XVI[e] siècle (Musée de la Société des Sciences, Rodez). A droite, Vierge de Pitié : groupe du XVI[e] siècle (Église de Bayel). De telles œuvres, anonymes et si belles, abondent dans nos provinces.

le haut de la tête et de l'énorme chevelure, mais ce qui reste fait rêver. Le visage est construit pour le plaisir des hommes, le corps aussi d'ailleurs, et cette charmante jeune femme le sait. De profil la chute des reins est une chose exquise.

Plus loin, deux Madeleines, l'une, celle de l'église de Limeray, une bonne fille un peu lymphatique et le nez un peu écrasé avec des cheveux sages, pudique et douce ; l'autre, celle de l'église Saint-Pierre de Montluçon, une fort honnête femme aussi, mais plus raide et plus haute ; elle a une façon, cette jeunesse, de rejeter son manteau d'une main, qui sent la femme de qualité et son corps délicat et souple est posé sur une hanche.

Et puis les Vierges, ce grand amour du moyen âge, toutes les Vierges, Notre-Dame de Grâce de Toulouse, du xvi[e] siècle, une Vierge qui n'est qu'une femme assise, tout en voiles, un peu mondaine, son manuscrit sous un bras et sur l'autre son enfant qui joue et presque lui échappe, tandis qu'elle est en conversation ; la Vierge de Pitié de l'église de Fayel, du xvi[e] siècle aussi, la vieille femme écrasée de douleur avec sur les genoux, un Christ déjà presque raidi ; l'Annonciation de Rodez, une Vierge agenouillée sur son prie-Dieu, polychrome, en bleu et rouge — car nos pères adoraient la couleur — ;



Ci-dessus, Vierge de Rude (1794-1855) : statue d'un calvaire (Église Saint-Vincent-de-Paul, Paris). - A droite, Diane au bain de C. G. Allegrain (1710-1795) : sculpture prêtée par le musée du Louvre. - En page droite, Saint-Jean de Rude : statue d'un calvaire (Église Saint-Vincent-de-Paul, Paris). Toutes richesses d'art peu connues, avant l'Exposition 1937...

enfin, qui nous vient du Mans, une Vierge enfant avec sa mère, une délicieuse petite personne aux cheveux noirs, son livre à la main et qui marche sans presque toucher le sol, du pas le plus léger du monde.

Et, pour finir, un autre Saint-Paul, celui du Musée municipal de Chartres, dû à Marchand, avec la barbe d'un Moïse, raide, sévère et les sourcils froncés. On le devine copié sur quelque homme juste de l'époque, respecté de sa ville et craint de ses enfants. Un portrait lui aussi, un portrait franc, comme tous les Saints, toutes les Vierges et toutes les Madeleines, dont les visages et les corps de pierre ou de marbre nous en disent plus long sur les façons de vivre de l'époque, ses goûts, ses passions, son âme que les explications des historiens les plus savants.



Nous sommes à La Genauraye, dans la Vienne, chez M. Maurice Bedel. Quand on annonce à l'écrivain l'intention de lui faire visite, l'on reçoit de lui un plan imagé de la région de Châtellerault, semé de petits arbres verts et qui porte ces mots charmants : Tous les chemins mènent à la Genauraye, prenez de préférence le chemin du cœur.

MA VIE ET MON JARDIN

PAR MAURICE BEDEL

J'étais né pour faire une carrière de jardinier. Le destin, qui avait sur moi d'autres vues que moi-même, m'a jeté dans le jardin des lettres, où je besogne tant bien que mal. Je ne me consolerai jamais de la perte de mon premier état. Dès l'âge de cinq ans, je possédais un châssis et deux cloches. Sous les cloches, j'élevais des noyaux de dattes qui levaient, ma foi, mieux qu'aux sables du désert ; dans le châssis, je bouturais des bégonias bulbeux pour le plaisir de déposer leur feuille poilue sur le terreau d'une caissette et de voir une plante se former et lentement s'élever à la base du limbe.

J'ai été mêlé à la société des fleurs bien avant de l'être à celle des hommes. Je savais leurs amours et leurs maternités ; j'observais d'un œil plus curieux qu'émerveillé les nuages de pollen soulevés par le vent autour des cèdres de septembre ; je suivais l'atterrissage en parachute des graines de pissenlit, la descente en vrille des samares d'érable. Je me garais du bolide des marrons et des balles de shrapnell des châtaignes éclatées ; après quoi, couché sur la terre humide, je guettais l'apparition des cotylédons et des premières racines hors de la coque brune et sèche.

Ma famille, qui appartenait par tradition à la magistrature, n'entendit point que je cédasse à l'appel de ma vocation : elle avait un préjugé contre les métiers manuels. Ne pouvant être jardinier, je me fis botaniste. Je courus d'abord les champs et les bois autour de la maison de mes parents ; je jetais dans ma boîte de fer-blanc, pêle-mêle, l'entonnoir rose du liseron, la chenille verte à tête jaune de l'orpin, l'étoile bleue de la chicorée, la coupe écarlate du coquelicot ; je les séchais, je les mettais en herbier, je leur donnais un nom et un prénom, et je connaissais des joies dont le souvenir me fait encore aujourd'hui monter au cerveau des bouffées de bonheur.

Puis j'étendis le champ de mes recherches ; je poussai jusqu'aux Alpes où, sous prétexte de « faire », comme on dit, des aiguilles, des arêtes et des parois, je détachais du roc à coups de marteau le thalle crustacé des lichens de haute montagne. Partout où m'entraînait mon désir de voir et de connaître, j'observais les

PHOTOS JEAN ROUBIER



L'une de ces photographies, celle du coin droit, représente le romancier entre Madame et Mademoiselle Bedel. On le voit, au-dessous, sur sa terre. Mais, dit-il, " je n'aime pas ne rien faire quand les autres travaillent ". Connu comme un grand laborieux, il nous pardonnera d'avoir donné ce document, un peu contre son gré...



plantes, je les recueillais, je les nommais ; j'ai herborisé dans le Sahara, j'ai cueilli des mousses aux moraines de Finlande, j'ai cueilli le phagnalon saxatile dans les fissures du Mur Polygonal de Delphes, la tulipe rose et blanche sous les lentisques de Chio ; et entre les pierres de Top Kapou, à Stamboul, là où périt le dernier empereur de Byzance, j'ai cueilli des caryophyllées couleur de sang.

Quand j'eus épuisé les plaisirs de la géographie botanique, auxquels je mêlais d'ailleurs ceux de l'entomologie, je revins à mon jardin et j'y goûtai, entre deux voyages, les joies paisibles du semis, du bouturage et de la greffe.

C'est un jardin de France, au pays même de Descartes, sur les pentes d'un coteau calcaire, à une lieue de Châtellerault. Quand on le quitte pour aller vers le nord, on se dirige du côté de chez Rabelais ; si l'on pousse vers l'ouest, on atteint vite le pays des ancêtres de Voltaire, dans la vallée du Thouet ; enfin on n'aurait pas grand chemin à faire pour gagner les couverts où la fée Mélusine mène, aux soirs de lune, ses ondulantes promenades. L'on voit que j'y suis en brillant voisinage. Ma femme y a été élevée, ma fille y est née. Pour moi, voilà un quart de siècle que je m'y sens chez moi.

La maison porte ici un manteau de lierre, là un voile d'ampélopsis, là encore des ornements de roses et de glycine ; elle flanque une de ses façades de deux poivrières qui lui donnent un air de se garder contre les assauts des importuns ; l'autre façade s'ouvre sur une cour ombragée qu'encadrent des communs et où, dans l'annexe d'un gros pigeonnier carré, je travaille.

Ah ! qu'il est malaisé de travailler à l'ombre d'un pigeonnier, à deux pas d'un bassin où viennent boire les pinsons, si près des espaliers où l'abricot se dore, où la pêche rosit ! Par la baie large ouverte, je vois le rameau d'un rosier qui se balance au vent, c'est un rameau stérile qui ne portera point de fleurs. Allons le tailler, l'opération ne saurait être remise. Et je cours au jardin... Tiens ! voici un pétunia qui sèche sur pied, un ver blanc a dû passer par là ; quand j'aurai opéré mon rosier, je remplacerai par une autre la plante touchée à mort... C'est comme cette tagette, voyez-moi sa tournure ! Dans la nuit une limace l'a dévorée aux trois quarts... Sans compter que j'aperçois en bordure de l'allée un alignement de fusains nains qui a besoin d'un fameux coup de cisailles... Mon Dieu, que de besogne ! Jamais je n'écrirai le chapitre II de mon nouveau roman.

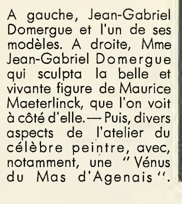
Et le jardinier? direz-vous. Le jardinier? Eh bien ! il est à ses salades qu'il repique, ou à ses melons qu'il pince, ou encore à ses tomates qu'il fixe à leurs tuteurs. Il a un aide, c'est vrai, mais cet aide, c'est moi.

Ainsi, quoi que j'en aie, je reviens à mon premier métier. En vain me sollicitent des travaux de plume que mes éditeurs tiennent pour urgents ; en vain les personnages du roman nouvellement entrepris s'impatientent-ils de poursuivre leur existence imaginaire : la réalité jardinière me sollicite, elle aussi ; et eux aussi, le rosier à rameau stérile, le pétunia mourant, la tagette mutilée, les fusains hirsutes, s'impatientent de mes soins. Comment donc hésiter entre une plante qui souffre et un fantôme littéraire qui s'ennuie dans les arcanes de mon cerveau? Aussi bien n'hésité-je pas, et je cours d'abord à la plante, c'est-à-dire au mouvement de la vie, à l'essor vers le ciel, à la sève.

De M. Bedel, on a pu lire dans d'importants journaux des articles de... "polémique romancée", d'une verve redoutable. Ce qu'ils manifestaient surtout, c'est l'amour de la terre et la connaissance profonde de l'âme paysanne. Les deux documents ci-dessus semblent bien exprimer, chez l'excellent écrivain, le bonheur d'être campagnard.

CHEZ JEAN-GABRIEL DOMERGUE

PAR ANDRÉ THÉRIVE
PHOTOS GASTON PARIS



A gauche, Jean-Gabriel Domergue et l'un de ses modèles. A droite, Mme Jean-Gabriel Domergue qui sculpta la belle et vivante figure de Maurice Maeterlinck, que l'on voit à côté d'elle. — Puis, divers aspects de l'atelier du célèbre peintre, avec, notamment, une " Vénus du Mas d'Agenais ".

Le véritable artiste est sans doute celui qui fait de sa vie même et du décor de sa vie, une œuvre d'art ; bien qu'on ait connu de grands hommes, créateurs de beauté, qui se contentaient dans la bohème et l'incurie. Mais vous pensez bien que Jean-Gabriel Domergue, qui a entrepris de doter son époque d'une élégance bien à elle, ne pouvait manquer de prêcher d'exemple. Une de ses idées favorites, c'est qu'il faut dégager dans la décoration et l'architecture un style spécifiquement français. Il ne tarit pas de sarcasmes sur cette élégance internationale, toute nue et toute abstraite, qui, sous prétexte de respecter «l'esprit de l'époque», inspire les mêmes constructions et les mêmes mobiliers de la Nouvelle-Zélande à la Bavière et de Moscou à Capetown : postes d'essence, infirmeries, voilà comment il appelle les œuvres de ce froid modernisme. Ses logis à lui n'en sont certes pas influencés ! Voulez-vous aller le visiter à Cannes, sur cette noble colline qu'il a prise en friche, hérissée de cyprès et de pins-parasols dégingandés, dont il a transformé la végétation en jardins, la pente en terrasses et en escaliers baroques, qu'il a peuplée de balustres et de statues? Sa villa somptueuse et sobre, son atelier aux grandes verrières verticales, les allées où il promène des chiens de prince persan, forment un éden raffiné en face du plus beau paysage du monde. C'est là que des gens illustres viennent rêver et bavarder (car Dieu merci, le peintre aussi est bavard comme un Parisien). Sur ce banc-ci a médité Maeterlinck, sur cet autre a souri Tristan Bernard, ce Tristan Bernard qui disait un jour : « Ici, comme à Paris, je flemmarde, mais à Paris, du moins, je sens le remords ». Cher Tristan, qui professe apparemment avec Schopenhauer (rien de moins) que la contemplation du beau doit servir la cause du renoncement et distraire du vouloir-vivre !

Au centre de la Babylone des élégances dont il est l'arbitre, je veux dire près de la place d'Iéna, J.-G. Domergue a tenu à produire les mêmes ensembles décoratifs que dans son domaine du Midi. Preuve qu'il tient un tel cadre pour essentiel à sa vie. Que voulez-vous? Il est né Vénitien du XVIIIe siècle, ce Gascon de bonne race, non pas de pure race, qui porte la petite barbe des seigneurs italiens qu'il a dans sa lignée. Son atelier a gardé quelques frises et moulures du palais Roland-Bonaparte avec des baguettes dorées qui donnent la réplique aux cadres de ses tableaux. C'est là, et non dans des salles d'exposition, qu'il faut aller voir sourire la Jeunesse sous ses formes les plus charmantes : ces femmes et fillettes serpentines, fleurs et fruits, infiniment variées et infiniment pareilles, toutes riches de santé, de gracilité, de sensualité, de couleur, toutes ornées de la fameuse signature en arabesque qu'on s'arrache à prix d'or sur tous les continents. On y comprend que l'époque actuelle a Jean-Gabriel Domergue comme héraut et conseiller ; il en figurera plus tard le chroniqueur et le poète. Croyez-vous que sans lui et Van Dongen, notre notion de l'élégance, que dis-je? de la plastique féminine serait ce qu'elle est? Une mode, pensez-vous... A distance, les modes s'appellent une âme. Fragonard, dont Jean-Gabriel Domergue a retrouvé l'aisance et la virtuosité galante, Chéret, Boldini, quelques autres pourraient-ils être séparés de l'âme de 1760, de l'âme 1790, de l'âme 1910? Domergue, c'est l'esprit de la France d'aujourd'hui, entendez de celle qui ose aimer et promouvoir ce que l'étranger avoue en elle d'inimitable ; au lieu de rivaliser avec n'importe qui de pédantisme ou de perversité, cette muse-là sourit de sa propre grâce et prêche l'art de croire au bonheur.

La maison de Jean-Gabriel Domergue présente ce mérite singulier, d'être une des plus neuves de Paris, mais avec les dégagements, les baies, d'un noble hôtel du Marais ou de Versailles. L'occupant l'a presque entièrement tapissée d'un papier marbré, chaud et sourdement flamboyant, qu'il a dû faire fabriquer en Italie et qui recouvre les parois et les plafonds. L'ampleur des dimensions permet ce revêtement magnifique ; et là dedans un mobilier splendide et discret attend les personnages

A gauche, le grand salon et, ci-dessous, le lustre de la salle à manger, le miroir vénitien, ses chandeliers Louis XV, d'argent ciselé. A droite, c'est l'antichambre. Elle annonce déjà l'artiste, son goût, ses goûts. L'objet central est le dernier carrosse, authentique, de Madame de Pompadour.



"Le véritable artiste, écrit André Thérive, est sans doute celui qui fait de sa vie même et du décor de sa vie une œuvre d'art... J.-G. Domergue, qui a entrepris de doter son époque d'une élégance bien à elle, ne pouvait manquer de prêcher d'exemple..." Et la cordiale simplicité de son abord est encore exemplaire.

de M. Henri de Régnier, leur libertinage ou leur mélancolie, comme il vous plaira. Des paravents de laque chinoise, des statuettes de jade ou de céramique, des torchères qui ont la taille et la forme de colonnes, prises à une résidence de la Brenta, des lustres de Murano, de ces fauteuils d'apparat ou *sediole* qu'on plaçait dans les gondoles les jours de fête, jusqu'à un carrosse doré qui vous attend dans l'antichambre ! Et tout cela semble fort moderne grâce à une disposition savante et libre, à de subtiles dissonances ; ici le luxe n'est pas du luxe, mais de l'ordre et de la volupté. Des tableaux et des pièces de collection sont comme dissimulés un peu partout : il y a un Watteau, des Manet, des Lautrec, des Guardi et des Canaletto, jusqu'à un Véronèse qui offre un fragment des « Noces de Cana ». Un crucifix mutilé pend sur une tenture dans une chambre à coucher et c'est une des rares sculptures du Greco ! Dans cet assemblage de choses éternelles, les œuvres que Jean-Gabriel Domergue a conservées de lui-même éclatent comme la lumière neuve du jour, des femmes, des bouquets, qui à l'envi ressemblent à ces feux d'artifice qui jadis vinrent aussi de Chine et d'Italie pour émerveiller l'Occident. Il manquait des papillons? N'ayez crainte, une vitrine, que le peintre tient d'héritage, en offre un assemblage non pas scientifique, dieux justes ! mais décoratif ; et leurs ailes semblent exprimer ce symbole que les beautés fragiles sont parfois les plus durables. Le maître de tant de richesses ne s'ennuie pas au milieu d'elles, comme un conservateur dans son musée : il ne cesse de travailler et de faire jaillir sous son pinceau de nouvelles nymphes. Elles naissent, fleurissent, s'épanouissent, on ne les voit jamais se flétrir et vieillir. Est-ce que Jean-Gabriel Domergue ne regarde pas en arrière? Si, vous le surprendrez en train de mettre à jour un manuscrit de 1860, un lexique de langue d'oc que son bisaïeul Pozzy dressa avant le *Trésor du Félibrige* de Mistral et qu'il se propose de faire éditer. La philologie pousse entre ces toiles brillantes, comme une grave scolopendre au milieu d'un parterre de roses. Au fond les artistes sont toujours sérieux.



LES 13, 14 ET 15 NOVEMBRE

la Bourgogne a fêté ses Trois Glorieuses. L'Histoire n'appelle ainsi que des jours d'émeute où le sang coula. Dans la Côte d'Or, ce sont jours dionysiaques où ruisselle la vie de Bacchus deux fois né ; que ce sens est plus universel ! Ces Trois Glorieuses bourguignonnes renouvellent la célébration des mystères orphiques et, d'ailleurs, pour comprendre le caractère religieux du vin, il suffit de parcourir, entre Dijon et Beaune, la Voie Sacrée bordée de ceps où se succèdent des inscriptions sublimes : Clos-Vougeot... Musigny.. Nuits.... Romanée... Instinctivement, à chaque nom, on met la main à son chapeau.

Novembre est pour le vin le temps de la Nativité. La Bourgogne ouvre ses celliers, convie les gueules fines de la France et du monde à saluer son dernier enfant. Elle reçoit bien et sa table est opulente. La qualité des mets s'harmonise à celle des crus. Et si l'on goûte le vin nouveau, on boit lentement, respectueusement, des vins chargés d'ans qui n'ont leurs pareils nulle part. Aussi tous les convives qui viennent là, même des Pays-Bas, de Suisse, d'Angleterre, d'Amérique, sont-ils de vrais initiés, gastronomes ou maîtres en la science de sommellerie ; être présent à ces fêtes du goût équivaut à montrer des preuves de noblesse ; c'est à peu près comme, pour un musicien, hanter la saison de Bayreuth ou de Salzbourg. Ayons la fierté de constater que les médecins y font belle figure. La journée du 13, à Beaune, des foules dégustèrent, dès neuf heures du matin, le vin illustre dans les caves de l'Hospice

LES "TROIS GLORIEUSES"

PAR OCTAVE BÉLIARD
PHOTOS SCHALL

A gauche, le ban bourguignon à la "Paulée" de Meursault qui clôtura le cycle des Trois Glorieuses. Ci-dessous, dans le bastion des Cordeliers, dit "Vieux Cellier des Hospices de Beaune", les cantou d'Biane (chanteurs de Beaune). A droite, les hérauts des Chevaliers du Tastevin.





De haut en bas, à gauche: le mariage du Bourgogne et du Roquefort; M. Legendre, maître queux; cour de l'Hospice ; comité de délibération. Et, à droite : banquet dans le Bastion ; dégustation ; suite du mariage et un peu du trésor bourguignon.

et, à l'Hôtel de Bourgogne, les Corton, les Meursault de la récolte. Le soir, à Nuits-Saint-Georges, la Confrérie des Chevaliers du Tastevin tint son XVIIe Chapitre dans le Caveau Nuiton en présence de plus de quatre cents convives, la plupart Chevaliers. Les membres du Grand Conseil de cet Ordre fastueux officient vêtus d'une toge rouge à parements dorés et d'une toque rouge à galon d'or. A leur collier, comme jadis la Toison d'Or des grands ducs d'Occident, est suspendue la petite écuelle précieuse à goûter le vin, dont l'usage remonte aux temps antiques. Ils reçurent, suivant les rites, cérémonieusement, de nouveaux confrères et, en tout premier lieu, consacrèrent chevalier d'honneur, l'ambassadeur de Belgique, comte de Kerchove de Denterghem, qui présidait le dîner. Ce fut l'occasion, pour M. Gaston Gérard, député de la Côte d'Or, et pour l'ambassadeur, de rappeler la vieille affection de la Belgique et de la Bourgogne unies jadis sous la souveraineté des Ducs. Ne sait-on pas que nos amis Belges sont dévots au nectar bourguignon depuis six cents ans et que tout le meilleur est dans leurs caves ?



Ce dîner qui se termina à deux heures du matin au milieu des chansons bachiques, ainsi qu'il se devait, et de danses rouergates au son des violes et des cabrettes, était consacré aux épousailles du fromage de Roquefort et du vin de Bourgogne ; mariage d'inclination, assurément, car les dîneurs, après un menu raffiné, purent apprécier que ce qui a mûri dans les caves nuitonnes et ce qui a pris la moississure savoureuse des caves du Rouergue, acquièrent l'un par l'autre une qualité inestimable.

Le lendemain 14, qui était dimanche, Beaune en fête s'emplit de l'odeur du vin et de la joie du populaire. L'après-midi, la vente annuelle de la récolte des Hospices avait lieu dans le cellier décoré de vieilles tapisseries flamandes du XVe siècle bien connues, celles où sont indéfiniment répétées les armes et la devise de Nicolas Rolin et de sa femme Guigone de Salins, fondateurs de l'hôpital. On vendit les Savigny, les Corton, les Meursault, les Pommard et aussi les eaux-de-vie de marc, à des prix fort élevés que justifiait l'excellence des produits de cette année bénie. Un anachronique haut-parleur, dans la merveilleuse cour gothique, transmettait les enchères aux oreilles tendues de la foule. Le soir, ces Messieurs du Tastevin, avec l'ambassadeur belge et le maire de Beaune, M. Roger Duchet, dînèrent dans les caves de l'Hospice... comme on dîne en ce bienheureux pays !

Et la troisième journée — le 15 — fut celle de la Paulée de Meursault. Une vieille tradition, la Paulée. De temps immémorial, elle avait été la fête du vin nouveau, la grande tablée des vignerons satisfaits. A la longue, on en avait laissé tomber la coutume. Cette année, le comte Lafont l'a renouvelée en fondant le prix littéraire de la Paulée, décerné en fin de repas à la meilleure œuvre à la gloire de la terre. Il y eut plus de cinq cents couverts mis à l'Hôtel du Chevreuil, chez la mère Daugier. Notons avec émotion qu'un peu partout en France, celles qui sont les gardiennes des vieux et inestimables secrets du Bien Manger sont appelées Mères et que la Mère Daugier, de Meursault, compose des pâtés chauds inégalés. Notons aussi que la fourniture des vins était réservée aux convives eux-mêmes, tous propriétaires-récoltants, qui s'étaient piqués d'honneur. Le prix, consistant en 300 bouteilles de Meursault, fut attribué, pour son livre *Le Village*, à Mlle Marguerite-Marie du Muraud, par un jury de connaisseurs : M. Estaunié de l'Académie Française, MM. Gaston Roupnel, Maurice des Ombiaux, Gaston-Gérard, Jacques Prieur, etc... Et si les discours furent bons, c'est que les beaux crus de France donnent de l'esprit ; s'ils furent entendus, c'est qu'aux ventres contents, il pousse des oreilles.



QUELQUES LIVRES

Le Parrain, par Henry Bordeaux. ★ Un bon père, mais insouciant, meurt soudain, laissant derrière lui, désargentées, six filles ravissantes, assez libres, encore que parfaitement nettes. Depuis longtemps, Sabine, l'aînée, la plus belle et la plus sage, remplaçait leur mère trop tôt disparue. Comme ses sœurs, elle rêvait de mariage avec un prince charmant. En épousant son parrain quinquagénaire, riche armateur génois, elle sacrifiera son rêve, sans trop de peine d'ailleurs, car Benito Sollar a moralement et physiquement grande allure, et elle n'aura de cesse qu'elle n'ait établi ses cadettes. Elle n'est pas infaillible jusqu'au bout, et son gentil troupeau n'est pas sans défauts, mais le roman, plein de grâces et d'émotion (et dans quel délicieux décor de fleurs et de soleil !) n'en est que plus vrai. Une fois de plus, M. Henry Bordeaux a tracé, avec son art achevé de la composition, de ces portraits de jeunes filles à travers lesquels l'on voit l'authentique visage de la France. (Plon).

Les Maîtres, de Georges Duhamel. ★ Comme toujours, le grand écrivain va par un clair chemin au profond des choses actuelles (lors même que l'affabulation des *Maîtres* se déroule sous le Président Fallières). Laurent Pasquier relate, pour son ami Justin, la vie peu facile qu'il mène entre les deux maîtres qu'il a choisis : le professeur Chalgrin et le professeur Rohner. Ces savants sont rivaux dans la passion de la découverte et dans la course à la célébrité. Ils se détestent. Deux hommes ont beau se tenir sur les cimes de l'intelligence, ils n'en ont pas moins, Rohner surtout, d'incroyables petitesses. Voilà le drame dont Laurent Pasquier retrace les péripéties et à propos duquel il émet sur cent sujets, avec une limpidité d'expression que favorise le style épistolaire, des propositions lourdes de sens et qui devraient être des plus fécondes. L'ouvrage se lit d'un trait et laisse une impression désespérante. Que les plus grands esprits soient entachés de laideurs qui vont, chez l'un d'eux, jusqu'à la bassesse et jusqu'à une inhumaine cruauté, quelle affreuse amertume ! Mais il faut relire *Les Maîtres*. Alors, l'on aime Laurent Pasquier (et son idylle immaculée, infiniment douce et noble, et poignante, avec une laborantine) Laurent et sa bonhomie, sa bonté qui n'est jamais dupe, son esprit et son cœur d'homme de bonne volonté, l'on aime Chalgrin et l'on ne peut, en fin de compte, que plaindre Rohner... Ayons pitié les uns des autres, telle doit être la pensée profonde du grand Duhamel. Il formule en tout cas cette autre, riche d'espoir : il y a les querelles, les haines, les infirmités morales, mais « la pensée marche quand même ». (Ed. Mercure de France).

L'oreille au guet, par Reynaldo Hahn. ★ Quel cas, dans le monde des artistes, peut être comparé à celui de M. Reynaldo Hahn? Il a écrit bien plus de partitions que de livres, mais qu'il trace des notes ou des mots, c'est toujours la même maîtrise. Cas rare, en vérité, et peut-être unique en ce moment. *L'oreille au guet* (un bien joli titre) est un recueil de critiques, qui se lit avec un constant et profond plaisir. Dès l'abord séduit par le style et par l'innombrable anecdote, l'on est tout aussitôt soumis à l'autorité de l'auteur, laquelle n'emprunte jamais un accent autoritaire, mais prend sa source (ceci va sans dire et mieux encore en le disant) dans une entière possession de la technique musicale, dans une connaissance approfondie des œuvres et des artistes de tous les temps, dans une multitude de souvenirs personnels, dans une liberté de jugement, enfin, qui, teintée de la plus fine ironie, n'a d'égale que sa probité. Combien d'hésitants musicographes, combien d'« amateurs éclairés » vont maintenant puiser dans ce livre, pour faire assaut de compétence ! (Ed. Gallimard).

Parcs et jardins de France, par Lucien Corpechot. ★ M. Lucien Corpechot a écrit là, de main d'érudit et d'artiste, un beau livre qu'illustrent de remarquables héliogravures. Il y célèbre l'œuvre magnifique accomplie par nos jardiniers et notamment par André Le Nôtre. Mais il a fait bien mieux que d'ajouter un chapitre, si séduisant soit-il, à l'histoire des Arts. Il nous a invités à contempler, notamment à Versailles et à Vaux-le-Vicomte, *l'un des sommets de notre civilisation*. Rien de moins. Or, un jardin, c'est bien, depuis la Genèse, le premier mot de la sagesse et c'en sera le dernier (à supposer que le bon sens prenne jamais le gouvernement du monde). Si c'est là, une vérité, voyez quel conseil salutaire est donné par ce livre à toute notre absurde époque ! (Ed. Plon.)

La Symphonie enchantée, par Paul-René Mersey. ★ M. Mersey, au moyen de la fiction la plus surprenante, *ose* exalter l'amour idéal. On ne saurait concevoir roman d'amour placé sur un plan plus élevé : l'héroïne est une pure création de l'esprit, mais celui qui l'inventa s'est réellement épris de sa créature, au point que son commerce avec elle modifie toute sa vie intérieure et que cette femme, à la longue, lui semble mystérieusement tenir sa main d'écrivain et presque dicter l'œuvre elle-même. L'on voit ce que pareille audace littéraire aurait pu devenir sous une plume médiocre. Mais déjà la Critique s'est prononcée avec enthousiasme — et nous ne regrettons pas d'avoir été devancé : notre retard nous permet de constater qu'un livre de haute spiritualité, pourvu que sa forme fût digne de son fond, pouvait obtenir l'entière faveur des guides de l'opinion. (Ed. Denoël et Steele.)

Poésies, par Louis Jarty. ★ Ce recueil manifeste un très beau talent, peut-être plus encore, et certains de ses poèmes sont d'un souffle aussi puissant que les plus puissants de la Poésie française. Pour notre part, après *L'Invocation de la Victoire* et *Notre-Dame*, beaucoup de vers d'*Ira Calami*, par exemple, nous ont bouleversé. C'est une défense du Poète, ardente, fière et mieux encore : *nécessaire* pour ce qu'elle se hausse au plan national : « *Car sachez... Qu'apprendre à bien chanter, c'est apprendre à mourir, Comme le cygne sous l'yeuse, Qu'Eschyle fut soldat comme Léonidas, Et que contre toute espérance, Nous n'avons qu'à tremper la plume en l'Eurotas, Pour en sortir un fer de lance* ! Mais à la lyre de Louis Jarty, il est bien d'autres cordes que l'héroïque (que cette corde spartiate qui, pincée un peu trop fort et trop exclusivement en d'autres pays, risque, en se cassant, de casser toute la civilisation). Louis Jarty sait tourner avec esprit une *Sérénade* et, avec une délicate sensualité, un *Lesbium vas*... Enfin lisez vous-même. *N'omettez pas de lire « Notre-Dame »*, n'omettez rien. Vous verrez... (Ed. Alph. Lemerre.)

René de Laromiguière.

LE DIRECTEUR-GÉRANT : Dr FRANÇOIS DEBAT GRAV. ET IMP. E. DESFOSSÉS-NEOGRAVURE, PARIS

SPECTACLES

PAR H DELORIÈRE
PHOTOS GASTON PARIS

A gauche, Mme Germaine Rouer et M. Ledoux dans Marcelle de Barthas et Blaise Couture, d' "Asmodée". Ci-dessous, de gauche à droite, Mme Germaine Laugier, Mme Claude Génia et M. Squinquel dans Julia Farnèse, Lucrèce Borgia et Alexandre VI, au Vieux-Colombier.





Comédie-Française : *Asmodée*, de François Mauriac. ✶ Cinq personnages principaux et d'importance presque égale : Marcelle de Barthas, veuve ravissante et sage ; Blaise Couture, précepteur ; Emmanuèle, fille de Mme de Barthas ; Harry Fanning, Anglais de vingt ans, venu « au pair » (sorte d'Asmodée qui depuis longtemps désirait pénétrer les secrets d'une maison française) ; et « Mademoiselle », institutrice qui fut une fois, une seule fois, la maîtresse de Blaise Couture. Il faut croire que celui-ci est le héros dominant de la pièce, puisque, depuis la triomphale « première », tout Paris en parle. Il exerce un extraordinaire ascendant, sans tartufferie véritable, car il n'est probablement ni vicieux, ni intéressé, ni systématiquement fourbe. Cependant, il fait tout pour éloigner Harry qui a, dès son arrivée, conquis toute la maisonnée. Le drame est nettement dans la passion de la jolie veuve pour Harry qui, lui, s'est épris des dix-sept ans exquis d'Emmanuèle. Mais il est aussi dans la passion de Blaise pour Mme de Barthas, passion de dominer, ce semble, bien plus que de posséder, passion trouble, pourtant, car, *si Mme de Barthas voulait...* Est-ce que, par hasard, cet homme singulier, cet ancien séminariste ne serait pas un obsédé sexuel qui s'ignore et qui croit de bonne foi haïr le péché?... Enfin, voilà une création qui, sans nul doute, va contribuer à maintenir l'art dramatique français en sa place : la première au monde. Les rôles sont admirablement tenus par Germaine Rouer et Ledoux, Jean Martinelli et Gisèle Casadesus (amoureux, puis fiancés délicieusement jeunes, sains et charmants). Quant à Mme Barreau, en peu de répliques, elle s'est révélée artiste de grande classe.

Vieux-Colombier : *Les Borgia, famille étrange*, d'André Josset. ★ L'auteur de l'inoubliable *Elisabeth* trouvera probablement dans le grand public un juge de ses Borgia, ces volcans, qui révisera certains arrêts professionnels. A tort ou à raison, le spectateur ne se souciera guère d'exactitude historique. Alexandre VI, il est vrai, fut surtout un politique, mais il dut parfois être fort occupé à comprimer ou scruter ses laves, ses cendres, ses feux intérieurs. Pourquoi aurait-il ignoré le scrupule et le remords? Quant à César, il dut avoir des éruptions assez violentes pour lui faire passagèrement oublier la guerre et la diplomatie. Reste Lucrèce. Comment savoir si elle fut criminelle, victime ou les deux? Mettons que M. André Josset a été optimiste à son égard. Ce qui est incontestable chez lui, c'est sa puissance dramatique qui éclate notamment dans les scènes entre Alexandre et César — et cet instinct du théâtre, cette vocation qui est la condition essentielle des carrières de haute volée. L'interprétation de cette œuvre est remarquable, avec Mmes Génia et Laugier, MM. Squinquel, Dumesnil et Rocher. Les décors et les costumes de M. André Boll sont magnifiques.

Ci-dessus, Dumesnil et Squinquel — En grand, " Les Fâcheux " au Théâtre Français, dans de nouveaux décors de Louis Süe et avec une mise en scène de Pierre Bertin.


LE CABINET DU DOCTEUR PRÉSENTÉ A L'EXPO 37
signé: Lévitan
Plaquette de luxe "P" envoyée gratuitement sur demande.
Plaquette de luxe "P" envoyée gratuitement sur demande
LÉVITAN • DÉCORATION • 57•59 • BOULD MAGENTA • PARIS

SEPTICARBONE

le spécifique des

toxi-infections intestinales



entérites aiguës
entérites chroniques
auto-intoxication

DOSES QUOTIDIENNES :

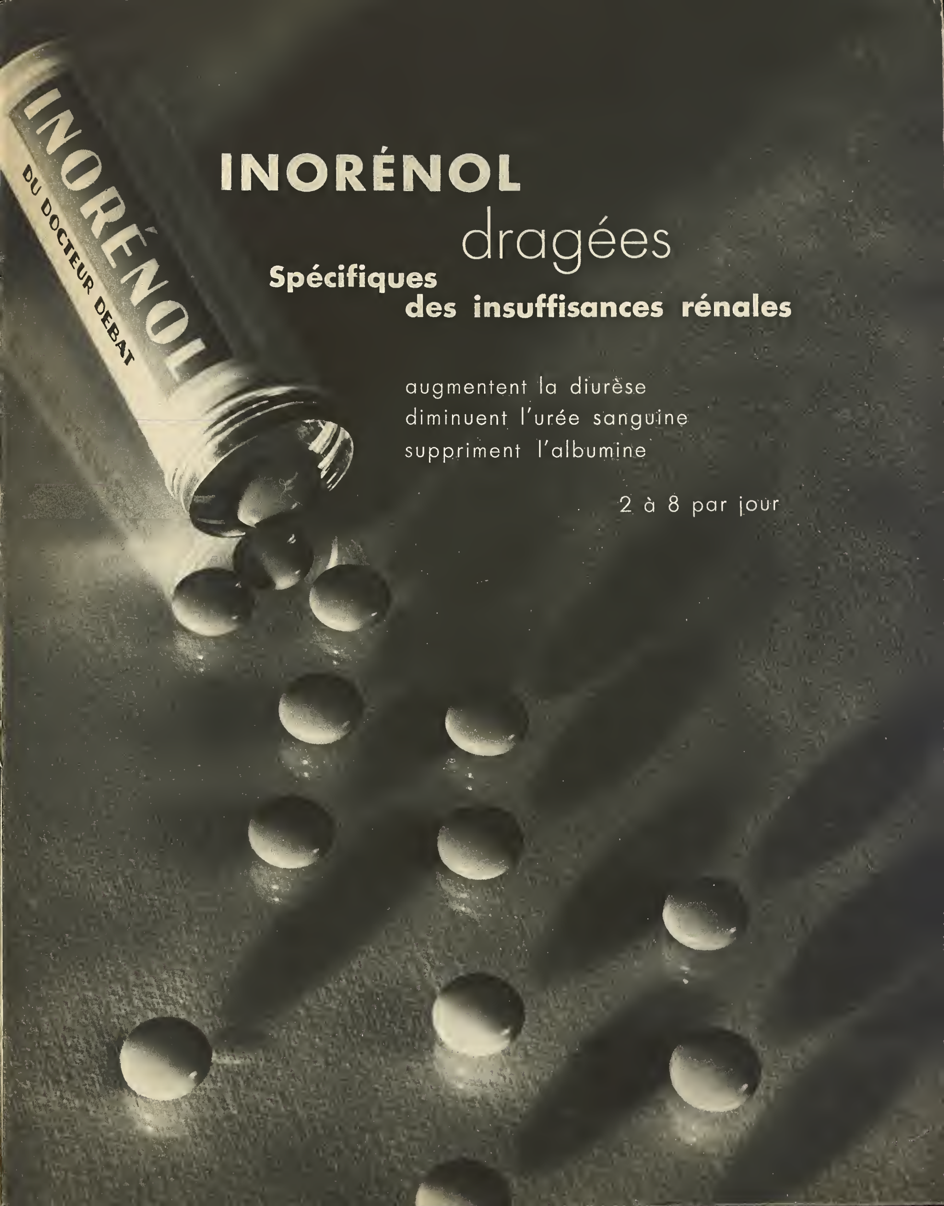
cas aigus :
4 à 6 cuillerées

cas chroniques :
2 cuillerées à café

LA REVUE DU MEDECIN

N°4 1968 ■ DIRECTEUR : DOCTEUR FRANÇOIS DEBAT


dermatoses non infectées
dermatoses suppurées
dermatoses rebelles
prurits rebelles
Inoxémol
SÉDOTYOL
dermatoses suintantes
pommade Inséva
hémorroïdes


INORÉNOL
DU DOCTEUR DEBAT
INORÉNOL
dragées
Spécifiques
des insuffisances rénales
augmentent la diurèse
diminuent l'urée sanguine
suppriment l'albumine
2 à 8 par jour



1 à 2 ampoules par jour

ampoules de 3 cc.

insuffisances hépatiques

ampoules de 12 cc.

anémies graves

le plus puissant reconstituant





Toute la chrétienté vient de célébrer la plus douce, la plus belle fête du monde et de tous les temps. Noël n'est pas seulement pour les enfants un jour miraculeux. Il fait sourdre dans des cœurs innombrables un flot d'espoir et de pureté. Voici, à gauche, une vue générale de Bethléem où naquit l'Enfant adorable, et la procession du 24 décembre dans les rues de la ville sacrée.

PHOTOS ZUCCA

SOMMAIRE N° 4 1938

Le 18e Salon des Médecins s'ouvrira le 30 janvier en la "Nouvelle Galerie de Paris", 212, Faubourg-Saint-Honoré. Il aura cette année, en raison de son succès croissant, une durée de 15 jours.

LA REVUE DU MÉDECIN
REVUE RÉSERVÉE AU CORPS MÉDICAL
DIRECTEUR : Dr FRANÇOIS DEBAT
RÉDACTION-ADMINISTRATION : 60, RUE DE MONCEAU
ÉDITION D'ART ET MÉDECINE





LA NOËL DES BAUX

PAR OCTAVE BÉLIARD
PHOTOS SCHALL

Un paysage spirituel où l'on accède, comme au ciel, par des chemins austères. On découvre de là, derrière un moutonnement gris d'oliviers, la Provence pleine de rayons, des groupes de maisons aux tuiles farineuses, le champ de cailloux de la Crau, la Camargue horizontale et, tout au fond, une ligne bleue. Les rochers des Alpilles sont si déchirés, si bousculés, si dramatiques, que les aigles mêmes les prennent pour des Alpes. Et les ruines féodales des Baux, qui sont d'âges divers, se confondent avec les rochers ; le village qui s'obstine à vivre près d'elles est de la même couleur, de la même noble sécheresse. L'été, j'ai vu cela lourd de soleil et d'un silence plein de grésillements, essorant l'encens des lavandes. L'hiver, le vent fou de la vallée du Rhône s'effiloche sur les pans de murs et chante dans les trous béants, mêlées aux strophes de *Calendal*, des villanelles du temps où les alliances de la famille des Baux semaient sur toute l'Europe de la graine de rois. C'est le refuge peut-être le plus sacré de l'âme provençale, charmante, populaire, pieuse, poétique, le lieu où elle se recueille. Et tous les ans, à la nuit de Noël — il n'y a presque pas eu d'interruption depuis le XVIe siècle — le passé se soude au présent. L'obscurité se remplit d'étoiles vacillantes, de rumeurs joyeuses, de musiques qui seraient étranges partout ailleurs. Voici l'antique cérémonial de *l'offrande des bergers*, qui fait revivre la minuit pastorale de Bethléem et qui est peut-être d'une origine plus lointaine, un vieux rite christianisé. Cette année encore, la tradition a été observée.

Le sanctuaire, c'est la vénérable église Saint-Vincent, trapue, émouvante, plus qu'à demi enterrée, car la plus vieille de ses trois nefs, romane et carolingienne, est creusée en plein roc et, au-dessous, il y a de longues cryptes qui furent pleines de tombes ; c'est là que fut trouvée la *cabeladuro d'or*, la chevelure merveilleuse d'une princesse inconnue (était-ce Rimbaude, Sibylle, Blanchefleur ou Baussette ?). La nef principale, aussi voûtée en cintre, est du XIIe siècle, et la troisième, celle aux trois jolies chapelles, est gothique.

Au clocher, deux voix de bronze chantent la messe de minuit. Et tout à coup un berger, près du porche, se met à dialoguer avec un séraphin, qui annonce la Nativité. Les gradins de l'autel sont pleins d'angelots, une étoile d'or au front. Les tambourins et les galoubets accompagnent leurs chants, alternés avec ceux des pâtres et des pastoures. Vieux noëls charmants, joyeux, de la langue d'oc, en lesquels ressuscite l'enfance des générations. Et voici que s'avancent à l'offrande, sous la conduite du vieux prieur-berger, le *baïle-pastre*, derrière les tambourinaires, une singulière procession de santons, mais bien vivants et de taille humaine, qui portent

La messe de minuit dans l'église Saint-Vincent des Baux. Un vieux berger porte dans ses bras l'agneau blanc qu'il passera à une bergère. Un fidèle baise les pieds de Jésus.



On le remarquera dans cette double page: tous les visages représentés, qui n'ont certes pas été choisis, ont une beauté commune. Elle ne tient pas au seul recueillement, elle est typiquement provençale. Il faut l'avouer, l'heureuse et claire Provence est une des rares régions françaises où l'on trouve des traits de race encore purs.

tous un petit cierge à la main. Les pâtres sont enveloppés de longs manteaux bruns de laine écrue, les bergères, de l'ancienne mante provençale et quelques-unes, les prieuresses, sont coiffées du haut *garbalin* de dentelles couronné de fruits. D'autres portent en des corbeilles, au bout de rubans de couleurs vives, des présents à l'Enfançon.

Devant elles, le bélier le plus magnifiquement encorné qu'on a pu trouver, traîne sur un chariot illuminé, sculpté richement au couteau dans un bois d'olivier, un petit agneau blanc tendrement enrubanné. On chante cependant de gracieux cantiques composés par des poètes-paysans.

Au pied de l'autel, le plus vieux des pâtres et le plus savant prend l'agneau affolé sous son bras gauche, et entre deux révérences, baise les pieds du petit Jésus présenté par l'officiant. « *Nous lui baillerons — notre agneau premier — le plus jeune que nous aurons — de notre troupeau...* » Avec force saluts, ce premier berger passe la petite bête à une bergère qui, après avoir accompli le même rite, la passe à un berger. Et ainsi de suite, du plus vieux au plus jeune et de pasteur à pastoure jusqu'à la fin de la procession où le *baïlo-pastre* reprend l'agneau et le remet dans son chariot. La pieuse troupe, bénie par le prêtre, rentre dans l'assistance et la messe interrompue continue. Au lever-Dieu, quand tout le monde est à genoux et baisse la tête, il est d'usage de presser trois fois la queue de l'agnelet pour le faire bêler, tout comme s'il devait sa quote-part à l'oraison commune...

Et si l'on s'est éloigné du siècle présent, on accepte de bon cœur que ce siècle se rappelle à nous, au milieu de cette résurrection de la foi des ancêtres, au milieu de cette sincérité certaine, par la lumière froide des lampes électriques, par le petit bruit que font avec leurs appareils, les reporters-cinématographistes, par la curiosité profane d'automobilistes venus de loin — du Nord — par la présence de microphones qui transmettent aux quatre coins du monde les chœurs alternés des bergers et des anges et les *tulu panpan* des tambourinaires.



L'on a pu regretter l'architecture plantée en 1878 sur la colline de Chaillot : l'on avait de l'affection pour ce que l'on avait vu enfant. Mais le nouveau Trocadéro paraît bien être d'un art supérieur. Ci-dessus, « l'Art lyrique », noble fresque de Souverbie, au-dessus d'un grand escalier. A droite, le grand foyer décoré par Louis Sue. Puis une galerie de J. Carlu, L.-H. Boileau et L. Azéma, architectes, avec une admirable « Tragédie » d'H. de Waroquier.

PHOTOS PIERRE VERGER

LA PEINTURE FRANÇAISE

AU TROCADÉRO

PAR RAYMOND ESCHOLIER

QU'ON regrette l'ancien Trocadéro ou qu'on exalte le nouveau, que, pour les uns, l'œuvre de MM. Carlu, Boileau et Azéma soit une réussite, que, pour les autres, ce soit tout le contraire, un fait subsiste. La volonté d'un seul homme, M. Georges Huisman, directeur général des Beaux-Arts, a permis de doter le Trocadéro d'une admirable décoration picturale, où, si l'on excepte Braque, Derain et Dunoyer de Segonzac, d'ailleurs pressentis, presque tout ce qui compte dans la peinture de ce temps se trouve représenté. Si bien que cet ensemble apparaît aujourd'hui comme le bilan de la peinture française en l'année 1937.

C'est dire que toutes les tendances y figurent, et que les aînés y voisinent avec leurs cadets. « Voisiner » n'apparaît cependant pas tout à fait comme le terme exact, car au contraire de ce qui se produisit lors de la décoration de l'Hôtel de Ville, on a su éviter ici le funeste échantillonnage et réunir, en quelques points très définis, les artistes de même famille, de même génération.

L'Institut a été fort négligé. Hormis M. Maurice Denis qui, à vrai dire, vient des Indépendants et du Salon d'Automne, aucun membre de l'Académie des Beaux-Arts n'a été convié à décorer les murs du nouveau Trocadéro. Pourtant, deux artistes représentent le Salon traditionnel. Ce sont M. Billotey, avec la *Tragédie*, et M. Narbonne, peintre de nus voluptueux et charmants, avec la *Comédie*, où triomphe notre éternelle Célimène, Mme Cécile Sorel.

Ces décorations ornent les grands escaliers, du côté Paris. Vers Passy, outre la *Musique* de Jean Marchand, cubiste assagi, nous trouvons le « chef-d'œuvre » de ce vaste ensemble, l'*Art lyrique* de Souverbie. Si la situation de cette grande fresque suspendue en l'air appelle des réserves, dont seuls sont responsables les architectes, on ne peut que louer cette composition magistrale, cette sublime ascension de l'*Art lyrique* où l'ancien cubiste Souverbie retrouve, tout naturellement, la pureté de style d'un Giotto et aussi le climat des grandes mosaïques byzantines de Ravenne et de Saint-Marc.

Il n'est pas jusqu'à cet agrandissement des personnages placés en haut de sa composition, où ne se retrouvent les recettes byzantines ; mais ce qui domine le spectateur et l'incline à l'admiration, c'est l'équilibre des masses, la simplicité des lignes, la sobriété de l'expression, la noblesse du style. Le fauve Souverbie a remporté ici le laurier d'or dont parle Virgile.

Deux vestibules précèdent le grand foyer, splendidement décoré par M. L. Sue. Côté Passy, les *Harmonies* de Charlemagne, avec un groupe superbe d'instruments de musique, et cette œuvre capitale d'Henry de Waroquier, la *Tragédie* aux harmonies sanglantes et livides, deux immenses, deux atroces Erynnies affrontant l'orage déchaîné et foulant aux pieds la terre des hommes, peuplée de scènes déchirantes, de rapts, de tueries, de catastrophes. Cruelle atmosphère eschylienne que, seul, pouvait réaliser plastiquement le doloriste Waroquier.

Dans les vestibules des quatre colonnes, deux familles de peintres se font heureusement pendant. Ici, du côté de Paris, Luc-Albert Moreau, Boussingault, Ceria, Charles Dufresne.

Ceria... Ce dernier nous présente le *Théâtre antique*. Que d'esprit dans la *Comédie de Shakespeare*, de Luc-Albert Moreau, que de fantaisie dans la *Comédie italienne* de Boussingault ; mais surtout quelle grâce de palette, quelle verve rayonnante, quel esprit chez Charles Dufresne, libre interprète de la *Comédie de Molière* qui fait aussi bien songer à la Comédie italienne avec son Arlequin et ses singeries ! Le côté Passy est réservé à la jeunesse. *Oratorio* un peu figé de Chapelain-Midy, *Lied* endiablé de Planson. La *Sonate* de Roland Oudot nous offre trois jeunes femmes vraiment inspirées par la musique. La figure de la pianiste, la souplesse des étoffes lamées de clair-de-lune évoquent tout ensemble Chopin, Fauré, et la plus jeune musique. Mais le grand enchanteur, c'est Brianchon, dont la *Symphonie*, avec ses violonistes, ses violoncellistes, ses flûtistes, sa harpiste,



A gauche, de haut en bas, décorations de Dufresne, de Chapelain-Midy et de Roland Oudot. En double page, un aperçu du Petit-Foyer avec une statue du sculpteur Durousseau et une décoration de Chapelain-Midy. Ci-dessus, la charmante « Comédie italienne » de Boussingault, au Petit-Foyer.



exhale une harmonie de tons si raffinée. Œuvre exquise,qui rejoint celles des maîtres les plus délicats de l'Ecole française.

Tout comme les jeunes, les aînés ont répondu à l'appel de notre surintendant des Beaux-Arts. Au bas des grands escaliers, un vestibule nous montre trois panneaux, la *Comédie*, de Vuillard, la *Danse*, du bucolique K.-X. Roussel et l'éblouissante *Pastorale* de Pierre Bonnard, toujours étonnant de jeunesse. Non loin de là, la *Musique profane* et la *Musique religieuse* de Maurice Denis.

La Seine, qui forma Paris et le royaume de France, la Seine n'a pas été oubliée et deux grands artistes, venus de Normandie, l'ont célébrée magnifiquement. *La Seine, de sa source à Paris* pourrait bien être le chef-d'œuvre d'Othon Friesz. Ici l'ancien fauve retrouve le grand style de son compatriote Poussin.

Quant à Raoul Dufy, cet Ariel de la couleur, pour peindre *la Seine de Paris à la mer*, il lui a suffi de garder sa palette enchantée du Pavillon de l'Electricité, ses bleus de cinéraires, ses roses de cyclamens, ses blancs de magnolias, son prisme diapré de magicien de la lumière.

Enfin, voici l'intérieur du Théâtre du Trocadéro. J. et E. Niermans frères, architectes, sont les auteurs de cette salle dont on dit le plus grand bien au point de vue essentiel de l'acoustique. La matière des parois, la forme et les dimensions en ont été étudiées scientifiquement. La Musique y sera bien !

Ci-dessus, deux décorations de Planson, encore dans le Petit-Foyer formé de deux salles carrées réunies par une galerie à colonnes. En double page, un grand escalier des architectes Carlu, Boileau et Azéma, décoré par Louis Sue. La statue, devant une colonne de Louis Sue, est du sculpteur Francis Renaud.







LA VALLÉE SACRÉE

Le jour du Seigneur, en Haute-Maurienne, où " il y a autant de pèlerinages que d'oratoires perchés ou blottis ". En bas, la sortie de la messe à Bessans. En grand, le massif du Mont Cenis.

PAR ANDRÉ THÉRIVE

Il faut avouer que c'est l'hiver qui a conquis le plus d'adeptes à la montagne ; et nombre de gens qui vont faire du ski en janvier, sur des pentes noyées de neige et de soleil, n'ont pas grande curiosité de ce que deviennent en été, sous leur robe de prairies et de roches, ces parages lointains. N'est-ce pas ingratitude ? Les hautes vallées de la Savoie ont chacune leur originalité propre. Ce sont vraiment des provinces séparées où il faut s'acclimater tout de bon. Amis de la neige, je voudrais aujourd'hui vous mener dans la Haute-Maurienne. Y passer en traîneau l'hiver ou en autocar l'été, maintenant que l'Iseran, la route la plus élevée d'Europe, est ouverte, ce n'est pas suffisant pour en découvrir l'âme.

Le fond de la vallée où s'étrangle l'Arc est barré par les Mulinets et les Lévannas. On prend là-haut la notion de ce qu'est une frontière naturelle. Les chamois et les lièvres blancs qui se cachent sous ces monceaux de granit indestructible, entassés en équilibre instable, comme seraient ailleurs les plaques fragiles du schiste, ignorent seuls la servitude des hommes. Sur la dernière arête, à 3.600 mètres, se cache, entre deux rocs, une cavité aux dimensions d'un cercueil. On y voit encore de la paille, c'est celle qu'y apportèrent pour coucher pendant cinq semaines, vers 1865, deux officiers anglais qui faisaient de la météorologie polaire. La montagne conserve toutes ses reliques.

Et ses traditions donc ! Bessans est le centre d'une école de peinture, populaire, villageoise, depuis le XVIe siècle. Toutes les chapelles de la vallée principale et des vallons qui s'y jettent, montrent sous la poussière quelque primitif « bessanèse ». On y voit encore des allégories morales et des légendes de saints, saint Sébastien ou saint Grégoire, et des anges, des madones, des démons. Un médecin de mes amis assure que ces démons représentent la Peste et la Lèpre qui jadis ravagèrent le pays. Toujours est-il qu'à Bessans, des artistes du cru sculptent encore des diablotins en bois qu'ils ne vous vendront pas à prix d'or. J'ai entendu moi-même bien des racontars sur ce que le Malin et ses suppôts trafiquent encore la nuit dans les chalets déserts, au val de la Lombarde ; mais je ne vous le redirai pas. Sachez seulement que les hauts lieux sont toujours plus ou moins hantés. C.-F. Ramuz l'a bien marqué dans son admirable roman de *la Grande Peur*.

Heureusement que la dévotion contrebat avec efficacité ces maléfices sournois. Il y a autant de pèlerinages en Haute-Maurienne que d'oratoires perchés sur un éperon de rocailles, blottis dans un ressaut de prairies, parmi les rosages (c'est le nom français du rhododendron, s'il vous plaît !) et les arnicas. Mais les deux endroits les plus sacrés sont, dans le val d'Avérole, la chapelle de Tierce, à 2.970 m., dédiée à sainte Anne et à la



Spécifique des toxi-infections

intestinales



LES PREUVES DU LABORATOIRE





in vitro

de droite à gauche : dans le tube de droite, culture de colibacilles sur gélose, ayant été pendant 24 heures en contact avec le Septicarbone **quelques rares colonies**

Dans le tube de gauche, la même culture n'ayant pas été en contact avec le Septicarbone **colonies confluentes**

LE SEPTICARBONE
possède une remarquable
action bactéricide

in vivo



A droite, en haut : rat blanc ayant reçu une injection sous-cutanée de culture de bacilles dysentériques atténuée par l'adjonction de Septicarbone **Pas de formation d'escarre**

En dessous : rat blanc ayant reçu une injection sous-cutanée de la même culture, mais sans adjonction de Septicarbone **Formation d'une grande escarre**

LE SEPTICARBONE
atténue
la virulence des microbes


Le Septicarbone
supprime l'indol
preuve de son action antiputride
Dans les tubes colorés en rose par l'indol se trouvent des cultures de colibacilles et de bacilles dysentériques
Abondance d'indol
Les autres tubes contiennent les mêmes cultures additionnées de 1 gramme de Septicarbone (formant le dépôt noir)
Absence totale d'indol







Vierge sa fille, et, dans le val du Ribon, celle de Roche-Melon, à 3.548 mètres, rien de moins. Ne souriez pas de ce dernier nom. Un melon, c'est un taureau en langage du pays, et la cime n'a rien de prosaïque : elle marque la calotte glaciaire d'un énorme dôme qui barre la gorge, et dont la partie supérieure est, fictivement, en Italie ; le versant piémontais s'écroule brusquement sur des profondeurs où gît, invisible, la ville de Suse. Songez que c'est au XIVe siècle que les princes de Savoie ont fait bâtir ou plutôt creuser la chapelle, et depuis lors, ce pèlerinage n'a cessé d'être tenu pour l'honneur de leur famille. Roche-Melon néanmoins appartient moralement à la Savoie française autant qu'à ses pèlerins venus de l'autre côté. Tous les ans, au 5 août, des centaines de montagnards montent là-haut, des deux faces, et se rencontrent pour ouïr la messe et trinquer... Il y a, quand on part de Bessans, trois kilomètres de glace à franchir, après une grimpette pénible dans la moraine terminale et les cascades ; des ponts de neige qui s'effritent après le lever du jour. Aussi monte-t-on la nuit en masse et redescend-on par petits groupes, parfois par les prairies du Mont-Cenis qui sont plus molles et plus sûres. La statue géante de la Madone domine de six mètres encore la corniche de glace, et des fidèles montent sur les plis de sa robe. Un piston et un accordéon jouent pendant que le prêtre accomplit les rites, et les Mauriennaises, agenouillées dans la neige, défripent leurs tabliers de couleurs vives, assurent contre le vent leurs coiffes de tulle bouillonné. Entre cette petite foule courageuse et Dieu, il n'y a plus grand'chose, que les nuages où planent des oiseaux de proie ; mais entre elle et notre siècle vulgaire, il y a toute l'étendue de la neige, le glacier traître et les vallées peineuses, la solitude que seuls peuvent franchir le courage et la piété.

En page gauche, entre deux vues de villages savoyards, un aspect de la vallée de la Haute-Maurienne (où chemine un mulet), au pied de l'Iseran. En grand, une rue endimanchée du bourg de Bessans où se perpétue depuis le XVIe siècle une tradition de peinture populaire. Ci-dessous, Mauriennaises.



RIRES ET SOURIRES DU VASTE MONDE

PAR PIERRE DOMINIQUE

Le rire et le sourire sont le propre de l'homme ; ce n'est pas moi qui l'ai dit le premier. On peut entendre le propos de vingt façons, mais l'une des plus riches revient à saisir dans le rire et le sourire la ligne de démarcation entre l'homme et l'animal. A première vue, le rire c'est le plus souvent l'explosion physique d'une joie ou d'une surprise, d'un étonnement de l'ordre comique, et pourtant il est trop clair que le rire qui nous secoue devant une comédie de Molière, avec ses relents d'amertume, est quelque chose d'infiniment plus complexe que cette explosion-là.

Je ne prétends d'ailleurs pas aujourd'hui analyser le rire. Tout au plus me permettrai-je de signaler que dans tous les sourires qu'on voit ici et même dans les sourires mâles, dans ces espèces de frémissements presque imperceptibles des lèvres qui peuvent se doubler d'une gravité parfois méfiante des yeux, je vois un appel, une promesse, et parfois d'une extrême vivacité. Sans doute, tout cela n'est pas de la dernière délicatesse. Les Haïtiennes, les Martiniquaises ou la dame de Taïti ne nous incitent guère qu'à la danse ou qu'à l'amour. Les négresses sont encore plus directes si j'ose dire, mais cette molle Soudanaise, dont tout juste les lèvres nous avouent le mélange de sang noir, et aussi un peu plus loin la femme chinoise qui sourit comme à demi troublée, comme arrachée à elle-même, qu'en pensez-vous ? J'avoue que leur sourire me donne bien du regret. Il doit contenir un étonnant mystère.

Il y a d'ailleurs dans tous ces visages plus d'étonnement que de joie et j'y découvre — où diable suis-je allé chercher cela ? — bien plus qu'autre chose, mille signes émouvants de la dureté que prend la lutte pour la vie.

Par exemple : ce Yougoslave, c'est un paysan rusé. Sûrement on l'a photographié au marché. Ce n'est plus un visage qu'il présente,

PHOTOS P. VERGER

De gauche à droite : le visage content d'une indigène du Togo; les yeux d'une dame de Marrakech; la façon d'être gai de deux jeunes garçons, l'un Mexicain, l'autre Japonais. Ci-dessous, le sourire provocant d'une gitane. Fais-moi voir comment tu souris, je te dirai qui tu es ! Si ce proverbe n'existe pas, il faudrait peut-être bien le proposer.

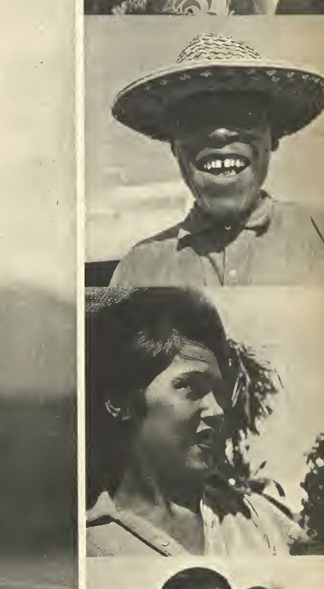
PHOTO ZUCCA

Ci-dessus, une paysanne yougoslave a le geste singulier de cacher son rire, comme s'il était inconvenant. De même font la Dahoméenne ci-contre et la Japonaise. Sous celle-ci, rires et sourires d'Haïti, de Tahiti et de la Chine.

c'est une terre labourée ; son sourire fait éclater tous les ravinements de sa face ; je ne découvre plus entre les deux oreilles qu'un soleil de rides, mais regardez ses yeux aux aguets.

Comparez-le au vieux Chinois. Lui aussi, le Chinois, c'est un paysan, mais infiniment plus civilisé que le Yougoslave avec un sourire plus compliqué, plus retenu, plus mystérieux. A peine si la bouche s'est arquée. L'homme a plissé un peu plus les yeux, les pommettes saillent un peu plus, les petites rides en haut des joues se sont un peu plus profondément creusées. Les yeux, là aussi, sont comme deux sentinelles embusquées derrière ce sourire : les apparences de la vic peuvent être joyeuses — ainsi parle ce Chinois — la vie est une affaire grave.

Comme l'Européen, le Chinois est méfiant, parce qu'il tire la leçon du passé. Le nègre la tire mal. Il vit dans l'instant ; tout son visage éclate d'une joie dont la bouche n'est que le centre visible et sonore. Mais si l'être est plus primitif encore, comme l'est cette négresse qui ramène son voile sur son visage, et dont la tête aux cheveux nattés nous paraît hideuse, là alors, je ne trouve qu'un mouvement confus des muscles de la face, à la fois simple et grossier, un réflexe rudimentaire qui correspond à l'effort que fait l'enfant quand pour la première fois il apprend à manifester sa joie et qu'ayant à inventer le rire, il en établit l'ébauche avec un tortillement vague de la bouche, un pauvre petit plissement du nez et des yeux.



PHOTOS PIERRE VERGER

PAR RENÉ DE LAROMIGUIÈRE
PHOTOS GASTON PARIS

CHEZ LOUIS JOUVET

A l'Athénée, un personnage de *l'Impromptu de Paris* fait cette comparaison : « De toute cette scène on dirait un navire ! Est-ce vrai que vous engagez d'anciens gabiers pour manœuvrer là-haut dans ces haubans?... D'un navire amarré au quai de la réalité et de la ville, et quand vous jouez, vous retirez cette échelle, l'échelle, vous levez l'ancre, Monsieur, et vous cinglez ! ».



En page gauche, Louis Jouvet avec son collaborateur et ami Pierre Renoir. Puis, ci-contre, l'Electricien de l'Athénée. Tout indique qu'il attend avec confiance l'entière et amicale approbation du patron, à propos d'un jeu d'éclairage soigneusement réglé. — Ci-dessus, J.-L. Vaudoyer derrière L. Jouvet causant avec Édouard Bourdet.

L'image est matériellement exacte. Elle a pu être suggérée à M. Jean Giraudoux, voyageur au long cours, par des cordages de l'Athénée et des portants dressés comme des mâts, par certains couloirs pareils à des coursives, par une porte de fer, apparemment étanche, par une galerie vitrée qui ressemble à un pont-promenade, par un réduit sans fenêtres, aéré cependant (il doit y avoir par là des manches à air). L'image est belle, en tout cas, et elle donne une haute idée de M. Louis Jouvet et de son théâtre.

Si M. Louis Jouvet suivit d'abord les traces glorieuses de Pelletier et de Caventou, ce fut par une erreur d'orientation. Il ne prisait que deux métiers au monde : celui d'architecte et celui d'acteur. Après avoir failli être pharmacien, il fut architecte. Au fait, il l'est toujours : monter des pièces, les mettre en scène, les pourvoir d'un éclairage, c'est bien construire des habitations, où des êtres humains vont rire, pleurer, aimer, haïr, souffrir, penser, vivre enfin. Mais celles qu'il bâtit, lui, pour les créatures de Jean Giraudoux, de Jules Romains et de Roger Martin du Gard, de Jean Cocteau et de Steve Passeur, de Crommelynck et de Marcel Achard — sans parler de Molière — ont le caractère d'audace des constructions navales, elles ont comme des étraves, pour ouvrir des horizons nouveaux et accomplir ainsi l'une de ces missions de l'art dramatique, que l'*Impromptu de Paris* semble avoir pour principal objet de définir.

L'on ne peut, au demeurant, s'empêcher de croire que la pièce, fort plaisante et fort sérieuse, résume de nombreux et amicaux



Boverio, Renoir et Jouvet au travail. En bandeau, une scène de "L'Impromptu de Paris" et trois scènes de "La Guerre de Troie n'aura pas lieu", dans ses décors et costumes nouveaux.

entretiens entre M. Jean Giraudoux et M. Louis Jouvet. L'auteur et l'acteur-directeur pensent évidemment de même sur l'importance du Théâtre, sur le grand devoir de générosité de l'Etat à son égard, sur le rôle de la Critique, sur la nécessité d'un langage pur, etc.

Quiconque aime le théâtre aimera cet *Impromptu*, pour plusieurs raisons. Avant tout, il a été écrit par M. Jean Giraudoux, c'est-à-dire par un très fin assembleur de mots et un incomparable peloteur d'idées (au sens basque d'un champion qui jouerait et se jouerait, preste, élégant, magiquement adroit, de plusieurs balles à la fois). Puis, il aide à concevoir la noblesse du métier d'acteur.

Le cocasse et sympathique représentant de l'Etat français, venu à l'Athénée, en pleine répétition, pour se faire « expliquer le Théâtre, ses secrets, ses gloires et ses plaies », s'y entend questionner en ces termes : « *Voulez-vous me dire ce que serait le comédien, Monsieur, s'il avait un autre honneur que celui de la langue et du style ?* » Interpellation qui est tout un programme, admirable à notre avis, pour les auteurs en même temps que pour les comédiens.

Mais ceux-ci, au moins chez M. Louis Jouvet, ont une autre noblesse. Ils sont, certes, disciplinés dans le travail ; leur directeur ne plaisante pas sur ce chapitre, mais lui qui a beau appartenir, en somme, tel un fonctionnaire, au directoire de la Comédie-Française, il garde sa libre et fière allure et la communique aux hommes, aux femmes et même aux enfants qui composent sa troupe. Oui, vraiment — toutes proportions gardées — c'est entre lui et eux le même lien qui unit des gens de mer à leur capitaine, quand l'un est digne du commandement et que les autres ont compris, au péril de la mer, qu'ils sont bien commandés.

Or, M. Jouis Jouvet, architecte-metteur en scène, directeur, acteur, est essentiellement un chef : celui qui travaille le plus à bord, celui qui pense, observe et agit, celui qui, bienveillant, rude et de franc-parler, loue et critique à bon escient, celui qui tient la barre d'une main aussi ferme qu'avertie.

Pour tout dire, Louis Jouvet et sa troupe, c'est Jason et ses Argonautes. Chaque fois que le rideau se lève, ils sont en partance pour la Colchide. S'ils trouvent la Toison d'Or, elle leur fournira simplement le moyen d'armer d'autres navires, de tenter d'autres aventures, de braver des mers éternellement inconnues où d'ailleurs ils préfèrent la houle au calme plat. Que si le trésor espéré se dérobe, tant pis ! L'important pour eux tous, c'est, manœuvrant d'une seule âme et ne formant qu'un seul courage, de tendre de belles voiles à tous les souffles de l'intelligence et de cingler sans cesse à travers l'humain moutonnement, la proue levée au vaste ciel de l'esprit.

Entre Pierre Renoir et Louis Jouvet, un jeune de la troupe : Jacques Thiery, qui paraît bien savoir qu'il est à bonne école — fût-ce au sujet de l'emploi d'un accessoire — auprès de ce directeur-acteur au masque énergique.



LA DANSE A L'ÉCRAN

PAR GASTON POULAIN
PHOTOS HUSNIK



Quelques tableaux du film "Symphonie autrichienne" que la Chambre de Commerce de Vienne fit tourner spécialement pour être présenté au Pavillon d'Autriche de l'Exposition Internationale de Paris. L'acteur principal de ce gracieux ouvrage est le ballet de l'Opéra de Vienne, dirigé par Mlle Hedy Pfundmayer.



Des corolles de tulle, des lis renversés, frangés à peine ainsi que des orchidées aux pétales réunis, les demoiselles d'honneur que n'eut jamais l'Aiglon, les fées blanches comme les stalactites des bouleaux de Schœnbrunn aux approches de Noël, lumineusement blanches comme les gouttes de cire des cierges de Mayerling.

Symphonie autrichienne...

L'astre des nuits multiplié, reflété par la noire glace du fleuve, à cause de lui devenue bleue, d'un bleu coupant et plus sombre que celui de l'acier, par le luisant du verglas sur le macadam, le halo de cet astre devient une gaze floconneuse, à la fois impondérable et palpable, un halo dansant, émanant d'une adolescente que la danse enchante. Et voici que les jeunes filles finissent les rideaux de tulle devant lesquels, frange vivante, elles se plient, souples, dans un même mouvement que le parquet répète, animent la fin de ces rideaux immobiles et presque immatériels, et que leurs plis inconsistants fusent en corps agiles, en torses minces, en jambes effilées, en bras dont le geste enveloppe plus que les longs plis tranquilles des étoffes.

Commence la Symphonie autrichienne...

L'hiver, l'auguste Autriche au clair de lune apparaît ocellée de névés.

Continue cette symphonie...

Les névés se muent en tissus arachnéens, en une sorte de brume immaculée, bordée de courtes larmes semblables à celle du gel, et se dessine le contour strict des nuages, se déploie et s'étend autour des danseuses devenues les fées des sapins, l'innombrable forme des flocons.

Alors la valse continue la volte ralentie de la neige, et sur les bords du beau Danube, se givrent les feux follets...





LA MORT DU CYGNE

PAR HUGUETTE BERNHEIM

d'après la nouvelle de Paul Morand. Adapté et réalisé par Jean Benoit-Lévy et Marie Epstein.



En page gauche, Mlle Mia Slavenska (de face) au milieu de ses " petites prêtresses vouées au culte de la danse". Au-dessous, la petite Janine Charrat, étonnante interprète du rôle de Rose Souris. Ici, la même jeune artiste et sa camarade Jacqueline Queffelec, à la barre d'exercice. Enfin, Mlle Slavenska.

Ce film, réalisé d'après l'émouvante nouvelle de Paul Morand, a obtenu le Grand Prix Cinématographique de l'Exposition. Nous sommes, dès le début, placés sous le signe de la blancheur : tutus neigeux, duvets de cygne, âme candide jusque dans une noire action. M. Jean Benoit-Lévy a su recréer, dans un Opéra magnifiquement reconstitué, une atmosphère très « Maternelle ». Il aime les enfants et comprend leur mystère. Il sait aussi que, derrière une pudeur secrète, certains sont capables d'un sacrifice total, comme cette petite Rose Souris qui a voué à la belle Beaupré, la danseuse-étoile, une tendresse éperdue : elle ira desceller une trappe sous les pas de Natalie Karine, au profit de laquelle on a enlevé à son idole son rôle dans « La Mort du Cygne ». La pauvre Karine aura la jambe brisée, et « pour une danseuse, c'est être morte ». Ce crime se révélera plus tard comme inutile car Mlle Beaupré se marie et abandonne la danse. Inutile? Eh bien ! non. — Karine se résignera et consacrera sa vie à insuffler aux petites ce qu'il y a en elle d'ardent et de non encore réalisé. Elle pardonnera à Souris.

Mlle Yvette Chauviré, de l'Opéra, est une Beaupré pleine de charme et de naturel ; M. Serge Lifar n'apparaît qu'un trop court instant, mais sa présence constante se devine derrière chaque pas de chaque ballet. Karine était interprétée par la belle et intelligente Mia Slavenska. Rien de ce qu'elle fait ne peut laisser indifférent. Elle danse avec une passion farouche. L'air semble vibrer autour d'elle. Mlle Mady Berry nous donne comme toujours une composition parfaite ; M. Jean Périer se montre d'une savoureuse philosophie dans le rôle du directeur. Les petits « rats » sont délicieux ; on imagine le plaisir qu'ils ont pris à tourner cette belle histoire. Janine Charrat était Rose Souris. Cette enfant est une grande artiste. Son jeu est d'une vérité saisissante et ses moyens d'expression étonnants ; son visage ingrat nous transporte loin des gentillesses, désormais apprêtées, d'une Shirley Temple.

Certaines images évoquent irrésistiblement le nom de Degas : de Degas, les petits « rats » à la barre ; de Degas, cette vue plongeante des danseuses tournoyant sur la musique de Chopin et dont les ombres, savamment mesurées, font ressortir l'étrange valeur des blancs unis aux noirs ; de Degas encore, ce pied chaussé du traditionnel chausson de satin et dont les rubans sont lacés par des doigts experts.

On respire dans tout ce film l'amour désintéressé et plein de noblesse du « métier », de cet art qui, comme dit Paul Morand, « reste la plus périssable des architectures ».

La Mort du Cygne... Divine Pavlova envolée, laissez-nous croire qu'un moment votre âme s'est évadée du froid séjour des ombres pour venir pencher son reflet disparu sur ces petites prêtresses vouées au culte de la Danse.

QUELQUES ★ ★ LIVRES

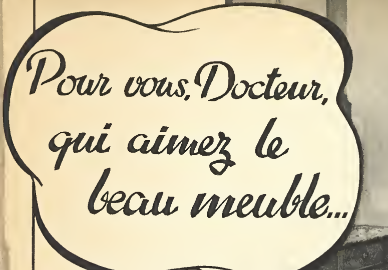
Mission à Rome, Le Drapeau noir, par Jules Romains ★ L'on admire ici, sans réserves, la faculté de former de longs desseins et l'inflexible énergie qu'il faut pour les mener à bien, surtout quand elles servent à édifier un monument tel que *Les Hommes de bonne volonté.* Il est naturellement impossible de résumer deux romans qui contiennent cinquante sujets de roman, unis entre eux par la seule atmosphère d'une époque (couveuse commune, pour ainsi parler, d'une multitude de gestes, de pensées et d'événements). Ce qui importe, c'est que chaque chapitre, pris à part, passionne l'esprit ou la sensibilité. Ce qui est sans prix, c'est la profondeur du talent et sa souplesse. Dans *Mission à Rome*, page 96, goûtons la tendresse d'un adorable portrait de petit enfant ; à la fin du *Drapeau noir*, ouvrons nos yeux et notre âme à la « présentation de la France », morceau souverain. Fixons nos regards en bien d'autres endroits. Nous connaîtrons mieux alors l'extraordinaire richesse des Lettres françaises, en la personne d'un de leurs princes. (Ed. Flammarion.)

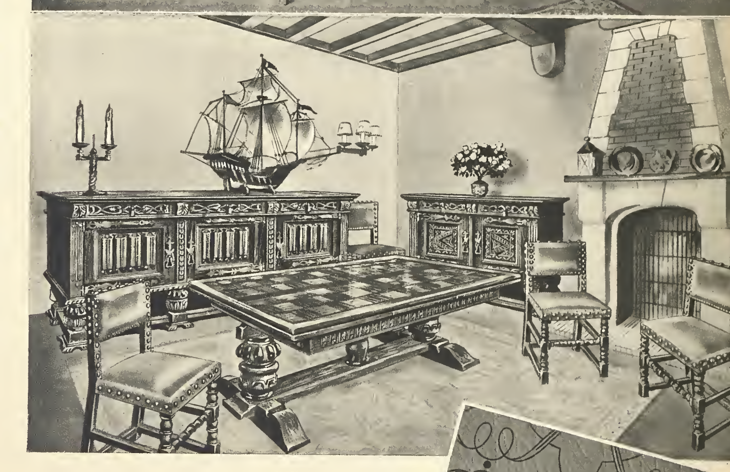
Cœurs d'occasion, par André Thérive ★ Richesse spirituelle d'un André Thérive, romancier, critique, défenseur de la langue française... Il nous donne cette fois un recueil de nouvelles, d'un agrément que ce genre si difficile ne nous avait pas procuré depuis bien longtemps : depuis la vogue de Maupassant. L'auteur de *La maison Tellier* eût accepté de signer, par exemple, « Une visite », mais le plus fort est que, nous faisant justement visiter une telle maison, André Thérive la décrit de façon à pouvoir mettre son récit entre toutes les mains, ou presque... Dans toutes ses nouvelles, plus attachantes les unes que les autres, il est d'ailleurs *vrai* sans donner dans les excès du réalisme. C'est un témoin fort clairvoyant, mais somme toute bienveillant et dont la bonhomie à peine ironique est des plus savoureuse. (Ed. Gallimard.)

Vente et Achat, par Pierre Dominique ★ L'auteur a assisté au procès retentissant qui vient de mettre aux prises un homme d'Etat et un chef de parti. Ce qu'il relate dans son livre, c'est de l'Histoire en train de se faire, entre personnages dont plusieurs resteront probablement « historiques ». Pour concevoir de ceux-ci une opinion équitable, il faudra du recul. *Vente et achat*, en tout cas, est une œuvre de bonne foi et, par-dessus tout, une « tranche de vie » toute chaude, on a envie d'écrire : saignante ! Pierre Dominique, courageux, audacieux, homme libre, l'assaisonne de violentes épices et vous dévorez le tout, avec, parfois, un frisson. (Ed. Denoel.)

Touristes de jadis, par le Dr Barraud ★ Le Dr Barraud a eu la bonne idée de nous montrer comment on voyagea des premiers temps de l'ère chrétienne au siècle de La Fontaine. L'on éprouve un constant plaisir à cheminer en compagnie d'un préfet romain, d'un croisé, etc..., et mieux que du plaisir à escorter par la pensée un Montaigne, un La Fontaine : souvent, l'on voit par leurs yeux — grâce à des citations choisies avec un goût très sûr — des lieux que l'on a rencontrés soi-même, et l'on ressent alors une émotion de qualité rare. Une introduction, profondément méditée, du Dr Charles Fiessinger, et de curieuses gravures hors texte ajoutent encore à l'intérêt de ce livre remarquable. (Ed. Horizons de France.) R. L.

LE DIRECTEUR-GÉRANT : Dr FRANÇOIS DEBAT
GRAV. ET IMP. E. DESFOSSÉS-NÉOGRAVURE, PARIS





Qu'il s'agisse d'un simple petit meuble ou d'une installation complète, "LEVITAN" vous soumettra gratuitement des projets d'un goût parfait, étudiés par ses artistes-décorateurs et qu'il pourra, grâce à ses débouchés considérables, vous éditer à des prix étonnants (des conditions spéciales sont en outre réservées aux Membres du Corps Médical).

Des meubles fabriqués avec des bois sélectionnés et parfaitement secs, une main-d'œuvre spécialisée, voilà tout le secret de cette extraordinaire QUALITÉ "LEVITAN".

En outre "LEVITAN" reprendra en compte, si vous le désirez les mobiliers ayant cessé de vous plaire.

Demandez donc à "LEVITAN" de vous envoyer gratuitement son superbe catalogue "P" vous y trouverez des idées nouvelles pour vous installer.

LEVITAN

63, Bd MAGENTA - PARIS

LE MEUBLE ET LA DÉCORATION MODERNE

ÉDITÉ PAR LEVITAN DÉCORATION

Publicis

L O 163

LA REVUE DU MÉDECIN



N°5

1938 ■ DIRECTEUR : DOCTEUR FRANÇOIS DEBAT

actif
agréable
économique

toutes
asthénies



PANCRINOL

facilite l'assimilation
favorise l'élimination
stimule les fonctions antitoxiques naturelles

Traitement rationnel des déficiences organiques et des

convalescences

en particulier la convalescence

de la grippe





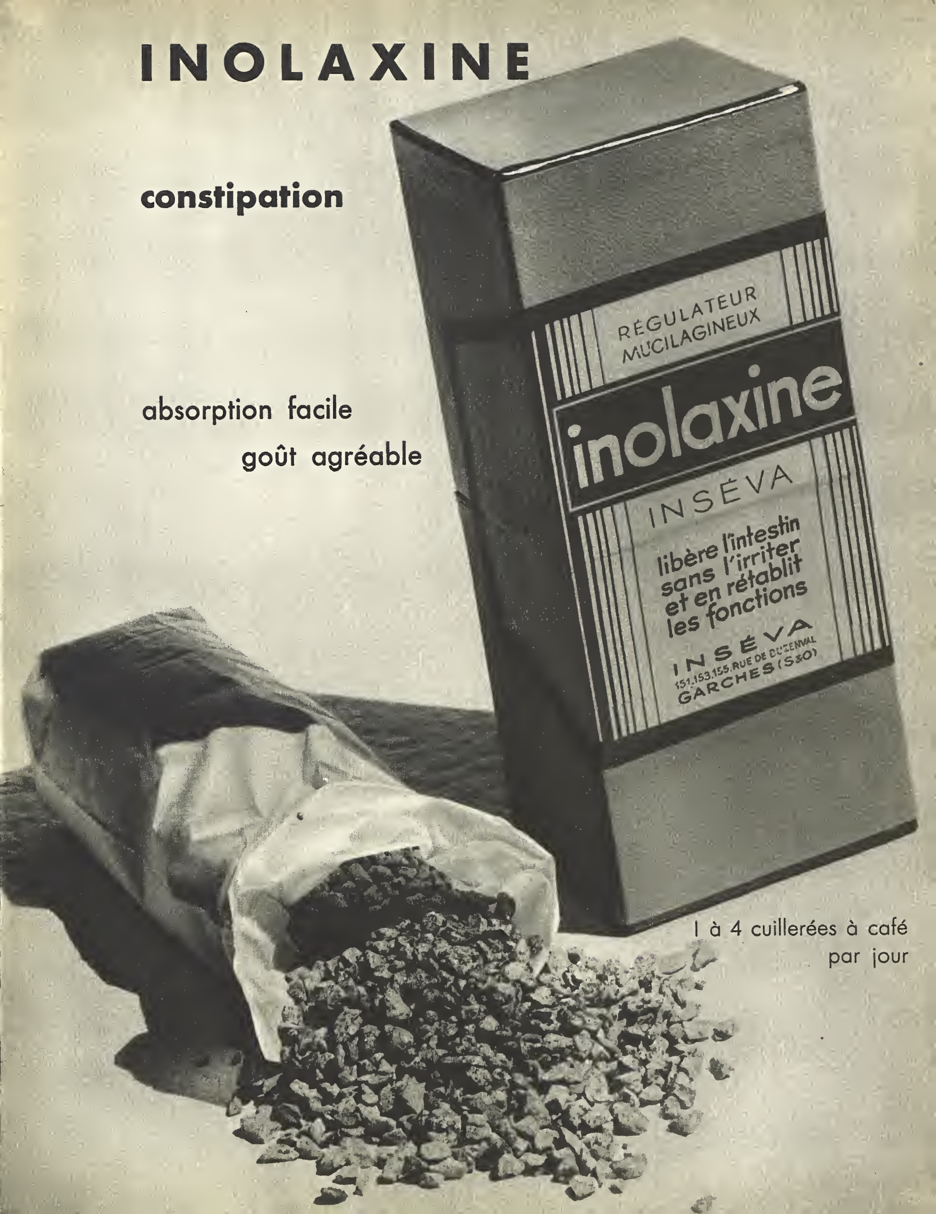
extrait de foie

ampoules buvables de 3 cc.

Spécifique des

insuffisances hépatiques

1 ampoule par jour, avant le repas principal, dans un peu d'eau


INOLAXINE
constipation
absorption facile
goût agréable
RÉGULATEUR
MUCILAGINEUX
inolaxine
INSÉVA
libère l'intestin
sans l'irriter
et en rétablit
les fonctions
INSÉVA
151.153.155. RUE DE BUZENVAL
GARCHES (S&O)
1 à 4 cuillerées à café
par jour



Le champion de ski Emile Allais et la danseuse Janine Loris, s'envolant dans les airs, ne songaient certainement pas qu'ils pourraient, à eux deux, fournir un symbole, pour le 21 mars : l'hiver rassemble au sein des neiges, dans un silence qui a l'air d'un sommeil, les forces éternelles de la nature. Un jour, la sève engourdie, contractée, se dilate, fait éclater les sévères apparences, et c'est le Printemps et sa dansante joie.

PHOTOS P. BOUCHER

SOMMAIRE N°5 1938

LA REVUE DU MÉDECIN

REVUE RÉSERVÉE AU CORPS MÉDICAL

DIRECTEUR : D[r] FRANÇOIS DEBAT

RÉDACTION-ADMINISTRATION : 60, RUE DE MONCEAU

ÉDITION D'ART ET MÉDECINE



MA MAISON DE *VERSAILLES*

PAR JÉROME ET JEAN THARAUD
PHOTOS ANDRÉ KERTESZ

« C'est justement parce que j'aime la vie, écrivent les frères Tharaud, que je me trouve si bien à Versailles... Je suis mal à mon aise si je ne vois pas autour de moi de la verdure et des arbres, si je n'ai pas sous les yeux un jardin... » De gauche à droite, Jérôme et Jean. En haut de la page droite, l'entrée de la charmante maison des écrivains, qui fut la propriété de Louis XV.

Mes amis s'étonnent parfois que j'aie quitté Paris pour venir habiter Versailles. « Comment! déjà à la retraite! Il n'y a que les vieux généraux et les précepteurs fatigués pour avoir l'idée saugrenue de s'enterrer dans cette nécropole! Mais vous, mais toi, toujours prêt à partir, à prendre l'avion ou le bateau!... »

Vous n'y êtes pas, chers amis! C'est justement parce que j'aime la vie que je me trouve si bien à Versailles. Car est-ce vivre que d'être perdu dans un océan d'hommes, de pierres et de maisons? Je suis mal à mon aise si je ne vois pas autour de moi de la verdure et des arbres, si je n'ai pas sous les yeux un jardin, si, de la fenêtre où je travaille, je ne suis pas averti du mouvement de la nature et des saisons par la feuille qui tombe, la branche qui devient humide et noire, la neige qui recouvre la pelouse, les premiers bourgeons au poirier, la fleur du marronnier qui rougeoie, les grappes du cytise, le rhododendron épanoui, et le bouquet de fête que, par-dessus le mur, à côté de l'entrée, une aubépine arborescente semble tendre à l'ami qui vient sonner à ma porte.

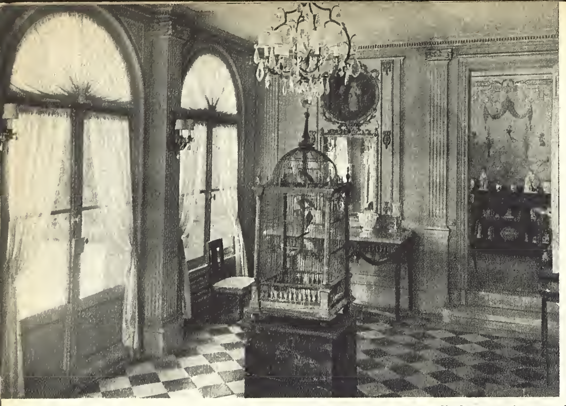
J'aime entendre ici les bruits que j'ai entendus dans mon enfance et ma jeunesse provinciales, et sans lesquels il n'y a pas pour moi de vraie vie : le petit orchestre familier que font les cloches du séminaire voisin et des couvents épars çà et là, des chants de coq, un aboiement de chien, le cri du rétameur, la trompette du raccommodeur de chaises, le cheval à clochette de la marchande de fromage à la crème, les clairons qui sonnent à la caserne le réveil ou l'extinction des feux, le pas cadencé des soldats qui s'en vont, au petit matin, à l'exercice, et leur pas traînant dans la nuit au retour des permissions, un cor de chasse perdu dans les bois, le bavardage des ménagères qui passent dans la rue, le tramway qui part et qui revient toujours vide, dans son bruit de ferraille, bref, toute une petite existence organisée autour de vieilles choses que je connais de tout temps et que j'aime. Pourquoi faut-il que, de quelque fenêtre éloignée, des mots bien inutiles, des phrases prétentieuses, débitées avec des nuances plus prétentieuses encore, des réclames idiotes et une musique tintamarresque, qui fait regretter le fastidieux mais innocent piano d'autrefois, viennent de temps à autre jeter des pierres dans tout ce calme et me rappeler fâcheusement que, même ici, aujourd'hui n'est plus, hélas! tout à fait pareil à hier...



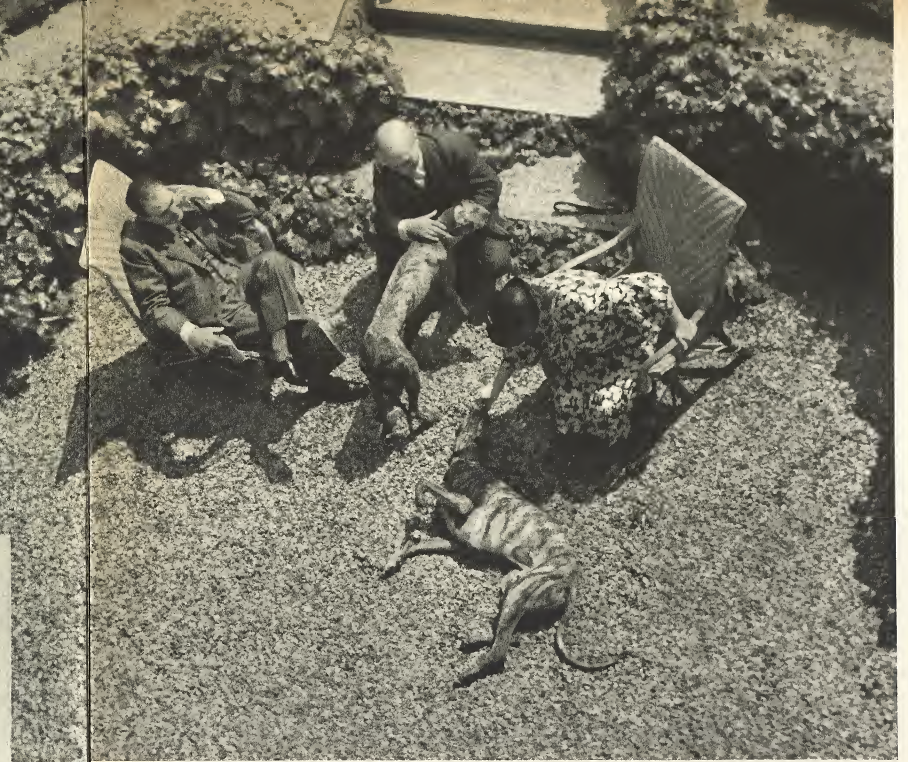
Suis-je donc si conservateur! Je finis par le croire, et je me demande si, au fond, ce qui m'attire souvent au loin, n'est pas justement le désir de me plonger là-bas au milieu d'existences, très différentes sans doute, de celle de Versailles, mais qui m'enchantent par ce qu'elles ont de traditionnel et d'immuable. Non, ce n'est pas pur hasard que je n'ai jamais été attiré vers les pays où les choses se font et se défont avec la même rapidité.

Ma maison est à peu près la dernière d'une rue qui aboutit dans les bois. Elle n'appartient pas à la partie la plus vieille de la ville, c'est-à-dire à l'ancien village qui s'étendait au pied du château. Elle fait partie d'un quartier qui n'était encore qu'un morceau de forêt, cette réserve d'animaux qu'on appelait le Parc aux cerfs déjà au temps de Louis XIII. Mais après la





Ci-dessus, le vestibule où des chants d'oiseaux accueillent le visiteur et, au fond, l'entrée d'un petit salon. Ci-dessous, un coin du « grand » salon meublé et orné, comme toutes les autres pièces, avec ce goût exquis d'autrefois qui distingue les hôtes de ce lieu : deux grands artistes de lettres et Madame Jérôme Tharaud.



Régence (on sait que le Régent avait abandonné Versailles pour le Palais-Royal), lorsque Louis XV revint habiter le château, il eut besoin, pour installer les gens du service et de l'administration, qui s'étaient multipliés, de construire un quartier neuf. Et ce quartier fut pris justement sur ce coin forestier où l'on gardait les animaux. A la place des biches et des cerfs, on installa des fonctionnaires.

Telle fut l'origine de tous ces beaux hôtels et de ces grands immeubles à trois ou quatre étages qui donnent au quartier Saint-Louis une si belle unité. Je n'habite ni un de ces beaux hôtels, ni un de ces immeubles à bureaucrates. Ma maison, comme disent les baux que j'ai retrouvés chez le notaire, n'est qu' « une jolie petite maison bourgeoise, sise au coin de la rue du Sud et de la rue Royale ». Sa modestie tenta le roi, qui en fut le premier propriétaire, comme elle m'a tenté moi-même. Pas tout à fait pour les mêmes raisons ! Dans ce coin qui demeurait un coin non touché du Parc aux cerfs, Louis XV avait acheté trois ou quatre petites maisons pour abriter ses plaisirs. La mienne était du nombre : les anciens baux l'attestent.

Il est moins certain, par exemple, comme l'assure la tradition, que le Roi en fit plus tard cadeau à M. de Marigny, intendant des bâtiments royaux et frère de Madame de Pompadour, car dans les actes notariés je n'ai relevé aucune trace de cette donation. Toujours est-il que la maison, légèrement modifiée au temps du Directoire, est demeurée à peu près telle qu'elle était autrefois.

J'espère n'y avoir introduit aucun objet qui aurait pu déplaire, je n'ose dire au roi, mais à M. de Marigny, s'il l'a jamais habitée. J'ai derrière moi, lorsque j'écris, la bibliothèque dont Marie-Antoinette fit cadeau à son maître de musique, un parent de ma femme. Que n'ai-je devant moi aussi le clavecin où se posèrent ensemble les doigts du maître et de l'élève !

Ce logis harmonieux et tout autour de moi, Versailles, à la fois si noble et si simple, si justement proportionné à l'usage d'un roi, d'un bourgeois ou d'un artisan, forment pour moi une image de l'art tel que je l'imagine dans mes songes. Et je me plais à croire que, sous l'air endormi et presque mort de tout cela, il y a des secrets bienfaisants.



Ci-dessus, portrait par Kisling. A droite, trente ans d'une vie d'artiste, en portraits d'artistes, de modèles, d'amis et d'amies. On peut, sur ce mur de la fidélité au souvenir, reconnaître des disparus : Pascin, Modigliani, Edith Méra... Puis, des étagères garnies d'objets disparates. Enfin le peintre occupé à faire ses couleurs, sa riche couleur bien à lui.

KISLING PARISIEN

PAR ANDRÉ THÉRIVE
PHOTOS JEAN ROUBIER

PARIS étant la capitale du royaume, comme eût dit Pascal, et Montparnasse le chef-lieu de Paris, je pense que ce n'est pas un mince éloge que de traiter Moïse Kisling en citoyen de ces deux villes insignes. D'ailleurs, il y a un tiers-de-siècle, ou presque, qu'il y a établi son domicile. Je ne sais si on fêtera solennellement son jubilé quelque jour, comme on fit l'an dernier pour le Mexicain Zarraga, mais les dates sont là : le calendrier est implacable. Et il ne me rajeunit pas non plus, car j'ai vu Kisling avant sa gloire, lorsque son renom commençait de fleurir au carrefour sacré des deux boulevards. Le boulevard Raspail venait d'être percé. La Rotonde était un petit bar où le père Libion connaissait le nom, le prénom, le surnom de tous ses clients artistes. On y entendait tonitruer Robert Vallin ; on y voyait Ortiz, Abdul, Tchabanian, Le Scouézec et Modigliani, qui m'aurait bien vendu une toile pour dix francs et qui m'engueulait lorsque j'osais prétendre que j'avais lu Dante. On dînait à la Grande-Chaumière, qui n'était qu'un humble bistrot, ou bien on avait son ardoise chez Rosalie, rue Campagne-Première, où cette matrone romaine, digne d'être la mère des Gracques, servait de cuisinière aux peintres après avoir cessé d'être leur modèle, et inaugurait à sa façon le Crédit intellectuel.

Quelle époque historique, si on y songe et préhistorique, si l'on pense à ce qui a suivi ! Dans un coin, un monsieur barbichu jouait parfois aux échecs et c'était le futur Trotsky. Un gros garçon à face épiscopale venait de la Closerie avec sa cour ; et c'était Guillaume Apollinaire. Paul Fort, vêtu en rapin funèbre, trinquait avec



des peintres vêtus en cow-boys (bien avant la gloire de Tom Mix). Les marchands de tableaux, qui depuis eurent pignon sur rue, boursicotaient dans des chambres d'hôtel. La guerre des deux trottoirs n'était pas encore déclarée, je veux dire que le Dôme appartenait aux bourgeois et la Rotonde aux nourrissons des Muses. La rue Delambre n'abritait encore ni cinémas ni dancings: à peine des fruitiers et des bougnats.

La foire aux modèles italiens se tenait encore — avec des *bambini*, des Jéhovahs, des madones et des pifferari — sur le terre-plein du boulevard Raspail ; la messe de ces Transalpins se célébrait dès potron-minet dans une crypte de Notre-Dame-des-Champs. Les garçons ne savaient pas l'anglais ; les papetières n'avaient pas un bureau de change dans leur arrière-boutique. Bref, les étrangers qui, avec Kisling, vinrent s'installer vers 1910 dans ce coin retiré du monde, ont connu vraiment le Paris romantique. Comment ne seraient-ils pas naturalisés?

Un beau nu, dont l'harmonieux relief est toute souple et jeune grâce : c'est l'un des modèles actuels de Kisling, qui prend la pose sous la main précautionneuse du peintre. A droite, ce même modèle qui va vivre sur trois toiles : en tête, en buste, et nu. En bandeau, il se repose, avec Kisling.

Dans le cas du peintre qui nous occupe, la question est réglée. Kisling a combattu pour la France, a été blessé et décoré avant même que la France l'eût tout à fait adopté. Ce Polonais avait retrouvé une seconde patrie avant que sa première patrie fût libre. Et son art forme un compromis curieux, exceptionnel, entre l'Orient et l'Occident. On a tout dit sur ses tableaux étrangement purs, étrangement *lisses*, où la pâte atteint un poli de porcelaine et rejoint à la fois la netteté minutieuse des anciens Flamands et la naïveté des belles lithographies en couleurs de 1840. Au premier abord, nulle peinture ne semble plus saine ni plus sereine. Mais méditez un peu à loisir, et vous découvrirez en dessous une langueur et une perversité, qui apparentent malgré tout Kisling à ses vieux frères d'armes, à Chagall, au pauvre Pascin. La richesse extrême de sa couleur n'est explicable que chez un artiste qui a connu dès l'enfance le goût du bariolage rustique, des jouets peinturlurés, des costumes aux teintes vives, et qui a beaucoup étudié les Persans. Qu'il fasse des portraits ou des nus, il aime représenter des femmes nettes et allongées, aussi mystérieuses que des geishas, leurs visages clos, leurs yeux en amande, brillants et impénétrables comme ceux des chats, leurs membres qu'on suppose glacés comme ceux des succubes, comme la peau des serpents... Une âme somnolente et dangereuse veille derrière l'apparence de ces créatures presque inhumaines. Kisling a beau sortir de Montparnasse, avoir vu naître le cubisme et le surréalisme, avoir présagé à certains égards le fantastique Chirico, il n'a jamais cessé d'intéresser le plus probe et le plus austère des artistes, mon vieux maître et ami Vallotton qui, au surplus, n'estimait rien tant que M. Ingres, sinon le douanier Rousseau. Par d'autres points, il rappelle le regretté Fauconnet pour qui la meilleure façon d'approcher le mystère était de ne laisser aucun jeu à l'œil du spectateur, mais de lui imposer une vision affolante de netteté et de rendu pour laisser libre l'imagination.

Parmi tous les artistes de sa génération, il a été un des premiers à se donner une dure discipline. L'esprit classique de la France lui a paru le meilleur subterfuge et le moyen le plus sûr pour préserver son inquiétude. Il est expressionniste comme Racine était romantique, en cachant ce qu'il veut exprimer.



GAND, CITÉ DES FLORALIES

PAR A. T'SERSTEVENS
PHOTOS JEAN ROUBIER

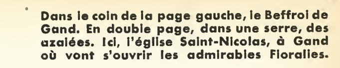
Gand n'est pas seulement la ville de St-Bavon, des frères van Eyck et de leur sublime *Agneau mystique*, du glorieux tribun Jacques van Artevelde, des béguinages silencieux, des canaux lustrés et des belles demeures à pignon, ouvragées et dorées comme des reliures, c'est aussi la cité des Fleurs.

En vérité, son architecture la prédestinait à ce rôle de jardin. Une opulente végétation de pierre recouvre l'Hôtel de Ville, la Grande-Boucherie et tant de riches maisons du Marché du Vendredi, des quais et de la rue du Vieux-Bourg où l'on retrouve les ornementations en terre cuite de l'Italienne Ferrara.

Si l'on grimpe au beffroi que surmonte le grand dragon de cuivre enlevé par les croisés des Flandres à Ste-Sophie de Constantinople, on découvre, au delà de la ville ceinturée par ses canaux, de longs édifices plats et miroitants, ou bombés et givrés. Ce sont les serres des horticulteurs qui, dans cette plaine fouettée par les vents froids de la Mer du Nord, ont fait naître une végétation méridionale et tropicale, orangers, citronniers, camélias, plantes grasses, azalées, palmiers, fougères arborescentes, et le peuple paradoxal des orchidées.

Ce sont les hommes de ce miracle jardinier qui ont imaginé, il y a plus d'un siècle, de réunir dans leur vieille cité, les plantes les plus diverses, les plus lointaines, les plus étrangères au sol flamand ; et depuis 1839, tous les cinq ans, s'épanouit en plein centre de la ville, cette merveilleuse exposition de plantes et de fleurs qu'on appelle les Floralies. Il y a exactement cent trente ans, le jardinier Cornélius Lanckman, qui était aussi le *baes*, comme on dit là-bas, c'est-à-dire le patron d'un estaminet, et son camarade Franz van Cassel, un bon Flamand qui revenait d'un lointain voyage en Angleterre, formèrent une *chocheté* (nous disons en français : société), car dans cette Flandre des ghildes et des corporations, dès que vingt gaillards s'asseoient autour d'une table pour boire du faro ou du schnick, ils fondent une *chocheté*. Celle-là, la Société d'Agriculture et de Botanique, a fait fortune, et c'est de ce petit groupe de jardiniers soiffards que sont sorties les Floralies gantoises.

Ils ouvrirent leur première exposition, en 1809, dans l'estaminet de Cornélius, une sorte de guinguette qui



Dans le coin de la page gauche, le Beffroi de Gand. En double page, dans une serre, des azalées. Ici, l'église Saint-Nicolas, à Gand où vont s'ouvrir les admirables Floralies.



s'appelait à la parisienne *Frascati*. Il y avait en tout quarante-neuf plantes, ni plus ni moins, dans des pots de terre soigneusement rangés sur les tables du cabaret. On venait les voir en buvant un coup et fumer une pipe à l'ombre d'un oranger de deux pieds de haut. Sans doute, pas un seul des braves types qui se trouvaient là ne s'imaginait qu'un jour ces quarante-neuf plantes pousseraient leurs scions à travers le monde.

Il en fut ainsi deux fois par an, jusqu'en 1815 où la Société abandonna *Frascati* pour un local plus vaste, l'estaminet *Salle de Flore*, dans la rue de la Caverne, près de l'église des Dominicains. La Société était devenue la Société Royale. Guillaume de Hollande, par le traité de Vienne, roi des provinces belgiques, la patronnait et lui donnait ses armoiries. Après la libération de 1830, Léopold Ier lui apportait ses encouragements. Et, en 1834, l'exposition rassemblait près de trois mille plantes.

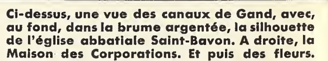
La suivante, en 1836, s'abritait dans un vaste bâtiment construit spécialement pour elle, le Casino, bâti dans les jardins qui longeaient la Coupure ; et le 15 mars 1839 s'ouvrait la première Floralie internationale dont le cycle, interrompu seulement par la guerre, s'est perpétué de lustre en lustre jusqu'à nos jours.

Cette guerre fut désastreuse aussi pour les horticulteurs gantois. Tout le charbon était raflé par l'industrie militaire allemande. Les plantes les plus rares moururent de froid dans les serres abandonnées. Il fallut, après l'armistice, près de cinq années de travail obstiné pour repeupler ces maisons de verre. C'est en 1923 seulement que les Floralies furent reprises, mais avec un éclat incomparable. La dernière, il y a cinq ans, dans le nouveau Palais des Fêtes, groupait des dizaines de milliers de plantes. Celle qui fleurira la ville, du 14 au 24 avril prochain, surpassera certainement toutes les autres.

Ces Floralies sont une inimaginable explosion de fleurs, une forêt tropicale assagie par l'esprit flamand. On se promène sous de longs berceaux de fuchsias arborescents, parmi leurs mille clochettes suspendues. On découvre des bois d'azalées roses et blanches, ombrelles de corolles, épanouies au-dessus des têtes. On s'assied sous des bosquets de camélias au feuillage verni, aussi denses et plus fleuris que ceux du cimetière protestant, à Rome, ou du majestueux parc de Bussaco, au Portugal. La Serre Chaude est un extravagant jardin qui eût comblé de joie le Des Esseintes de Huysmans, avec ses plantes grasses pareilles à un arsenal nègre, les crosses velues de ses fougères jaillies d'une tombe épiscopale, ses arbres nains pour bébés japonais et surtout ses orchidées, les unes légères et gracieuses comme des essaims de papillons agrippés à une tige filiforme, les autres métalliques, tôles peintes au duco, découpées dans le fer émaillé des boîtes à cigarettes, d'autres phalliques, clitoristes ou testiculaires, d'autres qui semblent un énorme regard noirci de rimmel, d'autres, enfin, pareilles à des perruches caquetant de leurs couleurs sur des grappes de racines : toutes ces fleurs à profusion, en débauche, en orchestre, en nappes, en cascades, en massifs, en cohues, avec leurs odeurs condensées sous l'immense verrière.

La foule contemple cette brousse à la douanier Rousseau où devrait courir un singe blond ou s'allonger une dactylographe nue. Mais moi, je ne puis pas ne pas songer à Cornélius Lanckman et ses amis qui dans l'estaminet de *Frascati*, fumaient leur pipe et buvaient de la bière devant quarante-neuf pots de fleurs.





Ci-dessus, une vue des canaux de Gand, avec, au fond, dans la brume argentée, la silhouette de l'église abbatiale Saint-Bavon. A droite, la Maison des Corporations. Et puis des fleurs.

LES AUBERGES DE LA JEUNESSE

PAR OCTAVE BÉLIARD

PHOTOS SCHALL

Toutes les vues reproduites dans ces pages et celles qui suivent ont été prises à Paris, au Centre de Jeunesse, dit "Annexe Kellermann", construit par les architectes Robert-Houdin et Jack Neel pour survivre à l'Exposition. Il comprend une Esplanade, une Auberge, un Hall d'accueil, un Club-Bibliothèque, un Centre dramatique, etc.



La double page représente, de gauche à droite, l'escalier du Théâtre, le Centre dramatique et artistique avec sa galerie d'exposition de documents et une vue générale des constructions. Ci-dessus, une galerie qui surplombe les ateliers du Théâtre et un aperçu des portiques extérieurs. L'on peut juger par là de l'importance de la création.

La génération qui était jeune il y a un quart de siècle, ne différait pas autant qu'on le croit de celle qui fait aujourd'hui ses débuts. Elle aussi avait le goût du mouvement, du plein air, de l'aventure, des horizons changeants. Elle lisait de préférence les relations des voyageurs et souhaitait de faire le tour du monde, tout au moins le tour de France, mais renvoyait à un avenir imprécis la réalisation de ses rêves. On s'efforçait, en effet, de lui enseigner que la vie normale est sédentaire, qu'un voyage, s'il n'est pas nécessité par quelque affaire, est un plaisir onéreux et non sans risques ; le Français moyen *se promenait*, mais rentrait tous les soirs coucher chez lui. Il y avait assurément des gens sur les routes, nourris au petit bonheur, dormant dans des gîtes de hasard, avec peu ou point de dépense, qui voyaient du pays. Des ouvriers sans travail, des nomades, des chemineaux ; les adolescents qui lisaient *Sans Famille* redoutaient leur misère, mais enviaient secrètement leur liberté inaccessible à qui n'était ni pauvre ni orphelin.

Si les mœurs ont changé, si les jeunes d'aujourd'hui réalisent la liberté des départs, c'est que les jeunes d'autrefois l'ont rêvée. Ce qui était dans le cerveau des pères a passé dans les jambes des fils. Et puis la guerre est venue ; son énorme et lamentable passif de massacres et de ruines ne doit pas nous faire méconnaître ses leçons. Elle a appris à des millions d'hommes à vivre moins confortablement, moins artificiellement, à improviser des gîtes, à se vêtir eux-mêmes, à limiter leurs besoins, à dormir n'importe où.

Les plus de quinze ans, les moins de trente ans, sont lâchés maintenant à l'assaut des horizons sur les routes que nous avons pacifiées. Des jeunes gens et des jeunes filles, soit à bicyclette, soit à pied, avec le bâton et le sac

des alpins et des scouts. Armée de la paix, armée de l'intercompréhension des peuples, qui passe déjà les frontières, que l'étranger invite, qui invite l'étranger, avec une belle chevalerie sportive. Pas de préjugés, pas de classes sociales, l'universelle camaraderie qui mérite de réussir où les politiques ont échoué.

On campait, on campe encore, dans les bois, au bord des sources. On a mieux : les Auberges de la Jeunesse, en abréviation les A. J., d'où les usagers sont nommés les *Ajistes*.

L'idée première en est venue, en 1910, à un instituteur allemand, Schirrmann. Elle a essaimé d'abord en Angleterre et en Scandinavie, puis en presque toute l'Europe. L'Union Internationale des A. J. contrôle maintenant plus de 5.000 auberges. Un document mis sous mes yeux et qui n'est peut-être pas à jour, car la création est constante, en énumère 400 en France. Nous avons quelque retard, l'Allemagne en a 2.200.

Les Ajistes français, jeunes gens de 15 à 30 ans, des deux sexes et de toute condition, reçoivent d'un groupement, moyennant une petite cotisation annuelle, une carte d'identité donnant droit à l'hébergement, à des réductions sur les tarifs ferroviaires et maritimes pour les voyages lointains. L'un des quatre groupements français, le Centre laïque, groupe 20.000 adhérents et publie un périodique, *le Cri des Auberges*.

Ces auberges, disséminées sur le territoire et qui vont se multipliant, sont le plus souvent des maisons rustiques à l'abandon, qu'on a aménagées à peu de frais, rarement de belles demeures, comme le château



La grande photographie de gauche est celle du Salon de réunion et de repos pour les jeunes voyageurs. Ci-contre, c'est le réfectoire. L'on voit en bandeau, de gauche à droite, l'atelier de musique, la cuisine et, enfin, deux nouveaux arrivés occupés à défaire leur bagage portatif. Il n'est sans doute pas besoin de faire remarquer la « puissance de sympathie » de maints visages.





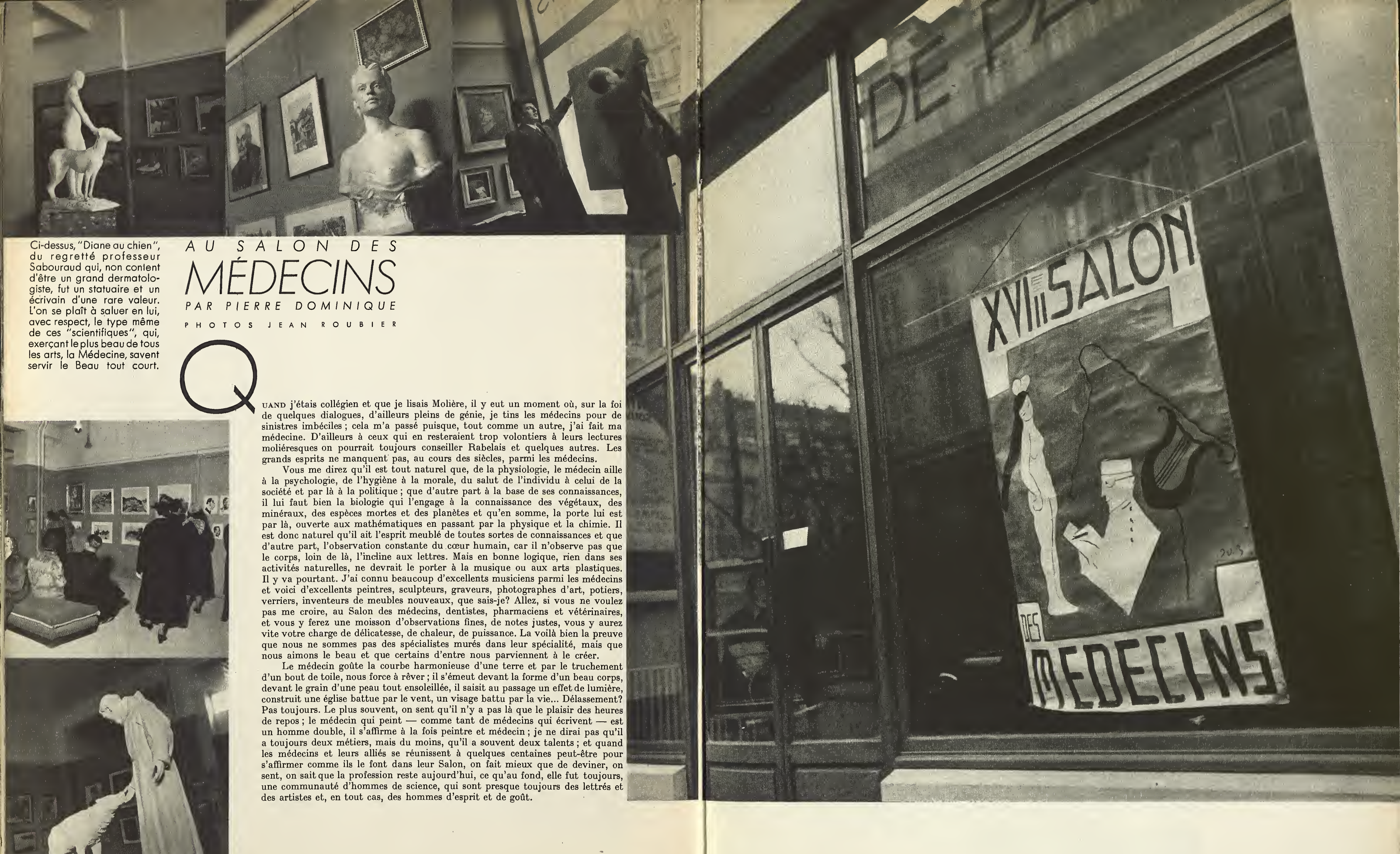


de Grammont en Touraine, parfois une simple grange qu'on a divisée ou des communs désaffectés. L'Exposition en a fourni de ravissants modèles et c'est une nouvelle architecture qui naît. L'important, c'est qu'il y en ait un peu partout, désignées par des plaques indicatrices et un fanion. Une A. J. se compose essentiellement de deux dortoirs séparés avec couchettes et couvertures (on apporte ou on loue un sac de couchage) et d'une salle commune meublée de tables et de bancs, d'un fourneau où l'usager fait lui-même sa cuisine, d'ustensiles et de vaisselle. Cette pièce sert aussi aux réunions ; on y trouve des livres, un phono, la T. S. F., etc... L'auberge comporte, en outre, des lavabos, des appareils à douche et de chauffage, un garage à bicyclettes, un terrain de camping pour ceux qui préfèrent la belle-étoile. On lave soi-même la vaisselle, on balaie, on fait son lit. Sous réserve de se conformer à un petit règlement, on est chez soi. Une *petite république de jeunes*, animée d'un esprit charmant et fraternel. Il en coûte de 3 à 5 francs pour la nuit. On apporte généralement sa nourriture, mais on trouve au besoin des provisions sur place et même un agréable repas, si l'on dispose de quelques francs.

La gérance est confiée à un Père ou à une Mère aubergiste, parfois les deux, qui contrôlent les cartes d'identité, reçoivent l'argent, indiquent les excursions, donnent les conseils et les soins, font observer le règlement, naturellement sont logés. Cette dénomination de Père et de Mère est touchante — et méritée par de braves gens pleins de foi et de désintéressement, aimant la jeunesse. On la donnait autrefois aux hôteliers des couvents où passaient les pèlerins, aux aubergistes qui recevaient et dorlotaient les Compagnons du Tour de France. C'est une tradition retrouvée...

Et les A. J. n'assistent pas qu'à cette résurrection. Elles voient passer une jeunesse artiste, les Comédiens Routiers que déplace le Théâtre des Quatre-Vents motorisé de Léon Chancerel, qui promènent, comme au temps de Molière, la Farce, la Chanson et les Marionnettes. La jeune France donne la main à l'ancienne.

Le bandeau de gauche représente, de haut en bas, un escalier d'accès aux chambres de l'auberge, un masque pour le Théâtre des Comédiens-Routiers, une scène jouée par eux et, masqué, leur directeur, M. Léon Chancerel. En grand, l'amphithéâtre d'études scéniques et une scène des « Méfaits de la gulosité », encore jouée par les Comédiens.



Ci-dessus, "Diane au chien", du regretté professeur Sabouraud qui, non content d'être un grand dermatologiste, fut un statuaire et un écrivain d'une rare valeur. L'on se plaît à saluer en lui, avec respect, le type même de ces "scientifiques", qui, exerçant le plus beau de tous les arts, la Médecine, savent servir le Beau tout court.

AU SALON DES MÉDECINS

PAR PIERRE DOMINIQUE

PHOTOS JEAN ROUBIER

QUAND j'étais collégien et que je lisais Molière, il y eut un moment où, sur la foi de quelques dialogues, d'ailleurs pleins de génie, je tins les médecins pour de sinistres imbéciles ; cela m'a passé puisque, tout comme un autre, j'ai fait ma médecine. D'ailleurs à ceux qui en resteraient trop volontiers à leurs lectures moliéresques on pourrait toujours conseiller Rabelais et quelques autres. Les grands esprits ne manquent pas, au cours des siècles, parmi les médecins.

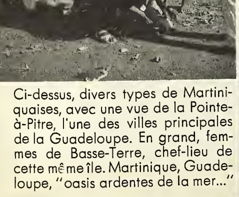
Vous me direz qu'il est tout naturel que, de la physiologie, le médecin aille à la psychologie, de l'hygiène à la morale, du salut de l'individu à celui de la société et par là à la politique ; que d'autre part à la base de ses connaissances, il lui faut bien la biologie qui l'engage à la connaissance des végétaux, des minéraux, des espèces mortes et des planètes et qu'en somme, la porte lui est par là, ouverte aux mathématiques en passant par la physique et la chimie. Il est donc naturel qu'il ait l'esprit meublé de toutes sortes de connaissances et que d'autre part, l'observation constante du cœur humain, car il n'observe pas que le corps, loin de là, l'incline aux lettres. Mais en bonne logique, rien dans ses activités naturelles, ne devrait le porter à la musique ou aux arts plastiques. Il y va pourtant. J'ai connu beaucoup d'excellents musiciens parmi les médecins et voici d'excellents peintres, sculpteurs, graveurs, photographes d'art, potiers, verriers, inventeurs de meubles nouveaux, que sais-je? Allez, si vous ne voulez pas me croire, au Salon des médecins, dentistes, pharmaciens et vétérinaires, et vous y ferez une moisson d'observations fines, de notes justes, vous y aurez vite votre charge de délicatesse, de chaleur, de puissance. La voilà bien la preuve que nous ne sommes pas des spécialistes murés dans leur spécialité, mais que nous aimons le beau et que certains d'entre nous parviennent à le créer.

Le médecin goûte la courbe harmonieuse d'une terre et par le truchement d'un bout de toile, nous force à rêver ; il s'émeut devant la forme d'un beau corps, devant le grain d'une peau tout ensoleillée, il saisit au passage un effet de lumière, construit une église battue par le vent, un visage battu par la vie... Délassement? Pas toujours. Le plus souvent, on sent qu'il n'y a pas là que le plaisir des heures de repos ; le médecin qui peint — comme tant de médecins qui écrivent — est un homme double, il s'affirme à la fois peintre et médecin ; je ne dirai pas qu'il a toujours deux métiers, mais du moins, qu'il a souvent deux talents ; et quand les médecins et leurs alliés se réunissent à quelques centaines peut-être pour s'affirmer comme ils le font dans leur Salon, on fait mieux que de deviner, on sent, on sait que la profession reste aujourd'hui, ce qu'au fond, elle fut toujours, une communauté d'hommes de science, qui sont presque toujours des lettrés et des artistes et, en tout cas, des hommes d'esprit et de goût.

LES ANTILLES FRANÇAISES

PAR ALBERT MAYBON

PHOTOS PIERRE VERGER



Ci-dessus, divers types de Martiniquaises, avec une vue de la Pointe-à-Pitre, l'une des villes principales de la Guadeloupe. En grand, femmes de Basse-Terre, chef-lieu de cette même île. Martinique, Guadeloupe, "oasis ardentes de la mer..."

A ussi loin que mes regards pouvaient s'étendre, j'apercevais la tête des arbres séculaires dont les cimes feuillues formaient comme une mer de verdure dans un lointain sans limites. »

Ainsi s'exprima Christophe Colomb dans la description qu'il fit de la Guadeloupe et de la Martinique, les deux îles inséparables des Antilles.

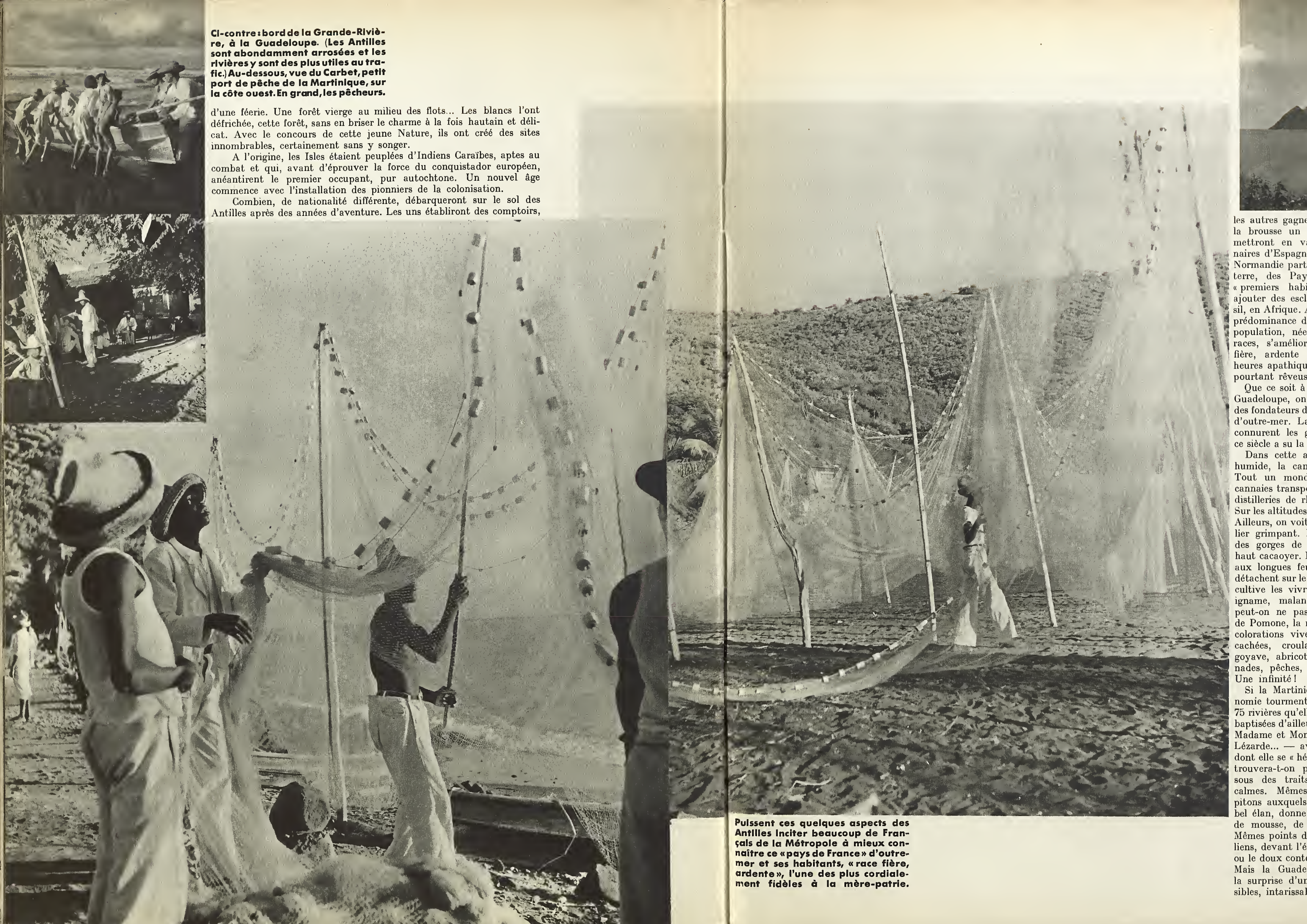
Les Antilles... « ces oasis ardentes de la mer », a écrit le poète martiniquais Daniel Thaly.

... Les « Isles », qu'au grand siècle l'on connut sous le nom d'Indes occidentales.

Quelle force d'évocation dans ces appellations !

Depuis les temps fabuleux de la découverte, de la conquête et du négoce, licite ou non, la première impression qui s'inscrivit à jamais dans la mémoire du voyageur, fut de surprise à la vue d'une surabondance de végétation, d'une luxuriance éclatante sous les rayons du soleil, tel le décor somptueux

A la Martinique : la récolte de la canne à sucre, richesse profonde des Antilles françaises. « Dans cette atmosphère chaude et humide, la canne à sucre prospère » (sur 25.000 hectares pour la seule Martinique). Mais le sol a bien d'autres générosités.



Ci-contre : bord de la Grande-Rivière, à la Guadeloupe. (Les Antilles sont abondamment arrosées et les rivières y sont des plus utiles au trafic.) Au-dessous, vue du Carbet, petit port de pêche de la Martinique, sur la côte ouest. En grand, les pêcheurs.

d'une féerie. Une forêt vierge au milieu des flots... Les blancs l'ont défrichée, cette forêt, sans en briser le charme à la fois hautain et délicat. Avec le concours de cette jeune Nature, ils ont créé des sites innombrables, certainement sans y songer.

A l'origine, les Isles étaient peuplées d'Indiens Caraïbes, aptes au combat et qui, avant d'éprouver la force du conquistador européen, anéantirent le premier occupant, pur autochtone. Un nouvel âge commence avec l'installation des pionniers de la colonisation.

Combien, de nationalité différente, débarqueront sur le sol des Antilles après des années d'aventure. Les uns établiront des comptoirs, les autres gagneront péniblement sur la brousse un peu de terrain qu'ils mettront en valeur. Ils sont originaires d'Espagne, de France et de la Normandie particulièrement, d'Angleterre, des Pays-Bas... Ce sont les « premiers habitants ». Vinrent s'y ajouter des esclaves recrutés au Brésil, en Afrique. A la longue, grâce à la prédominance de l'apport français, la population, née de ces mélanges de races, s'améliore ; elle se manifeste fière, ardente et cependant à ses heures apathique, tenace, pratique et pourtant rêveuse, prime-sautière.

Que ce soit à la Martinique ou à la Guadeloupe, on marche dans les pas des fondateurs de ce « pays de France » d'outre-mer. La glèbe est celle que connurent les grands ancêtres, mais ce siècle a su la rendre plus généreuse.

Dans cette atmosphère chaude et humide, la canne à sucre prospère. Tout un monde de possesseurs de cannaies transportent leur récolte aux distilleries de rhum et aux sucreries. Sur les altitudes s'étagent les caféières. Ailleurs, on voit le cotonnier, le vanillier grimpant. Plus bas, aux abords des gorges de rivières s'enracine le haut cacaoyer. Et partout le bananier aux longues feuilles. Des champs se détachent sur le rempart végétal. On y cultive les vivres du pays : manioc, igname, malanga, couscouche... Et peut-on ne pas dire la somptuosité de Pomone, la richesse des fruits aux colorations vives, lourds de saveurs cachées, croulants de maturité : goyave, abricot, letchi, prunes, grenades, pêches, ananas, barbadines... Une infinité !

Si la Martinique offre une physionomie tourmentée, complexe avec ses 75 rivières qu'elle « lance à la mer » — baptisées d'ailleurs de noms plaisants : Madame et Monsieur, le Lamentin, la Lézarde... — avec ses 91 montagnes dont elle se « hérisse », la Guadeloupe, trouvera-t-on peut-être, se présente sous des traits plus simples, plus calmes. Mêmes mornes et mêmes pitons auxquels l'arbre robuste, d'un bel élan, donne l'assaut sur un tapis de mousse, de lichens, de fougères. Mêmes points de vue aimables, virgiliens, devant l'échappée d'un ruisseau ou le doux contour d'un golfe marin... Mais la Guadeloupe vous réservera la surprise d'un lac et d'étangs paisibles, intarissables.

Puissent ces quelques aspects des Antilles inciter beaucoup de Français de la Métropole à mieux connaître ce « pays de France » d'outremer et ses habitants, « race fière, ardente », l'une des plus cordialement fidèles à la mère-patrie.

SPECTACLES

PAR H. DELORIÈRE

PHOTOS GASTON PARIS



Atelier : *Plutus*, d'Aristophane, adapté par Mlle Jollivet ★ Aristophane est de tous les temps, comme la démagogie qu'il fouailla. Dieux puissants, quelle Egérie inventera, pour un peuple sans plèbe, de justes et honnêtes lois et définitives?... Mlle Jollivet nous conseille, en somme, de ne point oublier que la vraie richesse réside dans le travail et que la Pauvreté peut avoir des traits aussi beaux que touchants, et mieux encore : aimables. De claires allusions aux événements actuels aident à nous convaincre que rien n'a changé dans le monde, depuis 2.300 ans. Seul change M. Dullin. Chez lui, chaque rôle nouveau et chaque nouvelle mise en scène provoquent, avec l'admiration, l'étonnement. Sa place publique et sa foule athénienne sont adorables, et son personnage de Chrémyle — le probe citoyen dévoué aux honnêtes gens — est un type inoubliable d'homme de bonne volonté «très 1938» comme il dut être «très 408», avant Jésus-Christ : un ingénu, mais point sot, et qui sait reconnaître ses erreurs !

Plaisir des yeux, toujours renouvelé par deux établissements qui rivalisent de luxe, d'ingéniosité, de courage à risquer d'énormes dépenses pour monter des spectacles sans lesquels Paris ne serait pas ce qu'il est : hardi, anti-Tartufe, rieur et nullement malsain, du moins au regard des Parisiens !

Folies-Bergère : *Folie en fleurs* ★ Plaisir des yeux, fourni à profusion par les décors, la mise en scène, quantité de femmes nues, jeunes et jolies ; recherche de volupté ; tableaux dramatiques des mieux réussis ; vision dorée d'un jour d'été sur la « Terre de France » avec une saisissante apparition d'églises !... Comment dépasser tout cela, à l'avenir? Mais on se le demande chaque fois. Quant aux vedettes, ce sont Damia, Lina Viala, Rita Georg, Dandy, Viviane Gosset, Carmen Torrès. Au total, le spectacle est fort beau.

Casino de Paris : *La féerie de Paris* ★ L'on ne veut point, ici, se poser en moraliste. Il faut cependant constater ceci : ce que le public applaudit le plus n'est pas le nu et ses mouvements plus ou moins osés. L'on voit, au Casino aussi, des corps de toute beauté, une figuration éclatante ; l'on voit et l'on entend avec le plus vif plaisir Mistinguett ; l'on goûte le timbre de voix de Reda Caire et bien d'autres mérites de l'actuelle revue. Mais observez l'accueil fait aux danses des Townsends. L'homme, en habit, est grand et robuste et la femme, en robe longue, a la souplesse d'une écharpe de soie. Il est parfois comme la hampe de ce drapeau qui ondule et frémit au vent du rythme. Ou bien, ils bondissent tous deux, lui léger dans sa force, elle aérienne. Le couple est d'une grâce admirable dans sa totale chasteté. Et la salle est conquise à fond. Elle l'est, aux Folies-Bergère, par « Terre de France » et ses angélus sonnés à toute volée.

Gaîté-Lyrique : *Les jolies Viennoises*, de J. Strauss ★ Signalons encore (sous presse) cette charmante opérette qui, bien chantée, vivement jouée, fait salle comble, avec un public bon enfant, aussi sympathique que l'excellente troupe.

QUELQUES LIVRES

PAR RENÉ DE LAROMIGUIÈRE

Quinze leçons de morpho-psychologie, par le Dr L. Corman ★ L'auteur, étudiant l'homme dans sa personnalité tout entière et dans ses liens et ses conflits avec le milieu, a élaboré une psychologie essentiellement vivante. En sept leçons, il décrit les variétés humaines les plus habituelles. Puis, il étudie : les alliages des types et les sources du talent et du génie ; la morpho-psychologie de l'enfant ; l'égalité des sexes. Enfin, il dégage de ces données un véritable guide pratique d'investigation morpho-psychologique et il conclut par trois leçons consacrées à l'orientation professionnelle.

Connais-toi ! conseillait Socrate. Apprends à connaître les hommes ! ajoute le Dr Corman, grâce à qui le fameux « Gnoti seauton » s'accompagne d'une méthode puissamment originale, dont il est facile de contrôler la valeur, en regardant autour de soi. (Librairies : Coiffard, à Nantes et Amédée Legrand, à Paris.)

Yémen et Saoudia, par le général Edouard Brémond ✶ Un urgent devoir pour nous, c'est d'apprendre à regarder bien au delà des limites d'un département. Franchement, combien sommes-nous à avoir une idée, même vague, de l'Arabie ? Le général Brémond, ancien chef de la mission militaire française en cette contrée, admirable connaisseur du monde arabe, n'a sans doute voulu faire œuvre que d'historien, en écrivant *Yémen et Saoudia.* Son ouvrage oblige cependant le lecteur à « réaliser » que tout se tient dans le monde, que tout est manœuvre, ruse, combat, par conséquent péril, sur la surface entière du globe. Non seulement l'Angleterre, l'Italie et la Russie sont présentes en Arabie, mais le Japon s'y tient fort attentif...

Dans sa conclusion, l'auteur écrit simplement : « L'histoire du Yémen ne devrait pas être indifférente aux Français. » En effet — et sans même évoquer le dieu-Pétrole — il faudrait au moins se souvenir de ce bataillon, pour une bonne part recruté au Yémen, qui se fit massacrer pour reprendre Douaumont et dont les survivants gardent encore la fierté d'avoir été cités à l'ordre de l'armée. (Ed. Charles Lavauzelle.)

Vivre, par le Dr Henri Arthus ✶ Ce livre, selon le sous-titre, est un «hymne à la vie». Mais c'est surtout un Art de vivre, qui peut se résumer en ces quelques mots : notre bonheur ne vient pas des événements extérieurs. Comment donc trouver le bonheur? D'abord en éduquant notre sensibilité ou, plus exactement, nos sens, car si la sensibilité, source de joies, est aussi une source de souffrances, il est très vrai que savoir utiliser nos cinq sens est sans doute le moyen le meilleur — et pourtant le plus négligé — de jouir de la vie (et dans n'importe quelle condition sociale). Mais cette jouissance ne serait pas le bonheur si nous omettions de cultiver une totale sincérité envers nous-même comme envers les autres et, enfin, la bonté qui, seule, donne un sens à la vie : « La Bonté-Force lutte contre le mal, cet accident stupide » qui lui, n'a aucun sens.

L'ouvrage du Dr Arthus, d'une inspiration et d'un accent très élevés, était opportun... (Ed. Oliven.)

L'enfance déficiente, par le Dr Henriette Hoffer ✶ Une préface de Mlle Angles, inspectrice générale honoraire des Ecoles maternelles, nous fait connaître la valeur du livre, de la façon la plus convaincante qui soit : en esquissant une biographie de l'auteur. Mlle Hoffer a été institutrice avant d'être médecin. Douée d'une grande puissance de travail, elle a acquis simultanément une vaste culture générale, et les connaissances les plus précises dans le domaine de la pédagogie, de la médecine, des langues et de la phonétique ; et un profond instinct maternel a fait, chez elle, converger tout son savoir sur l'Enfance. Après la préface, l'on trouve, comme l'on s'y attendait, un ouvrage de haut intérêt, où apparaît l'esprit le plus méthodique et le plus clair. Trois parties. Dans la première, Mlle Hoffer étudie toutes les formes de déficience ; dans la seconde, elle démontre que « l'éducation de l'enfant déficient doit être d'ordre médico-pédagogique » ; dans la troisième, elle énonce des principes d'éducation. En résumé, le Dr Hoffer a appliqué les forces de son esprit et de son cœur, qui sont grandes, à un problème angoissant, elle a proposé les solutions les plus sages : celles qui s'appuient sur une longue expérience. Elle a, une fois de plus, écrit un livre excellent. (Ed. J. Vautrain.)

Air et manières de Paris, textes groupés et annotés avec un avant-propos par P. Bessand-Massenet ★ D'aucuns sont trop tentés de « solenniser l'Histoire. Elle se dérobe dès qu'on prétend lui passer une défroque, lui fixer des attitudes. » Si au contraire l'on observe « ces mille petits signes, ces détails furtifs, ces gestes quotidiens, dont se compose notre existence... sous ce jour-là, et par contraste, les circonstances historiques prennent une intensité prodigieuse. » Rien de plus vrai ! M. P. Bessand-Massenet a composé son livre en s'inspirant de cette vérité-là. Il l'a exposée dans un avant-propos substantiel et d'une langue fort élégante, puis il l'a démontrée par quelque soixante tableautins où des écrivains très divers, de Sébastien Mercier, Chateaubriand et Victor Hugo jusqu'à Courteline, Anatole France et Jean Moréas, ont inscrit l'air et les manières de Paris, saisis par eux sur le vif entre 1781, temps de la douceur de vivre et 1900, autre temps heureux.

Chez ces écrivains et bien d'autres (tels que Balzac, Flaubert, Musset, Alphonse Daudet, Louis Veuillot, les Goncourt, Zola, etc...) M. Bessand-Massenet a choisi les morceaux les plus propres à faire comprendre ce qu'il y a de permanent dans Paris à travers guerres et révolutions : « sa personne... sa nature humaine » qui ne sauraient apparaître que dans sa vie quotidienne, faite de besognes, de soucis privés et de plaisirs.

Seize hors-texte en phototypie, choisis avec autant de sûr discernement que les textes, aident à constituer une image exacte du Paris d'autrefois et de naguère, une image, au total, profondément émouvante. Louis Veuillot lui-même, le grand atrabilaire, a beau nous faire entendre ses vitupérations ! Elles ne font qu'augmenter notre tendresse à l'égard de Paris, que fortifier notre sentiment de fraternité à l'égard des Parisiens disparus et de ceux, bien vivants, que menace une fois de plus la farouche « grande Histoire ». (Ed. Grasset.)

Un nouveau prix littéraire ★ « L'Amitié par le Livre », fondée en 1933 pour venir en aide aux écrivains et aux artistes victimes de l'adversité, lance un prix annuel de 10.000 francs destiné à un roman inédit qui sera publié par la Société. Renseignements à « l'Amitié par le Livre », 47, rue Brancion, Paris (15e).

La divine Comédie ✶ L'Union Latine d'Editions (responsable par ailleurs de l'intelligent journal *Micromégas*) fait paraître une luxueuse *Divine Comédie*, ornée de 200 illustrations, très belles, d'Edy-Legrand.

LE DIRECTEUR-GÉRANT : Dr FRANÇOIS DEBAT

GRAV. ET IMP. E. DESFOSSÉS-NÉOGRAVURE, PARIS



arrête en deux jours

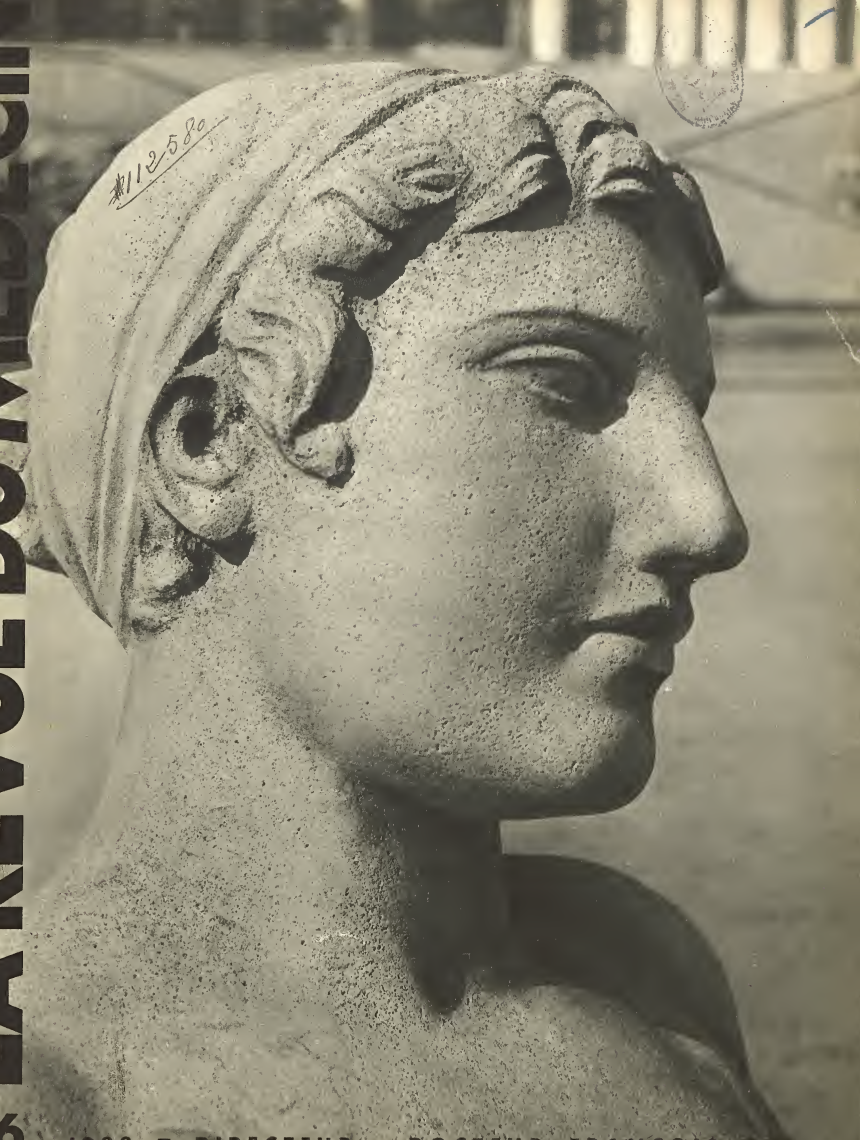
les diarrhées aiguës

quelles qu'en soient les causes, même chez

les tuberculeux



LA REVUE DU MEDECIN



N°6 1938 ■ DIRECTEUR : DOCTEUR FRANÇOIS DE[illegible]AT


Elixir
complexe de



A gauche, les Cinq Croix de Ploubezre (Côtes-du-Nord). A droite, le Lavement des pieds, à Guimiliau (Finistère). "Un mémorial permanent rappelle aux vivants ce qui se passa en Palestine il y a plusieurs siècles, voire des dizaines de siècles... La profusion de ces œuvres rustiques sur tout le territoire d'une province, c'est la vraie décentralisation de l'âme".

PHOTOS JEAN ROUBIER

SOMMAIRE N°6 1938

LA REVUE DU MÉDECIN

REVUE RÉSERVÉE AU CORPS MÉDICAL

DIRECTEUR : D[R] FRANÇOIS DEBAT

RÉDACTION ADMINISTRATION : 60, RUE DE MONCEAU

ÉDITION D'ART ET MÉDECINE



CALVAIRES BRETONS

PAR ANDRÉ THÉRIVE

Près de Penmarch (Finistère) la chapelle Notre-Dame. — Les trois personnages de la double page appartiennent à un calvaire de Saint-Thégonnec (Finistère). Ceux de droite, de haut en bas, animent des calvaires de Plougastel et de Guimiliau (toujours dans le Finistère).

PHOTOS JEAN ROUBIER

Dire qu'il y a des peuples qui, par crainte de l'idolâtrie, ont renoncé à sculpter des figures à trois dimensions ! Depuis les blocs étranges de l'île de Pâques jusqu'aux bonshommes de craie que les soldats de 1915 façonnaient dans les tranchées champenoises, il faut croire que l'art du sculpteur est vraiment une des vocations de l'homme. En Bretagne, le primitivisme a duré au moins jusqu'au XVIIIe siècle, et je ne jure pas qu'il ait disparu, témoin cet ermite en robe brune qui, il y a vingt ans, donnait des visages naïfs et barbares aux rochers sur une plage des Côtes-du-Nord ! Je connais un hameau, même pas : un écart, près de Camaret où se dresse un crucifix de granit, dont le corps et la croix sont confondus : il n'a pas cent ans d'âge et en comparaison de qui le tailla, les nègres du Bénin étaient des espèces de prix-de-Rome. Pourtant rien n'est plus émouvant que ce Dieu à peine dégagé de son propre pilier, dont la tête est aussi grosse que le torse, et qui tend vers la route, bouillante d'autocars, son imploration et sa protection tout ensemble.

C'est à de tels exemples qu'on devine les destinées d'un art vraiment populaire. On aurait voulu assister à ses origines, capter les premières gouttes qui tombèrent de la source, surprendre le premier homme qui voulut matérialiser sa foi, avec un ciseau, un caillou ou un tronc d'arbre. Mais il n'est pas impossible de l'évoquer encore, marin, laboureur ou pâtre. Il savait ce que la Croix représentait pour sa race ; mais ce symbole un peu abstrait ne le satisfaisait pas. Il voulut y ajouter une figure charnelle. Il n'avait pas, bien sûr, appris à regarder les proportions d'un corps, ni les jeux des muscles. Il avait perçu cependant la ressemblance de certains rochers, de certains menhirs avec des personnages. Il voulut simplement accentuer l'aspect humain de l'objet brut qu'il tenait, comme d'autres ont fait des vierges

déhanchées avec des ivoires courbes et des diablotins tordus avec des racines de mandragores. Et ainsi, il sut appliquer un des principes de l'art, qui est de marier la forme à la matière.

Puis une tradition s'établit.

Ceux des hommes qui allaient à la ville rapportaient le souvenir des cathédrales, des pierres ouvragées, des vraies statues, des vitraux, et on se remettait à les copier de souvenir. Le recteur du pays, le prédicateur missionnaire engageaient fort les fidèles à garder sous les yeux la représentation de l'histoire sacrée. Révérence parler, certains calvaires servirent d'aide-mémoire et de livres d'images, exactement comme les affiches murales dans les écoles. Ils peuvent encore avoir cette utilité. J'ai entendu des touristes autour du calvaire de Pleyben, déchiffrer tous les pans de l'édifice (car c'est un édifice, grand comme une chapelle); les scènes de la Passion ou de l'apostolat du Christ ressortaient de leur mémoire frivole, comme de force! L'humble artiste continuait, avec son album de pierre, à enseigner les gentils.

Je semble ne parler ici que de la sculpture, alors que les calvaires relèvent aussi de l'architecture la plus raffinée. On peut les comparer tantôt à un buisson de cierges, dont les flammes sont les figures saintes assemblées autour du Dieu-Homme, tantôt à ces arbres géométriques, le peuplier noir, le sorbier ou l'érable champêtre, qui étagent leurs rameaux vers le ciel. Certains sont des buissons, car leurs personnages grouillent autour d'un socle en façon de cénotaphe, d'où sortent, telles des hampes folles, quelques colonnettes anthropomorphes, qu'on dirait que le vent a courbées ou déjetées, les ramenant ainsi à leur semblance végétale. Un extrême raffinement et une rude négligence de la composition arrivent à se rejoindre : l'élégance naît du génie ou du hasard. On voit que ces monuments sont nés d'une terre où l'animisme régnait naturellement : les pierres et les plantes ne demandaient qu'à se transformer en figures, et inversement les constructions de l'homme aspirent à redevenir pareilles à ce que la géologie a formé autour d'elle. C'est cette communion qui fait la beauté unique d'un pays.

Le calvaire breton est enfin, au moins, sous sa forme majeure, une espèce de reposoir : une niche pour s'abriter de la pluie, des rebords pour s'asseoir, voilà ce qu'il offre aux pèlerins, sans parler de la méditation qu'il leur propose. Une succursale de la maison de Dieu, un bastion avancé de sa citadelle, oui, mais aussi un de ces perchoirs où les mouettes et les passereaux viennent fraterniser avec les Saintes-Femmes ou avec le Mauvais-Larron. Il est bon que les moments d'oisiveté du villageois se passent en compagnie des idées métaphysiques et du souvenir du plus grand drame qui ait été joué sur terre. Le temps est ainsi aboli ; un mémorial permanent rappelle aux vivants ce qui se passa en Palestine il y a plusieurs siècles, voire des dizaines de siècles. Le croyant n'avait pas cette horrible sensation de l'écoulement historique qui entraîne les choses et les idées. C'est en quoi les Calvaires traduisent bien l'âme du moyen âge, tandis que nos meilleurs tableaux de piété, inclinés les uns vers le réalisme, les autres vers une légende stylisée, dématérialisée, marquent, bon gré, mal gré, la distance entre le monde moderne et le Christ. Et si le temps est vaincu, comme il est beau que l'espace le soit aussi ! La profusion de ces œuvres rustiques sur tout le territoire d'une province, c'est la vraie décentralisation de l'âme. Pas besoin d'aller jusqu'à des basiliques somptueuses, ou même de retourner à la paroisse, voici, au coin d'un chemin creux, devant une haie, le candélabre de pierre où brûle la foi du passant. La tragédie chrétienne est partout présente ; elle pousse du sol comme les chênes et les genêts. La Bretagne fidèle et mélancolique, vrai pays de l'individualisme, enseigne par ses calvaires que la communion des esprits ne se fait point par des masses unanimes, mais par des prières solitaires.



En grand, le calvaire de Guéhenno (Morbihan), l'un des plus beaux de la Bretagne. Les fragments de gauche et de droite, en haut, se voient à Pleyben (Finistère). Au-dessous, en bandeau, deux détails du calvaire de Guimiliau et un de Tronoen.





COULEURS D'ANGLETERRE
COULEURS DE RÊVE ET DE MAGIE

P A R   R A Y M O N D   E S C H O L I E R

Cette sage Angleterre qui, à travers les âges et les révolutions, sut préserver des atteintes de Caliban ses richesses, ses merveilles d'art, elle fait toujours un peu songer au rayonnant royaume de Prospero que garde la tempête. N'était la brume qui l'enveloppe, on pourrait l'appeler l'Ile aux trésors, tant son mystère recèle de merveilles, ignorées de la plupart des Français.

Qui, parmi nous, connaît cette admirable cathédrale de Norwich, chef-d'œuvre de l'architecture normande, dont l'incendie vient de dévorer la voûte sublime? Combien rares ceux de nos compatriotes qui ont pu aller voir chez eux Ladbrooke et Old Crome, ces maîtres de l'école de Norwich qui inspirèrent à Chateaubriand sa *Lettre sur l'art du dessin dans les paysages*, charte du paysage français du XIXe siècle, où se trouvent ces lignes prophétiques : « Le paysagiste apprendra l'influence des divers horizons sur la couleur des tableaux ». Et même combien restreint le nombre des Français qui ont découvert Hogarth et Reynolds, Gainsborough et Romney, Raeburn et Lawrence, Constable et Turner dans cette National Gallery dont, jusqu'à ce jour, il fallait bien entreprendre le pèlerinage si l'on voulait connaître la peinture anglaise.

Mais voici qu'aujourd'hui, dans un grand geste d'amitié, l'Angleterre, si jalouse jusqu'ici de ses trésors d'art, ouvre ses collections, ses musées et nous envoie ces belles ambassadrices, Mrs. Lloyd, Georgiana comtesse Spencer, Margaret Gainsborough, Mrs. Hallet, la Princesse Lieven... Et avec ces Clarisses, ces Pamélas, quelle charmante nursery, quels jolis enfants roses et blonds, parfois d'un brun qui tire sur l'auburn, sans cesse enveloppés de blancheurs (les peintres britanniques ont toujours fait une grande dépense de blanc).

Ici, tout est grâce et distinction, aristocratie naturelle d'une race baignée de poésie ; dessin en guirlande et en arabesque, peinture fluide et vive, pétrie de rayons de lune ou de soleil couchant, qui doit tant à Van Dyck et à Watteau, expression rêveuse et toujours un peu hors du monde, due peut-être à la lecture des lakistes et qui présage Keats et Shelley.

Quel contraste avec l'ancêtre, William Hogarth, prédicant cynique du *Mariage à la mode* et de la *Vie d'une courtisane*. Peintre de mœurs, et des mœurs les plus libres, voire les moins délicates, Hogarth est aussi par bonheur, un magnifique portraitiste.

Initiateur de la peinture anglaise, ce génie brutal a donné le jour également à la splendide école du portrait britannique. Les artistes qui le suivent auront sans doute un autre souci de l'élégance la plus raffinée, mais nul n'atteindra à cette forte vérité, à cette bonhomie populaire avec quoi Hogarth a peint les têtes de ses six domestiques, pas plus qu'à cette éblouissante *Marchande de crevelles*, sorte de petite fée des brumes, sentant la

A gauche, par Constable, la plage à Brighton et, au-dessous, la rivière Avon à Salisbury dont on aperçoit la Cathédrale derrière un peuplier. "On sait tout ce que Delacroix et avec lui l'école de Fontainebleau durent au paysage anglais et surtout à Constable". En double page, la grande jetée de Calais, par Turner, à qui Pissarro et Claude Monet ont demandé le secret du prisme.

P H O T O S   B U L L O Z



En page gauche, par Romney, le portrait du jeune William Pitt. En double page, par "l'enchanteur" Thomas Gainsborough, les filles de l'artiste. Ci-dessous, par Raeburn, portrait d'une femme inconnue. (Cette toile ne figure pas à l'Exposition actuelle où le grand peintre écossais, qui fit plus de six cents portraits, n'est qu'insuffisamment représenté). PH. VIZZAVONA

PHOTO BULLOZ



PH. VIZZAVONA

marée, rose et verte, couleur d'aube et de vague, riant de toutes ses dents sous sa coiffe et son chapeau, sommé d'un large panier de revendeuse.

Avec Reynolds, la peinture anglaise décidément vouée au portrait, devient un art de gentlemen. Certes, cet homme du monde n'a rien d'un « amateur d'âmes ». Portraitiste, il ne cherche pas, selon le mot d'Eugène Delacroix, à exprimer « avec les traits qui forment la physionomie... une âme qui les échauffe et qui y respire ». Ce qui le préoccupe, c'est la grâce des attitudes, la souplesse des lignes, l'éclat de la matière. Plus encore qu'à Venise, à Corrège et à Titien, Reynolds est redevable à William Gandy, fils de James Gandy, élève de Van Dyck, lequel lui enseigna ce précepte : « La peinture doit avoir une riche texture, comme si les couleurs étaient composées d'une pâte crémeuse... »

Sous la direction de Gandy, bien avant de voguer vers l'Italie, Reynolds a fait des études de verdure et de ciels, il a appris à placer telle figure dans le décor sentimental qui lui convient, il est parvenu à exprimer par une gamme de nuances finement modulées une atmosphère de mélancolie ou de joie.

Son chef-d'œuvre, *Nelly O'Brien*, est demeuré à la collection Wallace ; mais, grâce à sir Kenneth Clark, l'érudit et actif directeur de la National Gallery, les Français peuvent prendre conscience aujourd'hui au Louvre, du génie séduisant de sir



Le petit lever de la comtesse, par Hogarth, peintre puissant. Ses tableaux, disait H. Walpole, "sont les témoignages les plus fidèles qu'on aura dans cent ans sur notre manière de vivre".

PHOTOS BULLOZ

Josuah Reynolds, étincelant chroniqueur de l'aristocratie anglaise.

Voici l'enfance britannique et sa fraîcheur de rose entr'ouverte : la délicieuse *Frances Crewe*, avec sa robe blanche et sa cape noire au grand capuchon, bouton fragile qui ne devait pas s'épanouir, et son frère *Masler Crewe*, petit Henri VIII débonnaire et gaillard qu'encadrent deux jeunes épagneuls.

Cette charmante fillette qu'embrasse sa maman, la comtesse Spencer, deviendra duchesse de Devonshire et sera l'une des plus célèbres beautés de l'époque et l'un des modèles préférés de Reynolds. Pas autant cependant que cette jolie rêveuse aux cheveux poudrés, aux mains inachevées, d'une élégance qui évoque Watteau, *Killy Fisher*, dame de volupté d'origine allemande, elle aussi fameuse pour sa beauté... et son esprit. C'est pour elle et pour Nelly O'Brien que Reynolds voulait que ses couleurs imitassent « la perle et la pêche mûre ».

Quant à *Mrs. Lloyd*, fidèle épouse qui grave le nom de son mari sur un tronc d'arbre, on est un peu surpris de la trouver pieds nus dans des cothurnes antiques.





En double page, Robert Andrews et sa femme, par Gainsborough, et, ci-dessus, Francis Dukinfield Astley avec ses chiens de chasse, par Marshall : personnages et scènes bien anglais.

Pour les portraits d'hommes, brossés par Reynolds, il n'en est sans doute pas de plus beau que la rude effigie de *Lord Heathfield*, géant britannique, rouge et reluisant, tenant dans sa forte poigne la clef de Gibraltar, la clef de la Méditerranée.

Moins voisin de la perfection, plus improvisateur, mais souvent plein de génie, élève du graveur français Gravelot, mais plus impressionné encore par La Tour et Watteau, tout ensemble paysagiste et portraitiste, Thomas Gainsborough est un enchanteur : « Je fais, disait-il, des portraits pour vivre, des paysages parce que je les aime et de la musique parce que je ne peux m'en empêcher ».

En réalité, tel plus tard notre Delacroix, sa peinture est souvent mélodieuse comme une belle musique. Ne lui doit-on pas le *Blue Boy*, la *Promenade matinale*, les *Filles de l'artiste* et surtout cette merveille, *Margaret Gainsborough*, vêtue d'une robe noire sur un fond gris?

Romney, qui vécut pour Lady Hamilton et qui en mourut, Romney sans Emma Lyon n'est plus Romney. Seul, le représente vraiment ici le portrait du jeune *William Pitt*, le futur ennemi de Napoléon.

Raeburn l'Ecossais, il faut aller l'admirer à Edimbourg ; mais le style fracassant, toujours splendide, de Thomas Lawrence, triomphe avec le portrait de la *Reine Charlotte* et la nerveuse étude de la Princesse Lieven. Ce *snob*, ce *fashionable* de Lawrence força l'admiration du jeune Delacroix : « On n'a jamais peint les yeux des femmes surtout, comme Lawrence, et ces bouches ouvertes d'un charme parfait. Il est inimitable. »

On sait tout ce que Delacroix et avec lui l'école de Fontainebleau, durent encore au paysage anglais et surtout à Constable. Voici

Encore par W. Hogarth, peintre de mœurs et portraitiste, la Marchande de crevettes. "Ce génie brutal a donné le jour à la splendide école du portrait britannique".

revenue cette *Charrette à foin* qui, au Salon de 1824, révolutionna la jeune peinture française et força Delacroix à reprendre le *Massacre de Scio*, « le vert de la prairie n'étant pas traduit par un ton monotone, mais par des juxtapositions de touches, de superpositions de verts sur verts qui, se fondant dans l'œil, donnaient l'impression d'une grande fraîcheur... »

Grande leçon, que recueilleront aussi de Bonington nos peintres romantiques, jusqu'au jour où Pissarro et Claude Monet viendront à leur tour demander à Turner, magicien de la lumière, le secret du prisme et découvriront, dans les brumes de la Tamise, hantées par Ariel, le philtre éblouissant de l'impressionnisme.

PHOTO BULLOZ




LE PANCRINOL
lié et mis au point dans
re laboratoire de recher-
ches organothérapiques, est
fabriqué sous le contrôle scien-
tifique le plus rigoureux.

LA COMPOSITION DU PANCRINOL EST STRICTEMENT CONFORME AUX EXIGENCES DES CONNAISSANCES SCIENTIFIQUES ACTUELLES

L'école américaine (Whipple et ses collaborateurs) a publié, voici plus de dix ans, les premiers travaux sur la régénération sanguine par l'***extrait hépatique.***

On s'est ensuite demandé si d'autres viscères que le foie, viscères présentant avec ce dernier des analogies embryonnaires ou histologiques, ne partageaient pas également la propriété d'*exciter l'hématopoïèse.*

Et l'on a constaté que ***le rein, la surrénale, la rate*** ont, comme le ***foie,*** le pouvoir d'*assurer la formation de l'hémoglobine et des globules rouges,* et que, d'autre part, ils ***sollicitent en même temps les centres les plus importants de résistance et de réparation.***

Aussi le Pancrinol contient-il	***foie total***	***60 %***
	rate	***20 %***
	rein et capsule surrénale	***20 %***

LE FOIE

multiplie les hématies, augmente le taux de l'hémoglobine ; il stimule de plus la fonction hépatique.

LA RATE

dont la propriété anti-infectieuse est aussi marquée que celle du foie, agit sur le volume et la composition du sang, sur le métabolisme du calcium et sur l'assimilation (reprise du poids).

LE REIN

dont la fonction antitoxique a été mise en évidence est un agent de l'hématopoïèse qui, par synergie, augmente l'action du foie.

LA SURRÉNALE

diminue le temps de saignement et de coagulation, augmente la résistance à l'infection et, agissant contre l'asthénie, relève le métabolisme.

Un avantage frappant du Pancrinol est d'éviter l'accoutumance, échec fréquent des traitements prolongés avec un seul extrait d'organe.

LA CLINIQUE A PRÉCISÉ LES INDICATIONS DU PANCRINOL

dans les anémies graves

... nous prescrivons un régime reconstituant avec prise quotidienne d'extrait hépato-réno-splénique. *(A. Mouchet, L. Babonneix, A. Miget; Soc. Pédiat., 1931.)*

dans les anémies post-infectieuses

... nous avons adjoint l'action d'extrait hépato-réno-splénique en raison de l'anémie sérieuse. *(Laignel-Lavastine, Lévy-Bruhl, Miget; Soc. Méd. Hôp., 1930.)*

dans les anémies post-hémorragiques

on néglige souvent de se souvenir que Whipple avait institué sa méthode à propos d'anémies post-hémorragiques. *(S. Dejust-Defiol; Progr. Méd., 1930.)*

comme traitement adjuvant des anémies de la tuberculose

le **Pancrinol** présente les caractéristiques suivantes : innocuité absolue même à doses élevées. Tolérance quel que soit le degré de l'affection. Augmentation du nombre des hématies. Augmentation du taux de l'hémoglobine. Amélioration des manifestations ganglionnaires fermées ou ouvertes.

(J. Levèque ; Thèse de Doct. en Méd., Paris, 1931.)

dans les anémies infantiles graves

... enfin le **Pancrinol** et **l'Hépacrine.** Ces deux derniers médicaments nous ont paru avoir une action tout à fait remarquable et nous n'hésitons pas à leur attribuer une part importante dans la guérison.

(H. Audeoud; Arch. Mal. enfants, 1935.)

dans les anémies du paludisme

le **Pancrinol** est certainement un des traitements les plus puissants qu'on puisse opposer aux anémies consécutives aux affections coloniales.

(Mury; Ann. Méd. et Pharm. Colon., 1931.)

au cours des convalescences

Sous l'influence du **Pancrinol,** l'anorexie cède avec facilité, le poids augmente rapidement, le taux de l'hémoglobine monte de 10 à 20 % en 20 jours. Dans la majorité des cas, la convalescence semble abrégée.

(P. Chavant; Thèse de Doct. en Méd., Montpellier, 1932.)

dans la préparation des malades à l'intervention chirurgicale

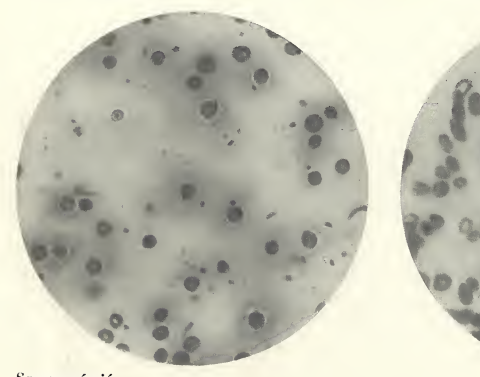
ces extraits sont efficaces, surtout ceux qui associent à l'extrait de foie, ceux de la rate, du rein, de la surrénale. *(L. Sauvé; Congrès de Chirurgie, 1930.)*

LES TRIBUTAIRES DU PANCRINOL

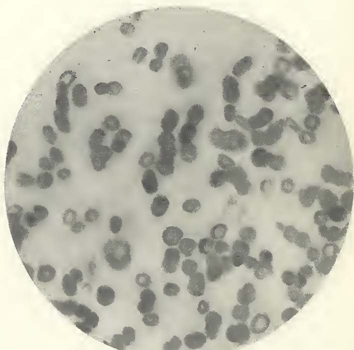
Tous les anémiques
Tous les convalescents
Les asthéniques et les déprimés
Les tuberculeux
Les accouchées
Les opérés
Les intellectuels surmenés
Les sportifs

LE PANCRINOL

accroît le nombre des globules rouges



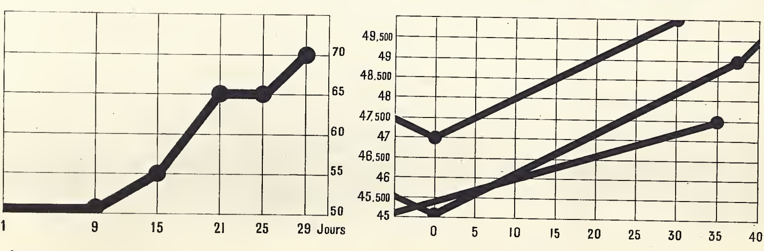
Sang anémié.



Le même, régénéré après une cure de 45 jours au Pancrinol.

augmente le taux de l'hémoglobine

provoque une reprise de poids



Élévation du taux de l'hémoglobine.

Augmentation du poids.



En haut, le Colonel St-Léger, par Reynolds avec qui "la peinture anglaise devient un art de gentleman... Ce qui le préoccupe, c'est la grâce des attitudes, la souplesse des lignes, l'éclat de la matière". Il exerça une grande influence. Du même, Miss Crewe.

P H O T O S   V I Z Z A V O N A

LES JARDINS EXOTIQUES
DE MONACO

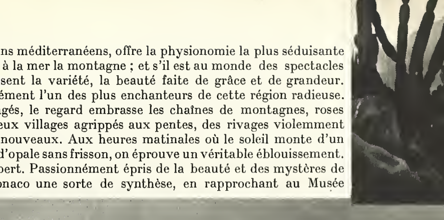
PAR F. ROUSSEL-DESPIERRES
PHOTOS SCHALL



La Côte d'Azur française, entre les provinces de nos bassins méditerranéens, offre la physionomie la plus séduisante sans doute. Sous un ciel du plus tendre azur, elle rejoint à la mer la montagne ; et s'il est au monde des spectacles qui peut-être l'égalent, il n'en est point qui en surpassent la variété, la beauté faite de grâce et de grandeur.

Le site des jardins exotiques de Monaco est assurément l'un des plus enchanteurs de cette région radieuse. Des plates-formes, des points de vue habilement ménagés, le regard embrasse les chaînes de montagnes, roses ou bleues, qui dominent la Riviera italienne, de joyeux villages agrippés aux pentes, des rivages violemment découpés, dont de cap en cap surgissent des horizons nouveaux. Aux heures matinales où le soleil monte d'un Océan de rubis, au crépuscule où il décline vers une mer d'opale sans frisson, on éprouve un véritable éblouissement.

Le jardin exotique est une création du Prince Albert. Passionnément épris de la beauté et des mystères de la vie, ce Prince, philosophe et savant, en a tenté à Monaco une sorte de synthèse, en rapprochant au Musée



Océanographique, un jardin d'acclimatation botanique, un musée d'anthropologie préhistorique.

Si l'Océan révèle quelques secrets de l'origine de la vie, c'est un des phénomènes les plus instructifs de son évolution terrestre que l'accommodation des végétaux à un sol, à un ciel, à un climat, où ils n'avaient point apparu, et où il ne semble pas qu'ils puissent s'intégrer, si l'on peut dire, à une terre ennemie. Transporter sous nos parallèles et nos méridiens les témoins vivants de la nature tropicale, c'est ce qu'a, dans ces jardins, audacieusement tenté le Prince Albert. Pour exécuter son plan, il fallait un ingénieur habile et hardi ; il fallait aussi un poète ; les deux hommes se sont réunis en la personne de M. Louis Natari, ingénieur de son état, et auteur d'une très belle épopée monégasque.

Ces jardins n'ont point l'ordonnance classique des jardins de Le Nôtre. Ils doivent donner, ils donnent l'impression d'une flore naturelle, jaillie des fentes de la pierre, accrochée par miracle aux murailles du roc, qui surplombent à pic la route de Nice et la voie ferrée. On y chemine par des lacets étroits, saisissant à chaque tournant un nouvel aspect du paysage.

A nommer tous ces immigrants du Nouveau-Monde, on écrirait un long catalogue de genres, d'espèces, de variétés. Ce sont les sensations qu'il faudrait traduire de cette nature greffée, si l'on peut dire, sur notre nature étonnée, et qui n'en a point la tendresse féconde, nourricière, maternelle. Non, ces immigrants s'installent chez nous non point en amis, mais farouches, menaçants, magnifiques d'une magnifique horreur. Sous le soleil des tropiques, parmi les roches calcinées, les sables brûlants, la végétation, puisant on ne sait d'où l'eau qui la nourrira, se dérobe à la loi de nos vieux continents, où l'animal se nourrit de la plante, et selon un rythme d'échange providentiel, la nourrit à son tour de ses dépouilles. L'organisation végétale des tropiques est une organisation défensive contre l'animal affamé ou altéré. Toutes les parties visibles de la plante ont la dureté métallique d'armures, hérissées de dards perçants, terribles. On dirait ces plantes vivantes non pas seulement d'une vie de sensibilité, mais d'une vie volontaire. Ces multitudes hostiles sont-elles, par la vertu de la sélection naturelle, les survivantes privilégiées d'espèces par hasard armées ? ou bien, guidées par un instinct finaliste, ou mieux encore, par une volonté consciente, sont-elles devenues ces légions guerrières, les unes dressant vers le ciel des lances hardies à des hauteurs prodigieuses, les autres projetant en tous sens leurs larges bras bardés de fer aigu, d'autres cheminant à travers les pierres, déroulées comme de longs serpents, d'autres ramassées en boules, pareilles à d'énormes oursins, aux piquants inflexibles ?

Par je ne sais quelle étrange sympathie, ce cercle effrayant nous attire. Mais la nature est innombrable. Il y a ici de la joie pour les yeux : d'admirables grappes de fleurs aux tons chauds, orangés, rouges, jaunes, pourpres, violets ; des bouquets de courts pétales géométriques, qui semblent de marbre rose, taillés, gravés, d'une incroyable finesse ; ici, d'une grâce infinie, une liane légère, suspendue au surplomb d'un roc, avidement jette pour s'y désaltérer, dans un bassin d'eau pure, ses rameaux fins et fleuris de rose.

Cette végétation exotique, si lointaine en ce paysage d'Europe, en s'acclimatant se modifiera-t-elle? Acquerra-t-elle d'autres caractères? Des espèces nouvelles apparaîtront-elles? C'est le secret du temps. Peut-être (car c'est une loi de la nature) en se groupant défendront-elles mieux et leur existence et leurs caractères. (Dans la nature aussi le *Væ soli* est une vérité.) Dès à présent, on sait qu'elles se perpétuent par semence, — sans intervention — par bouture aussi. On a créé des hybrides. Mais leur reproduction n'est pas encore une espérance.

La curiosité savante de nos directeurs et ouvriers des jardins ne se lasse jamais. A l'esthétique de la nature, s'allie ainsi l'esthétique créatrice de la science, et la vérité, de progrès en progrès, s'énonce et s'affermit.

Comme l'écrit notre éminent collaborateur Roussel-Despierres, "ce sont les sensations qu'il faudrait traduire de cette nature greffée, si l'on peut dire, sur notre nature étonnée".

L'ARMÉE FRANÇAISE AU MAROC

L'Atlas aux confins du Sahara. C'est le Sud-Marocain, théâtre d'une tragédie de la soif, aucune pluie n'y étant tombée depuis quatre ans. Le principal souci de l'Officier, dans ses rapports avec l'Indigène, c'est l'eau. Mais la tenue des troupes, la garde du drapeau, l'immensité du ciel lui font un fier bonheur.

PAR PIERRE DOMINIQUE

Les Français qui ne sont pas habitués à se rendre justice à eux-mêmes, ont depuis 1830, bâti le second Empire du Monde. Ils s'en étonnent parfois, et volontiers mettent ce chef-d'œuvre — car c'en est un — au compte de la fortune. Or, la fortune y a été pour assez peu de chose. L'Empire n'est pas l'ouvrage du hasard. C'est une création du Français — qui a, quoi qu'on dise, le génie de la colonisation — et tout particulièrement de l'officier et du soldat français.

PHOTOS RENÉ ZUBER

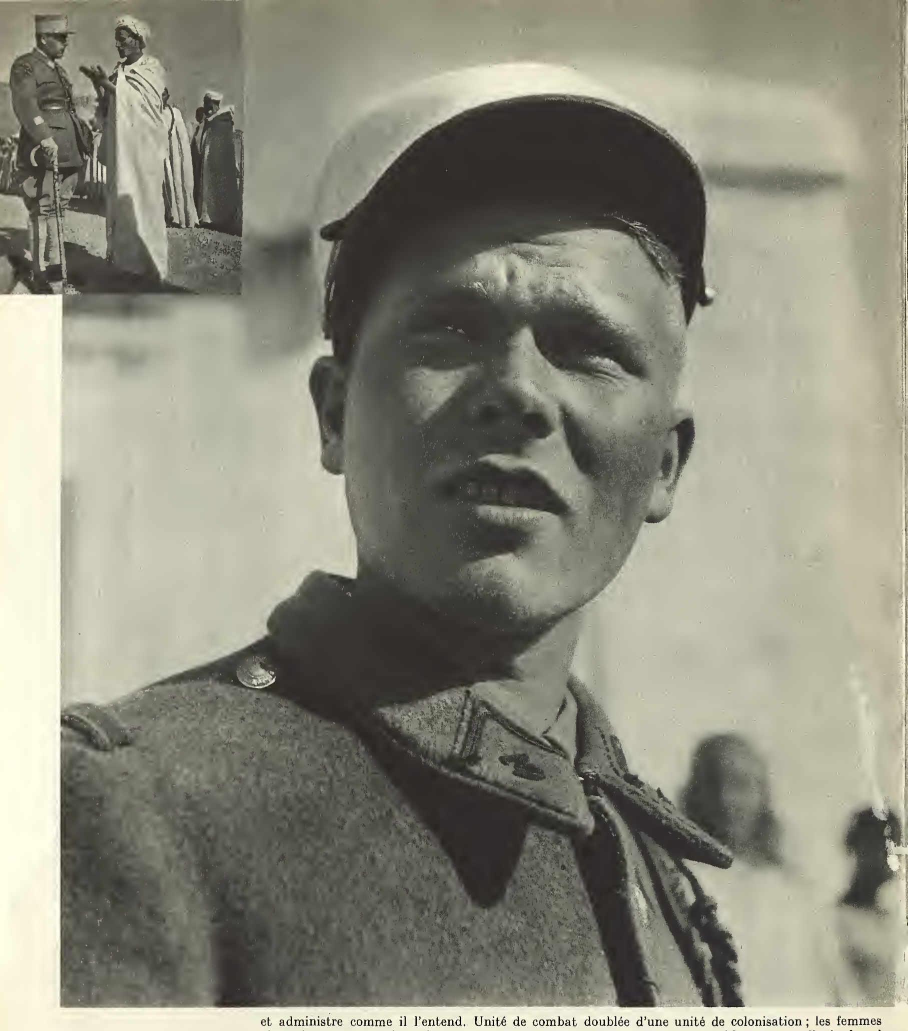
En Afrique du Nord notamment, les Français se sont admirablement adaptés au pays. Ils ont conquis certes, mais surtout ils ont administré, rapproché d'eux les indigènes — Arabes et Berbères — et cela grâce aux Bureaux indigènes d'abord, aux goums ensuite.

L'officier du Bureau indigène est le plus souvent un homme d'aventure, un amoureux du bled. Bien rare qu'il soit marié. Il parle la langue du pays et placé en un point délicat — et parfois dangereux — de l'Empire, il est maire, juge, ingénieur, architecte, percepteur, chef de police, si bien que, de A à Z, il en arrive à constituer autour de lui un véritable Etat. Il construit, arbitre, administre et parfois nourrit, car lorsque la famine menace et que trop de misérables se rassemblent à sa porte, il fait une distribution gratuite d'orge, comme un simple empereur romain.

Quant aux goums, ce sont des groupes d'environ cent cinquante soldats indigènes irréguliers avec femmes, enfants, animaux, en somme, une espèce de petite tribu guerrière, que son commandant recrute







En haut, l'un de nos meilleurs officiers des affaires indigènes, le Commandant Ayart, surnommé Ayart-le-Berbère. En grand, un jeune légionnaire du 3e régiment étranger. A droite, un spahi marocain avec son cheval. Une dune de sable et de pierraille. Tels sont les hommes et le pays du Sud.

et administre comme il l'entend. Unité de combat doublée d'une unité de colonisation ; les femmes aident leur mari dans les mille travaux de la paix et se précipitent pour armer l'homme ou seller le cheval dès que l'alerte a lieu, si bien qu'en dix minutes, tout le goum est sur le pied de guerre.

Ce sont là de ces méthodes que les Romains avaient, et qui déjà permirent non seulement de conquérir un vaste Empire, mais d'assimiler assez rapidement les peuples étrangers. Je voudrais que ceux qui

dénaturent notre action, quels qu'ils soient, Français ou non, allassent en Afrique du Nord et vécussent quelque temps la vie de l'officier des Bureaux indigènes ou celle du commandant de goum, dans la sévérité du bled, aux approches du désert. Ils ne seraient pas longtemps sans observer l'action d'une intelligence pénétrante, d'une psychologie toujours en éveil, d'une amitié profonde, sans admirer surtout ses merveilleux effets. Car le Français ne creuse pas de fossé entre l'indigène et lui, et l'indigène, surtout lorsqu'il s'agit de peuples aussi évolués que ceux de l'Afrique du Nord, qui à chaque instant découvrent autour d'eux les signes d'anciennes civilisations locales singulièrement puissantes, est reconnaissant au Français de lui tendre la main sans l'humilier.



ANDRÉ
ROUSSEAUX

PAR OCTAVE BÉLIARD

PHOTOS JEAN ROUBIER

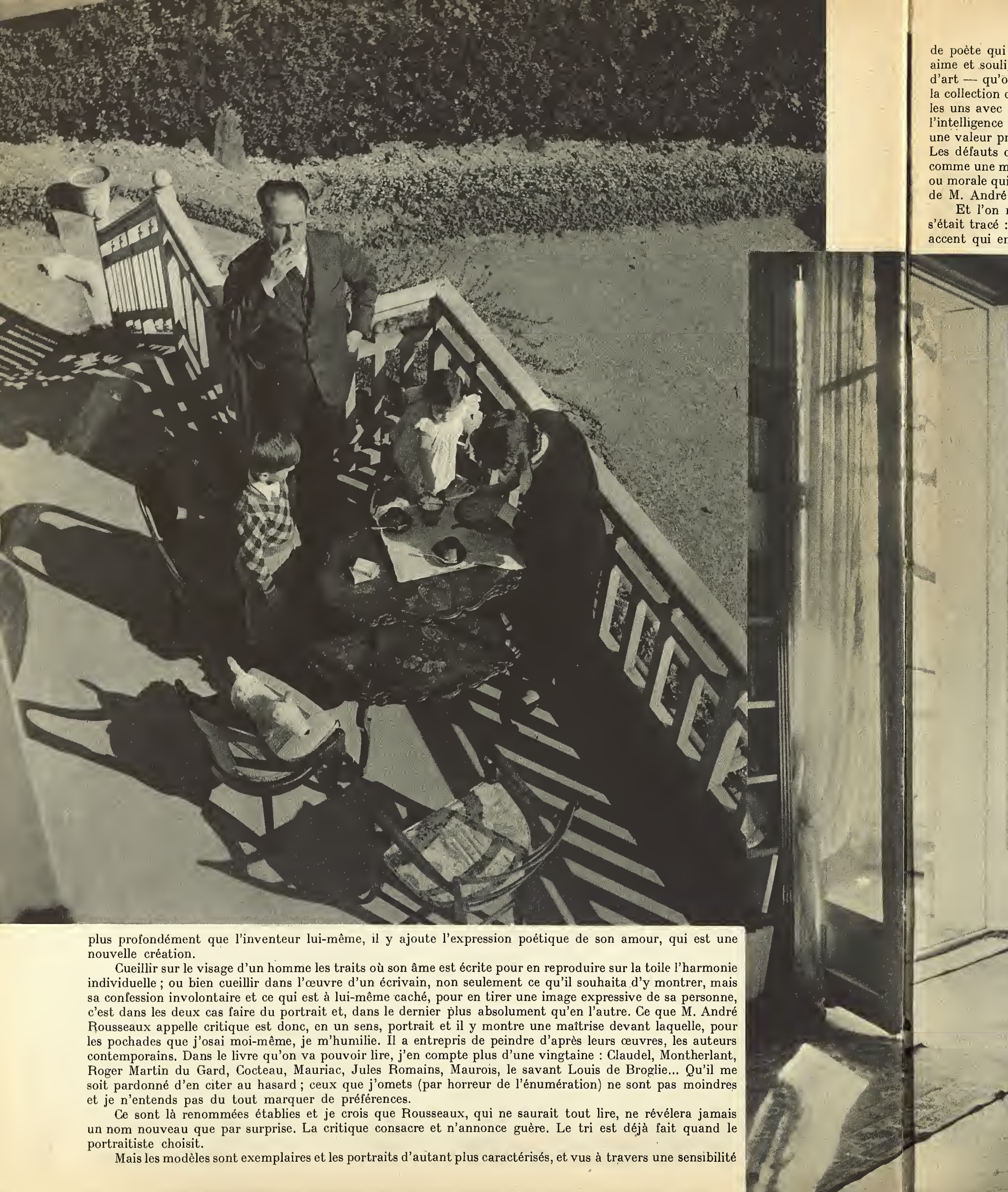
L'auteur des "Ames et visages du XXe siècle" (grand prix de la critique en 1933), du "Paradis perdu", de "l'Art d'être Européen" (couronné par l'Académie française en 1934) et d'une excellente "Littérature du vingtième siècle", à l'accent si personnel, qui vient de paraître.

M. André Rousseaux, qui a succédé à Henri de Régnier comme chroniqueur littéraire au *Figaro*, publie en ce moment le quatrième volume de ses essais, sous le titre : *Littérature du XXe siècle*. Le premier de ces ouvrages obtint en 1933 le Grand Prix de la Critique ; un autre reçut en 1934, de l'Académie française, le prix Paul Flat. Je donne ces détails pour les lecteurs qui sont sensibles aux recommandations, mais l'auteur d'un livre comme le *Paradis perdu* est de taille à se présenter lui-même et l'on n'aura pas fini de lire les trente pages introductives de *Littérature du XXe siècle*, qu'on aura déjà reconnu l'une des intelligences les plus lucides et l'une des plus fines sensibilités d'aujourd'hui.

M. André Rousseaux veut être uniquement un critique ; il donne à cette appellation un sens religieux et vivant que les anatomistes de la chose littéraire n'entendent point. Une corolle disséquée ne livre qu'un secret botanique. Il faut la regarder vivre. M. Rousseaux se penche sur la vie des livres comme sur les éclosions de son jardin de Saint-Cloud. Ici et là sont fleurs de son choix et de son amour.

Une critique sans amour, dit-il quelque part, ne serait pas un art. Et l'on voit quel rang il assigne à cet art parmi tous les autres, quand il dit ailleurs que l'homme, seul ici-bas, choisit ce qu'il aime, que le critique, seul entre les hommes, est tenu d'expliquer son choix — ou tout au moins d'essayer, car le goût tient au divin et livre malaisément ses raisons.

La parole de Raphaël « Comprendre c'est égaler » met de niveau l'inventeur et le critique ; encore pourrait-on discuter cette équation et donner une sorte de prééminence au critique si, non content de pénétrer le secret de l'œuvre peut-être



plus profondément que l'inventeur lui-même, il y ajoute l'expression poétique de son amour, qui est une nouvelle création.

Cueillir sur le visage d'un homme les traits où son âme est écrite pour en reproduire sur la toile l'harmonie individuelle ; ou bien cueillir dans l'œuvre d'un écrivain, non seulement ce qu'il souhaita d'y montrer, mais sa confession involontaire et ce qui est à lui-même caché, pour en tirer une image expressive de sa personne, c'est dans les deux cas faire du portrait et, dans le dernier plus absolument qu'en l'autre. Ce que M. André Rousseaux appelle critique est donc, en un sens, portrait et il y montre une maîtrise devant laquelle, pour les pochades que j'osai moi-même, je m'humilie. Il a entrepris de peindre d'après leurs œuvres, les auteurs contemporains. Dans le livre qu'on va pouvoir lire, j'en compte plus d'une vingtaine : Claudel, Montherlant, Roger Martin du Gard, Cocteau, Mauriac, Jules Romains, Maurois, le savant Louis de Broglie... Qu'il me soit pardonné d'en citer au hasard ; ceux que j'omets (par horreur de l'énumération) ne sont pas moindres et je n'entends pas du tout marquer de préférences.

Ce sont là renommées établies et je crois que Rousseaux, qui ne saurait tout lire, ne révélera jamais un nom nouveau que par surprise. La critique consacre et n'annonce guère. Le tri est déjà fait quand le portraitiste choisit.

Mais les modèles sont exemplaires et les portraits d'autant plus caractérisés, et vus à travers une sensibilité de poète qui sans jamais cesser de faire exact et ressemblant, intervient pour mettre l'accent sur ce qu'il aime et souligner d'un trait bref et vigoureux ce qui le blesse. Si bien — et c'est la marque de l'œuvre d'art — qu'on pourra, au bout de la galerie, dessiner le portrait d'André Rousseaux lui-même d'après la collection de ceux qu'il aura peints. S'il aime ses modèles, il ne les aime pas tous de la même façon ; les uns avec son cœur (et j'aperçois, sans trop pouvoir le définir, ce qui les rapproche) ; les autres pour l'intelligence qu'il a d'eux, parce qu'on s'attache aux sujets d'expérience et qu'on leur sait gré d'avoir une valeur propre, une vérité intérieure, peut-être antipathique sur quelque point, à quoi ils sont fidèles. Les défauts que l'examen des œuvres fait découvrir chez leurs auteurs ne sont point détachables d'eux comme une maladie ; ce sont des difformités tenant à leur nature, des traits de la physionomie intellectuelle ou morale qui peuvent blesser le goût en laissant intact le sentiment d'une présence éminente. Les réserves de M. André Rousseaux, tout comme ses éloges, vont à des talents authentiques.

Et l'on reconnaîtra le style personnel et l'émotion poétique avec lesquels il a rempli le but qu'il s'était tracé : « Essayer de déceler la vérité de l'écrivain qu'on a abordé et la dire, si l'on peut, avec un accent qui emporte la conviction de façon quasi physique. »

M. André Rousseaux, successeur d'Henri de Régnier au "Figaro", mène dans sa villa de Saint-Cloud une vie de labeur et de plaisir. Le plaisir, c'est sa famille. C'est aussi, vu de son balcon, le spectacle d'un jardin et de "Paris offert dans une corbeille de verdure qui va de Suresnes à Meudon", comme lui-même l'écrivait naguère.



A gauche, Louis Jouvet et Alex Rignault dans le "Corsaire" de Marcel Achard. Ci-dessus, l'un des décors de cette pièce. — Ci-dessous, Germaine Dermoz, seule, dans "Frénésie" de Charles de Peyret-Chappuis, puis avec Jeanne Lion. En grand, Jeanne Aubert dans la revue de Rip. Dans le coin droit, elle chante un duo avec Robert Burnier, en général Boulanger.

PHOTOS GASTON PARIS

SPECTACLES

PAR H. DELORIÈRE

Athénée : *Le Corsaire*, de Marcel Achard ★ Kid Jackson, le corsaire, et Evangeline qui se sont aimés en 1716 se rencontrent en 1938, réincarnés en O'Hara et Georgia, artistes de cinéma qui « tournent » l'aventure de jadis et *se reconnaissent* sans s'être jamais connus de nos jours. Et nous voyons alternativement, sur la scène, l'aventure réelle et sa transposition dans un studio d'Hollywood. Plus on fera de réserves sur cet aller et retour plusieurs fois répété d'une époque à une autre, plus on admirera la souplesse avec laquelle M. Achard a traité son phantasme, dosé l'humour et l'accent dramatique, le réalisme et le mystère. La pièce triomphe, Louis Jouvet aidant, avec la fine Madeleine Ozeray, l'impayable Dalio et tous les autres, dans des décors aussi curieux que cette histoire de revenants.

Théâtre Ch. de Rochefort : *Frénésie*, de Peyret-Chappuis ★ Ce débutant a pris un bien beau départ. Son Esther est une vierge de 42 ans, frénétiquement amoureuse d'Etienne, mari abandonné. Elle poussa Marthe, femme-enfant de cet Etienne, à s'enfuir avec un amant. Un soir, Esther va se donner. Sa chair, jusqu'alors endeuillée d'austères étoffes, resplendit et frémit dans une robe largement décolletée. Mais Marthe revient. Sommé de choisir entre la lionne rugissante et la brebis égarée, Etienne reprend cette dernière. Il faut voir et entendre Mme Dermoz, folle d'amour et d'exaspérée chasteté, pour savoir ce qu'est une grande artiste entrée à fond dans la peau de son personnage. Mme Jeanne Lion, elle, interprète une mégère sarcastique, avec une diction et une vérité au-dessus de tout éloge. Les directeurs devraient se la disputer ainsi que Mme Clary-Monthal. MM. Goulven et Chaduc, Mmes Grant et Mimi-Barthe tiennent les autres rôles bien plus qu'honorablement. La pièce paraît révéler un grand homme de théâtre.

Nouveautés : *Le Bois de Boulogne*, de Rip ★ Il y a de la timidité dans l'air. Elle affecte jusqu'au fort talent d'un Rip. L'on dirait que le prince des revuistes a retenu la rude satire qui pouvait, même dans cette « fantaisie historique » qui remonte à 1305, nous venger des coquins et des sots d'aujourd'hui. Cependant, *Le Bois de Boulogne* est la chose la plus drôle du monde. Le dialogue et les couplets déclenchent sans cesse le rire, la mise en scène est aussi charmante qu'ingénieuse, mainte robe adorable se fait applaudir dès qu'elle paraît, et les interprêtes méritent la reconnaissance publique, pour la joie qu'ils dispensent. Il faut citer, en tête, Jeanne Aubert, dont l'art de fantaisiste touche maintenant au chef-d'œuvre, Christiane Dor, incomparable pince-sans-rire, et Pauley, aussi fin que volumineux. Le bon chanteur Robert Burnier, Duvaleix, René Novan, Guy Rivierre, d'autres encore, et de jeunes et jolies filles concourent au plus mérité des succès. Enfin, par une admirable innovation, de la bonne, de l'excellente musique parsème cette revue.

Pour rire gros et pour frémir tout de bon, il faut aller voir *En Bordée* à la Porte-St-Martin et *Les deux Madame Carroll* aux Capucines. Vaudeville et mélo ont les plus réels mérites et sont bien joués.



QUELQUES ★ ★ LIVRES

L'Itinéraire de Yougoslavie, par A. t'Serstevens ★ Je crois que M. A. t'Serstevens, malgré un esprit critique fort vigilant, aime presque tout ce qu'il voit. C'est simple : il aime la vie, en artiste dont la jeunesse de cœur reste inaltérable, et il communique tout naturellement ses sympathies. C'est pourquoi, sans doute, il est un si séduisant conteur.

Lors donc qu'il assure que la Yougoslavie est le pays le plus « passionnant » d'Europe, c'est d'un accent épris. L'on y résiste d'autant moins, qu'une foule de choses vues prouvent le bien-fondé de sa dilection. La Yougoslavie est orthodoxe, catholique et musulmane ; elle a des palais vénitiens et des minarets ; des laboureurs, des guerriers et des derviches ; des forêts, des archipels et des fjords — et des marchés où s'assemblent d'admirables costumes. Mais ce qui rendit inoubliable cette contrée à l'auteur et à sa jeune femme, c'est, probablement, l'accueil du peuple yougoslave. Presque chaque jour, pendant leur long vagabondage en automobile, ils recueillirent une parole, une poignée de main, un acte d'hospitalité et s'en firent un trésor, un beau trésor d'amitié, pour longtemps scellé dans leurs cœurs. Par là, cet *Ilinéraire*, déjà paré de tant de charmes, plein d'enseignements et comblé d'anecdotes, dégage de l'émotion. (Ed. Grasset.)

Littérature du vingtième siècle, par André Rousseaux ★ Nous ne dirons pas après Octave Béliard, commentateur aussi sagace que sincère de la chose littéraire, comment André Rousseaux conçoit la critique. Pour marquer le profond intérêt de son livre, nous n'avons qu'à nommer quelques-uns des écrivains qu'il y fait « vivre » (c'est le mot exact) et qui, à ses yeux représentent le mieux la littérature du xxe siècle. Ce sont Roger Martin du Gard, Paul Claudel, François Mauriac, Jacques Chardonne, André Maurois, Julien Benda, Bernanos, Alain-Fournier, Jean Cocteau, Louis de Broglie, Jean Giono... dix autres encore.

Ces écrivains ne sont pas toute la littérature. M. André Rousseaux prépare d'autres ouvrages. Mais d'ores et déjà, il nous donne une idée d'ensemble des Lettres contemporaines et, avec une rare force de pénétration, il discerne leurs tendances générales. *Lilléralure du XXe siècle* est un livre fort important : il apprend à comprendre, à juger, à choisir, et sa préface est de l'espèce noble. (Ed. Albin Michel.)

Les Horizons de la Médecine, par Auguste Lumière ★ Le maintien des éléments colloïdaux à l'état de suspension est la condition indispensable de la santé et de la vie. Telle est la base de la théorie colloïdale d'où part Auguste Lumière pour exposer ses raisons de croire en la médecine humorale. Il préconise ensuite, pour lutter contre l'infection, la modification du terrain, de préférence à l'emploi des antiseptiques. Il dénonce enfin les méfaits de la routine, en dépit desquels, d'ailleurs, la médecine va de l'avant. Ses thèses savantes, appuyées sur de très nombreuses observations, clairement raisonnées, nous semblent devoir non seulement retenir l'attention des hommes de l'art, mais captiver les profanes. (Ed. Albin Michel.)

En l'honneur de Broussais, par le Dr Larcher ★ C'est simplement un article biographique paru dans le *Progrès Médical*. Mais, sous la plume du Dr Larcher, président des Médecins de Bretagne à Paris, la mémoire du « pur Malouin » Broussais y est célébrée d'un accent fort, vibrant, à la bretonne, qui devait être signalé.

LE DIRECTEUR-GERANT : Dr FRANÇOIS DEBAT
GRAV. ET IMP. E. DESFOSSES-NEOGRAVURE, PARIS



Qu'il s'agisse d'un simple studio ou d'un château entier, vous désirez, c'est tellement légitime, avant de vous décider, vous renseigner à fond sur la formule d'installation la plus avantageuse.

★ Ecrivez donc à **"Lévitan-Décoration", 57, 59, Boulevard Magenta, Paris-10°** pour lui donner simplement votre adresse : vous recevrez, sans aucun engagement, cette magnifique plaquette de luxe "P", dans laquelle vous trouverez une foule d'idées nouvelles et des conseils précieux pour votre installation. (Précisez plaquette "P")

★ Vous y verrez aussi, que la nouvelle formule d'installations complètes de "Lévitan-Décoration" est vraiment la plus avantageuse. De plus, des conditions spéciales sont réservées aux Membres du Corps Médical.



"Publicis"

L.D.165.

SEPTICARBONE

le spécifique des **toxi-infections intestinales**



entérites aiguës
entérites chroniques
auto-intoxications

DOSES

cas aigus : 4 à 6 cuillerées à café
chroniques : 2 cuillerées à café